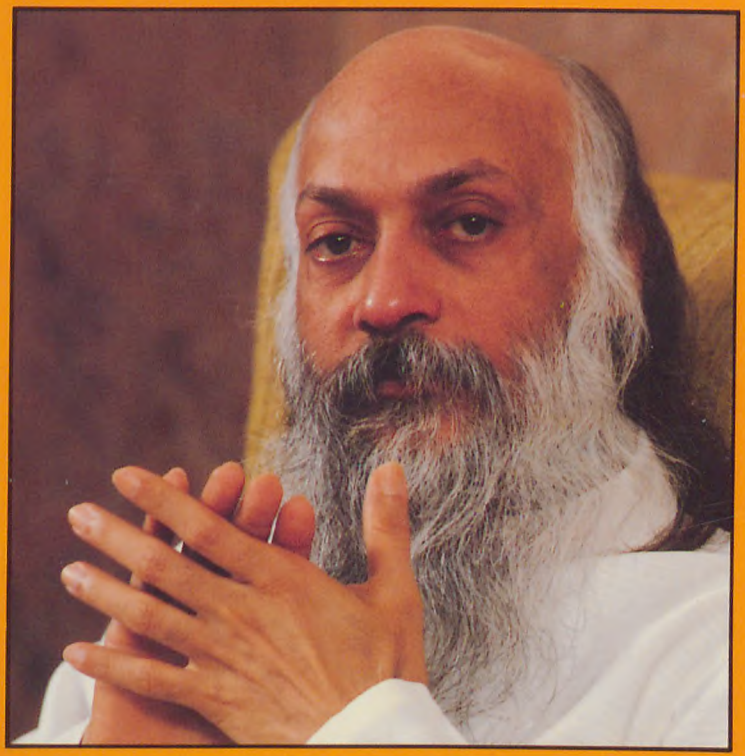
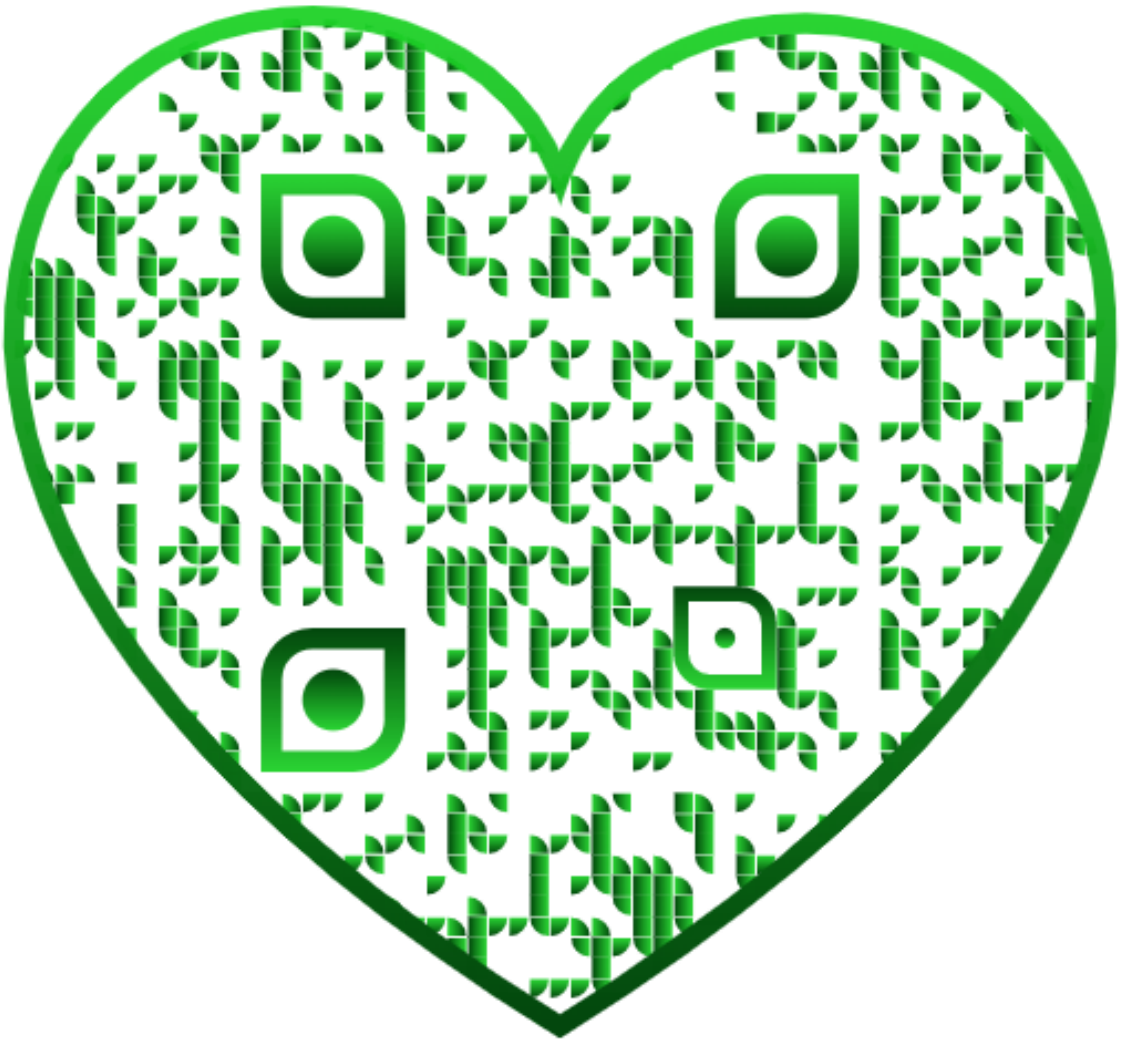
Osho Rajneesh

le SUTRA du DIAMANT



Le Voyage Intérieur



Jean-loup MAZOYER

P. 122 !?

le SUTRA du DIAMANT

AUTRES OUVRAGES DU MEME AUTEUR PUBLIES EN FRANÇAIS PAR LES EDITIONS LE VOYAGE INTERIEUR

Parus :

MON CHEMIN, LE CHEMIN DES NUAGES BLANCS
MOURIR ET RENAITRE — la voie soufie
MEDITATION, LA CONNAISSANCE DE SOI
UNE TASSE DE THE
TANTRA, LE CHANT ROYAL DE SARAHA, Vol. 1
TANTRA, LE CHANT ROYAL DE SARAHA, Vol. 2
VIENS, SUIS-MOI — entretiens sur Jésus
DU SEXE A LA CONSCIENCE DIVINE
LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

A paraître :

LE LIVRE DES SECRETS
ZEN : LE RETOUR A LA SOURCE
YOGA : ALPHA ET OMEGA
EXPERIENCES ESOTERIQUES
L'HARMONIE INVISIBLE
KUNDALINI, L'EVEIL DE LA CONSCIENCE

Edition originale anglaise : THE DIAMOND SUTRA
© N.S.I. Foundation, Zürich, Suisse, 1979

Edition française : LE SUTRA DU DIAMANT
© Editions Le Voyage Intérieur, 1990
B. P. 168 — 75665 Paris Cedex 14

Photographie : © N.S.I. Foundation
Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés.
Traduit de l'anglais par Swami Nirava Alexandre
Réalisation technique : Ma Ghata, Swami Sant

Osho Rajneesh

le SUTRA du DIAMANT

Le Voyage Intérieur

I

CE ROYAUME DU NIRVANA

I

CE ROYAUME DU NIRVANA

VAJRACHCHEDIKA PRAJNAPARAMITA SUTRA
DU BOUDDHA GAUTAMA

1— *Voici ce que j'ai entendu en ce temps-là. Bouddha résidait dans la grande ville de Shravasti. Au petit matin, il se vêtit, mit son manteau, prit son bol et entra dans la cité pour recueillir des aumônes. A son retour, après avoir mangé, il rangea son bol et son manteau, se lava les pieds et s'assit sur le siège préparé pour lui, les jambes croisées, le corps droit, le regard attentivement fixé devant lui. Des moines s'approchèrent alors en grand nombre, s'inclinèrent profondément et marchèrent autour de lui trois fois par la droite avant de s'asseoir.*

2— *A cet instant, le vénérable Subhuti vint lui aussi prendre place dans l'assemblée. Puis il se releva, rejeta un pan de sa robe sur son épaule, mit le genou droit à terre, tendit les mains jointes vers Bouddha et dit: « Qu'elle est merveilleuse, ô Maître, infiniment merveilleuse, ô Bien-Disparu, l'aide que les bodhisattvas, les êtres supérieurs, ont reçue en abondance du Tathagata ! Comment dès lors, ô Maître, celui qui s'est mis en route dans le véhicule d'un bodhisattva restera-t-il là, comment avancera-t-il, comment maîtrisera-t-il les pensées ? »*

3— *Après ces paroles, Bouddha dit à Subhuti: « Donc, Subhuti, écoute bien et attentivement ! Celui qui s'est mis en route dans le véhicule d'un bodhisattva devrait créer en lui cette pensée: « Tous les êtres, aussi nombreux qu'ils soient dans l'univers de ceux que désigne*

le terme « êtres », je dois les guider vers le nirvana, vers ce royaume qui ne laisse rien en arrière. Et pourtant, bien qu'ils soient innombrables à avoir été conduits au nirvana, aucun d'eux ne l'a jamais été. » Et pourquoi? Parce qu'un bodhisattva en qui demeurerait l'idée d'un « être » ne pourrait pas être appelé un « être bodhi ». Et pourquoi? Parce qu'on ne peut qualifier d'éveillé celui en qui demeure l'idée d'un moi, d'un être, d'une âme vivante ou d'une personne. »

J'aime le Bouddha Gautama parce qu'il représente pour moi l'essence même de la religion. Il n'est pas le fondateur du bouddhisme, qui n'est qu'un effet secondaire, mais il a lancé dans le monde un mouvement d'une toute autre sorte. Il a fondé une religion « irréligieuse », mettant en avant non la religion, mais l'esprit religieux. Cela marque un changement radical dans l'histoire de la conscience humaine.

Les cultes existaient avant Bouddha, mais la spiritualité pure était absente. L'humanité n'était pas prête. Avec lui, elle atteint sa maturité. Tous les hommes n'y ont pas encore accédé, c'est vrai, mais il leur a montré la voie, il a ouvert la « porte sans porte ». Il leur faudra du temps pour comprendre son message, le plus profond qu'ils aient jamais reçu. Jamais personne n'a accompli une œuvre comparable.

Les autres fondateurs de religions, les autres éveillés, ont fait des concessions à leur audience. Bouddha est resté intransigeant, de là sa pureté. Il ne se soucie pas de ce que vous pouvez comprendre, il ne s'occupe que de la vérité, et il l'exprime sans s'inquiéter de savoir si vous la saisissez ou non. D'un côté, cela semble sévère, de l'autre, cela témoigne d'une grande compassion. La vérité doit être dite telle qu'elle est. Dès l'instant où vous transigez, si vous la ravalez au niveau ordinaire de la conscience humaine, elle perd son âme, elle devient superficielle, inerte. On ne peut la rabaisser au niveau de l'homme: celui-ci doit être élevé jusqu'à la vérité. En cela réside la grandeur de l'œuvre de Bouddha.

Ce sutra a été prononcé il y a vingt-cinq siècles, à l'aube d'un jour

tout pareil à celui-ci. Mille deux cent cinquante moines étaient rassemblés à Shravasti. Cette ville, dont le nom signifie « la cité de la splendeur », était l'une des plus belles de l'Inde et comptait alors neuf cent mille familles. Elle a complètement disparu aujourd'hui. Il ne reste qu'un tout petit village, appelé Sahet-Mahet, que vous ne trouverez même pas sur une carte. Comment imaginer qu'une aussi grande cité ait existé là? Ainsi va la vie: les choses ne cessent de changer. Les villes deviennent des cimetières, les cimetières des villes... la vie est un changement continuel.

Bouddha devait apprécier cet endroit, car il y a passé vingt-cinq de ses quarante-cinq années de prédication. Il a certainement aimé ses habitants, qui devaient être d'un niveau de conscience très élevé. Les plus beaux sutras de Bouddha ont, presque tous, été prononcés à Shravasti et, parmi ceux-ci, le Sutra du Diamant, dont le nom en sanscrit, *Vajrachchedika Prajnaparamita Sutra*, veut dire: la perfection de la sagesse qui tranche comme un coup de foudre. Il peut vous décapiter, vous faire mourir et vous aider à renaître.

Un bouddha doit être à la fois un meurtrier et une mère. D'une part, il vous tue, de l'autre, il vous ressuscite. L'être nouveau ne peut naître que des cendres de l'ancien. L'homme est un phénix. Cet oiseau mythique qui le symbolise n'a pas d'autre signification. L'homme est l'être qui doit mourir et renaître.

C'est ce qu'a dit Jésus à Nicodème. Nicodème était un homme instruit, un rabbin, un professeur membre du Sanhédrin. Par une nuit obscure, il vint trouver Jésus. Il n'avait pas le courage de le faire en plein jour car il redoutait les racontars: il était si respectable et si respecté! Rendre visite à celui que les rabbins et les érudits haïssaient, au vagabond qui enseignait, à l'individu qui fréquentait des voleurs, des ivrognes et des prostituées... Mais une force intérieure le poussait vers Jésus. En voyant passer celui-ci lorsqu'il allait au temple, une attirance irrésistible avait grandi sans doute dans son inconscient.

Une nuit, lorsque tout le monde fut parti, que les disciples se furent endormis, il alla trouver Jésus et lui demanda: « Que dois-je

faire pour entrer moi aussi dans le royaume de Dieu? » Jésus répondit: « Rien n'est possible à moins que tu ne meures. Alors seulement tu pourras entrer dans le royaume de Dieu. Celui que tu es doit disparaître pour que naisse ton véritable être intérieur. » L'ego doit s'effacer pour que l'être essentiel réapparaisse. C'est cela, le sens du *Vajrachchedika Prajnaparamita* qui tranche comme la foudre. D'un coup, il peut vous détruire. C'est l'un des plus importants discours de Bouddha. Ecoutez-le bien. Mais avant d'y entrer, je vais vous expliquer certains points pour vous en faciliter la compréhension.

Le Bouddha Gautama a créé une spiritualité non-répressive, non-idéologique. C'est un phénomène très rare. La plupart des religions sont basées sur la répression. Au lieu de transformer l'homme, de le libérer, elles le paralysent, l'asservissent, l'étouffent ; c'est répugnant. Ecoutez ces mots de Thomas a Kempis, l'auteur de « l'Imitation de Jésus-Christ »: « Plus vous vous faites violence, plus vous vous élevez dans la grâce. Il n'y a pas d'autre voie que la mortification quotidienne. La meilleure résolution, et la plus parfaite, est de se mépriser soi-même. » De tout temps, des milliers de saints ont sans doute pensé comme Thomas a Kempis, qui était un déséquilibré...

Ou encore, Bossuet qui s'écrie: « Maudite, mille fois maudite soit la terre! » Pourquoi? Pourquoi la terre doit-elle être maudite? Cela revient à condamner l'existence. Ces gens-là pensaient, dirait-on, que Dieu et la vie sont ennemis. Or, la vie est Dieu. Il n'y a aucun antagonisme, ni même aucune séparation. Ce ne sont pas des choses distinctes, mais deux appellations différentes d'une même réalité.

N'oubliez pas: Bouddha est non-répressif. Si vous rencontrez des moines bouddhistes répressifs, sachez qu'ils n'ont rien compris à son enseignement. Ils y ont introduit leur propre mentalité malsaine. Bouddha n'a rien d'un théoricien. Il n'apporte pas d'idéologie, car elles relèvent toutes de l'intellect et, comme telles, ne peuvent le transcender. Aucune ne peut servir de pont menant au-delà du mental. Toutes doivent être abandonnées pour qu'il le soit aussi.

Bouddha ne croit à aucun idéal, car tous les idéaux divisent l'homme et provoquent en lui tensions, dissensions, angoisses, en exigeant de lui qu'il devienne quelqu'un d'autre. L'homme alors est tiraillé, déchiré. Les idéaux engendrent la souffrance et, plus ils sont nombreux, plus ils produisent de schizophrènes. Seule une conscience pure, sans idéologie, peut éviter le conflit intérieur. Si vous êtes divisés, comment pouvez-vous être heureux? Comment pouvez-vous être silencieux, connaître un tant soit peu la paix, la quiétude?

L'idéaliste se bat continuellement contre lui-même. Il vit dans la confusion, car il ne peut décider qui il est vraiment: l'idéal ou la réalité. Il ne peut plus être sûr de lui, il a peur de lui-même, il perd confiance et, partant, abdique toute fierté. Il est prêt alors à devenir l'esclave de n'importe quel prêtre, de n'importe quel politicien, à tomber sous leur coupe.

Pourquoi les gens deviennent-ils des adeptes? Pourquoi sont-ils sous l'emprise d'un Joseph Staline, d'un Adolf Hitler, d'un Mao-Tsé-toung? La confusion idéologique les a déracinés et ils se sont mis à vaciller. Ne pouvant plus désormais tenir debout et marcher tout seuls, ils cherchent quelqu'un sur qui s'appuyer. Ne sachant plus qui ils sont, ils ont besoin qu'on le leur dise, qu'on leur donne une identité. Ils ont oublié leur moi, leur nature.

Des dictateurs, il en reviendra sans cesse, jusqu'à ce que l'homme abandonne toutes ses idéologies. Je dis bien: *toutes* ses idéologies. Je ne fais aucune distinction entre les idéaux nobles et ceux qui le sont moins: ils sont tous dangereux. En fait, les premiers le sont davantage, parce qu'ils ont un plus grand pouvoir de séduction, de persuasion. Mais l'idéalisme est en soi un dysfonctionnement ou, plus exactement, une dichotomie, car vous êtes deux: l'idéal et vous. Le « vous » que vous êtes est condamné et celui que vous n'êtes pas est porté aux nues, ce qui crée des problèmes. Tôt ou tard, vous serez névrosé, psychotique, que sais-je encore.

Bouddha a apporté un mode de vie non-répressif, non-idéologique. C'est pourquoi il ne parle ni de Dieu ni du ciel ni d'aucun

futur. Il ne vous donne rien à quoi vous raccrocher, il vous prend tout et va même jusqu'à vous enlever finalement le « moi », le « je », l'ego, ne vous laissant qu'une pure vacuité! Or, cela pose problème car vous avez complètement oublié comment donner. Vous ne savez plus que prendre, prendre n'importe quoi. Par exemple, « prendre connaissance » ou encore « prendre du repos » : une chose dont vous ne pouvez pourtant pas vous saisir, puisque le sommeil ne vient que lorsque vous vous abandonnez à lui. Vous allez même jusqu'à « prendre femme », ce qui est un manque de respect, l'épouse n'est pas une propriété. Vous pouvez prendre possession d'une maison, mais comment le pourrez-vous d'un homme ou d'une femme? En vérité, votre langage révèle votre mentalité. Vous ne savez pas céder, vous laisser aller, accepter les choses comme elles viennent.

Bouddha supprime tous les idéaux, tous les projets d'avenir. Pour finir, il vous enlève ce à quoi il vous est le plus pénible de renoncer, votre « moi ». Il ne reste plus alors qu'un vide pur, innocent, inviolé qu'il appelle *nirvana*. Celui-ci n'est pas un but à atteindre, mais tout simplement votre vacuité. Lorsque vous vous êtes dessaisi de tout ce que vous avez accumulé, que vous n'amassez plus rien, délivré de votre avarice et de vos attachements, alors soudain cette vacuité apparaît. Elle était là depuis toujours.

Hakuin a raison : « Dès le premier jour, tous les êtres, sont des bouddhas. » Ce vide était là, mais vous avez entassé un tel bric-à-brac qu'il n'est plus visible. Il en va de même chez vous : si vous n'arrêtez pas d'y amonceler des objets, un jour arrive où la circulation et même la vie y deviennent impossibles à cause du manque d'espace. Pourtant, celui-ci n'est allé nulle part! Pensez-y, méditez là-dessus : l'espace n'a pas bougé. Vous avez accumulé trop de meubles : table, chaises, armoire, télévision, radio, chaîne stéréo, piano et tutti quanti. Mais l'espace n'est allé nulle part. Enlevez les meubles, et il est là, il a toujours été là. Il était caché par le mobilier, mais n'a pas quitté la pièce un seul instant. Ainsi en est-il de votre vide intérieur, de votre néant.

Bouddha ne vous assigne pas le nirvana comme idéal. Il libère au

lieu de contraindre. Il vous enseigne comment vivre, non pas en vue d'un objectif ou d'une réalisation quelconque, mais pour goûter la félicité ici et maintenant, c'est-à-dire vivre dans la vigilance. Celle-ci ne vous conduit à rien d'autre qu'à elle-même, elle est à la fois le moyen et la fin. Sa valeur est intrinsèque.

Bouddha ne vous prêche pas l'espérance en un autre monde. Il faut bien comprendre cela. Les gens s'accrochent aux biens d'ici-bas, et les prêtres ne cessent de parler de l'autre monde. Mais celui-ci n'est pas « autre », il ne peut l'être, car il ne représente qu'une version améliorée de celui dans lequel vous vivez. D'où pouvez-vous tirer cet « autre monde » ? Vous ne connaissez que celui-ci ! Vous pouvez l'embellir, l'améliorer, lui enlever un peu de sa laideur et y mettre un peu plus de beauté, mais il n'en sera pas moins une création à partir de votre expérience d'ici-bas. Votre autre monde ne peut donc être très différent. Il est une extrapolation due à votre mental, un jeu de votre imagination.

Vous y aurez des femmes splendides, plus belles, naturellement, que celles que vous avez ici-bas. Vous y trouverez les mêmes sortes de plaisirs, plus permanents peut-être, plus durables, mais ce seront les mêmes plaisirs. Vous y dégusterez une meilleure nourriture, plus savoureuse, mais ce sera toujours de la nourriture. Vous habiterez des maisons, faites d'or sans doute, mais ce seront des maisons. Vous recommencerez la même vie, une fois de plus.

Consultez donc les Ecritures, voyez comment elles décrivent le ciel. Vous y découvrez un ici-bas amélioré, retouché par-ci, par-là, mais qui ne se distingue guère de votre univers actuel. C'est pourquoi je dis que l'au-delà des religions n'est pas un autre monde, mais simplement une projection du vôtre à partir de l'expérience que vous avez de celui-ci. Vous n'y connaîtrez ni souffrance ni pauvreté ni maladie ni paralysie ni cécité ni surdité. Ce que vous n'aimez pas ici-bas n'y sera pas, ce que vous aimez y sera en abondance, mais il n'y aura rien de neuf.

L'intellect ne peut pas concevoir quelque chose d'original, il en est incapable. Il vit dans le passé. Il est le passé. La nouveauté n'est jamais l'œuvre du mental, elle n'apparaît que lorsqu'il ne fonc-

tionne pas, lorsqu'il ne vous domine pas, lorsqu'il a été mis de côté et n'intervient plus. Mais tous vos textes sacrés parlent du ciel et, ciel, paradis, firdous ou swarga, c'est pareil. Qu'elle soit ou non imprimée sur papier couché, avec une meilleure encre, sur une presse perfectionnée, avec des illustrations en couleurs, l'histoire reste toujours la même.

Bouddha ne parle pas d'un autre monde. Il vous enseigne simplement comment être ici, sur terre, en y étant vigilant, conscient, attentif, sans que rien n'affecte ou n'empoisonne votre vide intérieur ; comment vivre tout en restant intact, exempt de corruption, et être dans le monde sans qu'il soit en vous. Une spiritualité axée sur un au-delà ne peut qu'être tyrannique, destructrice, sado-masochiste, bref, malsaine. La spiritualité dont parle Bouddha exhale un tout autre parfum, celui de l'absence d'idéal et de futur, de l'inexistence d'un autre monde. Elle fleurit ici et maintenant. Elle n'exige rien : tout a déjà été donné. Elle vous rend plus vigilant, ainsi vous pouvez voir plus, entendre plus, être plus.

Vous ne pouvez « être » que dans la mesure où vous êtes conscient, ne l'oubliez pas. La conscience vous rend présents, l'inconscience vous fait perdre cet état d'êtreté. C'est ce qui arrive quand vous êtes ivre ou endormi, alors que — l'avez-vous remarqué ? — quand vous êtes attentif, votre état est tout autre : vous êtes centré, enraciné, vous ressentez de façon presque tangible la solidité de votre être.

C'est là tout le message de Bouddha : être conscient, sans autre raison que simplement de l'être. Cet état vous donne la vie, il vous crée, vous. Un « vous » tellement différent de celui que vous êtes que vous ne pouvez pas l'imaginer, un « vous » où le « je » a disparu, où n'existe aucune idée du « moi », où rien ne « vous » définit... une pure vacuité, un vide absolu, sans limites. Bouddha l'appelle *samma samadhi*, l'état de méditation juste où vous êtes seul. Mais, ne l'oubliez pas, la solitude n'est pas l'isolement. Avez-vous jamais réfléchi à ce mot magnifique : *alone*, seul ? Il se compose de deux mots : tout et un. Dans la solitude, vous devenez *all one*, un avec tout. Elle n'a rien de commun avec l'isolement. Quand vous êtes

un avec le tout, comment pouvez-vous être isolé? Les autres ne vous manquent pas. Non que vous les ayez oubliés ou que vous ne vous souciiez pas d'eux. Vous n'avez pas à vous les rappeler parce que vous êtes un avec eux, avec le tout. Il n'y a plus aucune distinction. Un est devenu tout, et tout est devenu un. Ce mot anglais *alone* est d'une beauté extraordinaire.

Bouddha dit que *samma samadhi*, la bonne méditation, est pure solitude. Je vous l'explique: si vous êtes vide, vos limites s'effacent, car la vacuité n'a pas de bornes, elle ne peut être qu'infinie. Comme elle, vous n'avez alors ni poids, ni couleur, ni nom, ni forme. Comment vous distinguez-vous des autres? Vous êtes un avec tous. Vous avez fusionné avec l'existence. Vous n'êtes plus une île, mais l'immense continent de l'être.

Samma samadhi: ce mot contient le message entier de Bouddha. Mais quand la méditation est-elle bonne, quand ne l'est-elle pas? Elle ne l'est pas si celui qui médite est présent, elle l'est s'il a disparu, si elle conduit à la vacuité, à la solitude.

Ce sutra a trait, dans sa totalité, à la manière de faire le vide total en soi. C'est le don essentiel de Bouddha au monde.

Voici ce que j'ai entendu en ce temps-là.

Les sutras ont été recueillis par Ananda, le plus proche disciple de Bouddha. Tous commencent par: « Voici ce que j'ai entendu ». A la mort du maître, ses disciples se réunirent pour rassembler tout ce qu'il avait dit durant ces quarante-cinq années. Etant le seul à avoir vécu sans interruption avec Bouddha, Ananda était le plus fiable. Les autres ne connaissaient souvent les sutras que par ouï-dire. Ils n'étaient restés que sporadiquement avec le maître. Seul, Ananda avait vécu continuellement dans l'ombre de celui-ci.

C'est donc le récit d'Ananda. Ce qui est admirable, c'est qu'il ne dit jamais: « Bouddha a dit », mais simplement: « Voici ce que j'ai entendu ». La différence est grande. Il veut dire par là: « Qui suis-je pour dire ce qu'a déclaré Bouddha? Tout ce que je peux rapporter, c'est ce que j'ai entendu. Ce qu'il a dit ou voulu dire, lui seul le sait.

Je ne peux me rappeler que ce que j'ai entendu. Mes capacités sont limitées. Il peut avoir voulu dire autre chose. Peut-être ai-je oublié quelques mots, ou en ai-je ajoutés quelques-uns de mon cru... »

Cela témoigne d'une grande sincérité. Il aurait pu proclamer: « Voici ce qu'a dit Bouddha. J'étais présent, je suis un témoin vivant. » Personne ne pourrait le nier. Mais voyez l'humilité de cet homme: « Voici ce que j'ai entendu. Bouddha parlait, j'écoutais ; je ne puis répéter que ce que j'ai entendu, mais je ne puis en garantir l'exactitude. Peut-être ai-je interféré ou interprété, oublié certaines choses ou ajouté d'autres, c'est bien possible. Je ne suis pas un éveillé. » En effet, Ananda n'était pas encore illuminé.

Voici ce que j'ai entendu en ce temps-là. Bouddha résidait dans la grande ville de Shravasti. Au petit matin, il se vêtit, mit son manteau, prit son bol et entra dans la cité pour recueillir des aumônes. A son retour, après avoir mangé, il rangea son bol et son manteau, se lava les pieds et s'assit sur le siège préparé pour lui, les jambes croisées, le corps droit, le regard attentivement fixé devant lui...

Cela vous surprendra. Dans son récit, Ananda mentionne de très petits détails. On ne sait jamais: quand on parle d'un bouddha, il faut être très attentif. A maintes reprises, il cite des petites choses comme celles-là.

Au petit matin, il se vêtit, mit son manteau et entra dans la cité pour recueillir des aumônes...

Ananda le suivait comme une ombre, une ombre silencieuse qui ne faisait qu'observer. Rien que regarder Bouddha est une bénédiction. Et Ananda ne néglige aucun détail.

A son retour, après avoir mangé, il rangea son bol et son manteau, se lava les pieds et s'assit sur le siège préparé pour lui...

La première fois que des sutras de Bouddha furent traduits dans

des langues occidentales, les traducteurs furent perplexes: pourquoi ces redites continuelles? Pourquoi répéter de tels détails? Incapables de comprendre, ils considérèrent que c'était du rabâchage tout à fait inutile. A quoi bon tout cela? Mais ils manquèrent l'essentiel.

Ce que veut dire Ananda, c'est que Bouddha est attentif aux petites choses autant qu'aux grandes. Il n'y a pour lui aucune différence entre elles. Lorsqu'il prend son bol, il a pour l'objet autant de respect qu'il en aurait pour n'importe quelle divinité. Lorsqu'il met son manteau ou tout autre vêtement, il est pleinement attentif, vigilant; son action n'est pas machinale. Quand vous vous habillez, vous le faites mécaniquement. Vous connaissez les gestes par cœur, alors à quoi bon y faire attention? Et votre mental ne cesse de courir dans mille directions. Quand vous prenez une douche, vous n'êtes pas présent, vous êtes ailleurs. Vous manquez de respect pour toute chose, comme par exemple la nourriture: à l'heure des repas vous ne faites qu'ingurgiter des aliments, l'esprit absent. Vous vaquez à vos occupations par habitude, en automate. Mais lorsque Bouddha agit, il est totalement présent, il n'est nulle part ailleurs.

A son retour, après avoir mangé, il rangea son bol et son manteau, se lava les pieds et s'assit sur le siège préparé pour lui, les jambes croisées, le corps droit, le regard attentivement fixé devant lui...

Ces détails mineurs valent d'être rapportés, car ils font la qualité de la bouddhéité. Un bouddha vit chaque instant dans la vigilance. Quels que soient ses actes, il leur accorde une attention constante. Lorsqu'il accomplit un geste, il est totalement le geste lui-même. Lorsqu'il sourit, il est totalement le sourire. En parlant, il est totalement la parole et quand il se tait, il est totalement silencieux. Contempler un bouddha, observer sa démarche, sa façon de s'asseoir, ses gestes, son regard, est en soi une bénédiction. Chaque instant est un moment rayonnant de vigilance. C'est pourquoi Ananda nous le décrit.

Il s'est fait un grand silence lorsque Bouddha arriva, mit ses vêtements en ordre, se lava les pieds, s'assit sur le siège préparé à son intention, le buste droit, puis fixa toute son attention devant lui. Qu'est-ce que « fixer son attention devant soi »? C'est une méthode bouddhique appelée *anapansatiyoga*, concentration de l'attention sur l'inspiration et l'expiration. Lorsque Bouddha accomplit un acte, s'habiller par exemple, il est attentif à cet acte. Lorsqu'il ne fait rien, il est attentif à sa respiration, à l'inspiration et à l'expiration. Il l'est même pendant son sommeil.

Ananda l'interrogea un jour à ce sujet. Il vivait avec lui depuis dix ans et s'étonnait qu'il restât toute la nuit dans la même position, gardant jusqu'au matin sa main là il l'avait mise la veille. Ananda s'approchait souvent de lui et l'observait subrepticement dans l'obscurité: cela valait la peine de savoir comment dormait Bouddha! Ne pouvant réprimer sa curiosité, il dit un jour à Bouddha: « Il n'est pas bien que je me lève la nuit pour te regarder, je ne devrais pas faire une chose pareille, mais cela m'intrigue de te voir rester toute la nuit dans la même position. Dors-tu ou bien conserves-tu ta vigilance? » Bouddha répondit: « Le sommeil se produit dans le corps, je reste conscient. Quand mon corps va sombrer dans le sommeil, puis quand il s'endort, puis quand il s'est endormi, et enfin quand il est au repos et que les membres sont détendus, je maintiens ma vigilance intacte. »

La méditation se poursuit vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il ne s'agit pas de la faire une fois par jour et puis, terminé. Il faut qu'elle soit votre essence, votre milieu naturel ambiant, qu'elle vous enveloppe où que vous soyez, quoi que vous fassiez.

... et, le regard attentivement fixé devant lui, il s'assit. Des moines s'approchèrent alors en grand nombre, s'inclinèrent profondément et marchèrent autour de lui trois fois par la droite avant de s'asseoir.

Quand vous interrogez Bouddha, vous devez observer une certaine attitude pour recevoir sa réponse. Non qu'il s'abstienne de vous la donner si vous le questionnez sans aucune déférence: il

vous la donnera, mais vous ne la recevrez pas. Il vous répondra de toute façon, quel que soit votre comportement, mais si vous n'êtes pas respectueux, humble, réceptif, ouvert, vous ne la comprendrez pas. La manière dont vous posez une question détermine si vous serez ou non à même de recevoir la réponse.

Comment demandez-vous, dans quelles dispositions d'esprit? Etes-vous ouvert, ou simplement curieux? Votre question part-elle du savoir que vous avez amassé ou bien est-elle innocente? La posez-vous uniquement pour vérifier si cet homme sait ou non? Etes-vous humble, sans la moindre résistance, prêt à recevoir le don s'il vous est fait? Serez-vous réceptif, lui ferez-vous bon accueil? Le mettrez-vous dans votre cœur, lui permettrez-vous d'y germer? On ne questionne pas un bouddha comme on questionne un professeur. Il faut une certaine qualité intérieure pour en tirer profit.

Des moines s'approchèrent alors en grand nombre, s'inclinèrent profondément et marchèrent autour de lui trois fois par la droite avant de s'asseoir.

Ces trois tours de marche symbolisent les trois corps. Le premier est une salutation au corps physique, visible, accessible aux sens. Celui de Bouddha est beau, car il est le lieu sacré où réside le divin. Le deuxième tour s'adresse au corps de félicité et le troisième, au corps de Bouddha, au corps de vérité.

Ces tours symbolisent également les trois « abris » ou « refuges » dont il est question dans le bouddhisme: « Je me réfugie dans Bouddha, je me réfugie dans Sangha, je me réfugie dans Dhamma. » Celui qui fait appel à Bouddha doit se réfugier en lui et se dire en esprit: « Je m'accorde à toi, Bouddha, je suis prêt à vibrer de la même vibration. Je me réfugie en toi, tu es mon abri, je viens à toi en disciple, en toute innocence, je m'incline devant toi, je reconnais que tu sais et que je ne sais pas. Je suis donc prêt à accepter tout ce que tu me juges prêt à recevoir. »

« Je me réfugie dans Sangha, dans la communauté. » Car un

bouddha n'est qu'un représentant de tous les bouddhas passés et à venir. Il est une porte ouverte vers tous les bouddhas. Vous pouvez appeler ceux-ci « Christ » ou « Krishna », cela n'y change rien. Ce sont des noms différents donnés par d'autres traditions.

Le premier refuge est donc dans le Bouddha qui se trouve devant vous, le second, dans Sangha, l'ensemble des bouddhas passés, présents et à venir, et le troisième, dans Dhamma, cet état essentiel qui fait de l'homme un bouddha, cet art de l'éveil qui est la véritable religion.

A cet instant, le vénérable Subhuti vint, lui aussi, prendre place dans l'assemblée. Puis il se releva...

Subhuti est l'un des célèbres disciples de Bouddha. Ananda décrit à nouveau toute la scène. Car Subhuti n'est pas non plus un homme ordinaire. Il est presqu'un bouddha, il peut le devenir à tout moment.

... Puis il se releva, rejeta un pan de sa robe sur son épaule, mit le genou droit à terre, tendit les mains jointes vers Bouddha et dit: « Qu'elle est merveilleuse, ô Maître, infiniment merveilleuse, ô Bien-Disparu, l'aide que les bodhisattvas, les êtres supérieurs, ont reçue en abondance du Tathagata ! Comment dès lors, ô Maître, celui qui s'est mis en route dans le véhicule d'un bodhisattva restera-t-il là, comment avancera-t-il, comment maîtrisera-t-il les pensées ? »

Subhuti est tout proche de la bouddhéité. Il est un *bodhisattva*, ce qui veut dire « être au seuil de l'éveil », « être bodhi » : celui qui est prêt à devenir un bouddha, qui n'a plus qu'un pas à faire pour y arriver. Il a atteint quatre-vingt-dix-neuf degrés et, au centième, il s'évaporera. Mais il s'efforce de rester encore un peu afin de pouvoir venir en aide aux hommes par sa compassion. Car, une fois qu'il a atteint les cent degrés, il disparaît... *Gate gate paragate parasamgate bodiswaha*. Il est parti, s'est effacé dans le lointain, dans l'au-delà. Il lui sera alors très difficile d'établir un contact avec ceux d'ici-bas.

L'aide la plus efficace vient de ceux qui sont au quatre-vingt-dix-neuvième degré. Pourquoi? Parce qu'ils ne sont pas encore illuminés. Ils connaissent les habitudes et le langage des non-éveillés. Ils sont encore parmi eux et pourtant, dans un autre sens, ils sont passés à quatre-vingt-dix-neuf pour cent dans l'au-delà. Le un pour cent qui reste les maintient connectés avec le monde. Un bodhisattva est donc proche de l'état de bouddha, mais s'efforce de prolonger un peu son séjour ici-bas pour venir en aide aux gens. Il est arrivé, il a fait l'Expérience et voudrait partager sa Connaissance. Les autres trébuchent dans l'obscurité: il voudrait leur donner sa lumière, son amour. Tel est le cas de Subhuti. Ananda parle de lui comme il le fait de Bouddha.

Puis il se releva...

Imaginez un peu, visualisez un bodhisattva qui se lève. Il est totalement vigilant. Il ne se lève pas comme un robot, il est pleinement attentif à chaque respiration. Rien ne passe inaperçu. Ce que la tradition catholique appelle « recueillement », les bouddhistes le nomment *sammasati*, la juste attention: n'accomplir aucun acte inconsciemment, vivre dans le recueillement.

... mit le genou droit à terre, tendit les mains jointes vers Bouddha et dit:

Même un bodhisattva, un être arrivé au seuil de la bouddhéité, s'incline devant le Bouddha dans une gratitude totale.

« *Qu'elle est merveilleuse, ô Maître, infiniment merveilleuse, ô Bien-Disparu...* »

« Bien-Disparu » veut dire « Qui a atteint l'autre rive ». Subhuti n'a pas quitté celle-ci, mais il a compris, il peut voir Bouddha, qui se trouve de l'autre côté. Cette expression signifie également « parvenu au degré suprême de la méditation ». Huit degrés

conduisent à la méditation ultime, a dit Bouddha. Celui qui arrive au huitième est, lui aussi, appelé « Bien-Disparu », car s'il est parvenu à ce point, il est allé sur l'autre rive. Il a disparu totalement, il n'est plus rien qu'un vide. L'ego s'est évaporé.

« ... *l'aide que les bodhisattvas, les êtres supérieurs, ont reçue en abondance du Tathagata !* »

Tathagata est le mot bouddhique pour « Bien-Disparu ». Subhuti déclare : « Comme c'est merveilleux d'avoir été aidés à ce point ! Ta générosité à notre égard est extraordinaire, incroyable, et tu continues à donner alors que nous ne le méritons même pas. »

« *Comment dès lors, ô Maître, celui qui s'est mis en route dans le véhicule du bodhisattva* — qui a décidé de rester un peu plus longtemps sur cette rive — *comment restera-t-il là, comment avancera-t-il, comment maîtrisera-t-il les pensées ?* »

La question de Subhuti ne présente guère d'intérêt pour nombre d'entre vous, car elle n'a de sens que pour un bodhisattva. Mais, un jour ou l'autre, vous le deviendrez et, ce jour-là, la question vous concernera. Il est donc préférable d'y réfléchir, de méditer sur elle « Ceux qui ont décidé d'être des bodhisattvas, dit-il, comment resteront-ils là ? » Il demande : « Etant donné l'attrait de l'autre rive, comment pourrons-nous rester sur celle-ci ? Nous voudrions aider les gens, mais comment ? L'attraction magnétique de l'autre rive est si forte ! Apprends-nous donc à rester ici, à nous enraciner à nouveau. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de nos attaches ici-bas ont disparu. » Pareil à un arbre auquel il ne resterait plus qu'un pour cent de ses racines, il demande : « Comment me tenir debout désormais ? Je risque de m'abattre alors que je le sais, je pourrais, en restant encore un peu, être d'un immense secours pour les gens : ils en ont besoin. Tu m'as épaulé quand j'étais en difficulté. D'autres se trouvent dans le même cas, je dois maintenant les secourir à mon tour. »

Pour un disciple, c'est le seul moyen de payer sa dette envers le

maître. Celui-ci a aidé, mais il n'a pas besoin d'assistance. Comment payer ce qu'il vous a donné? Que faire? La seule solution est de soutenir ceux qui sont encore en train de trébucher, de tâtonner dans l'obscurité. Tout ce que le maître a fait pour vous, faites-le pour les autres, et vous aurez remboursé votre dû.

« Il nous est difficile de rester, dit Subhuti. Et comment avancer, comment se porter au secours des hommes? Cela aussi est ardu. Nous comprenons maintenant que toutes leurs souffrances sont fausses, qu'elles ne sont que des cauchemars, qu'ils ont peur d'une simple corde qu'ils prennent pour un serpent. La chose est ridicule et ce n'est pas commode de les soulager. Or, nous savons qu'ils en ont besoin, car nous nous rappelons notre propre passé, celui où nous tremblions, pleurions, hurlions de détresse, alors que, nous nous en rendons compte aujourd'hui, toute cette souffrance n'était que rêve, illusion, *maya*. »

Un jour, on m'amena un homme obnubilé par l'idée que deux mouches s'étaient introduites dans son estomac alors qu'il dormait la bouche ouverte. Elles n'arrêtaient pas d'y tourner en rond. Que pourraient-elles y faire d'autre?! Il était terriblement inquiet, s'agitait sans cesse, se tâtait à gauche, à droite en disant: « Elles étaient par ici et les voilà maintenant de l'autre côté! » Il était au bord de la folie.

Aucun des nombreux médecins qu'il avait consultés ne l'avait soulagé. Tout lui avaient dit en riant: « Ce n'est que votre imagination. » Mais dire à quelqu'un que sa douleur est imaginaire ne lui est pas d'un grand secours, car il la ressent. Pour vous, elle est peut-être imaginaire, mais, pour lui, qu'elle le soit ou non, il n'en souffre pas moins. Le qualificatif que vous donnez à son mal lui importe peu.

Je lui palpai l'estomac et déclarai: « Oui, elles sont bien là. » Il fut ravi, me toucha les pieds et dit: « Vous êtes le seul! J'ai consulté de nombreux médecins aryuvédiques, allopathes, homéopathes... tous des fous! Ils n'ont cessé de répéter la même chose. Si vous n'avez aucun remède, leur ai-je dit, avouez-le simplement! Pour-

quoi continuez-vous à prétendre que j'invente? Maintenant, vous voici. Voyez-vous ces bestioles? » — « Je les vois parfaitement, elles sont là, dis-je. Je soigne ce genre d'affection. Vous êtes venu chez la personne qu'il fallait. C'est ma profession: je résous les problèmes qui n'existent pas réellement. Je suis un expert en la matière. »

J'ajoutai: « Couchez-vous et fermez les yeux. Je vais vous débarrasser de ces mouches. Ouvrez la bouche, je vais les attirer, grâce à un mantra secret. » Très heureux, il constata: « Voilà comment il faut procéder! » Je lui bandai les yeux et il resta étendu, la bouche ouverte, tout content, attendant la sortie des intruses. Je me précipitai pour trouver deux mouches. Ce fut malaisé, car je n'en avais jamais attrapé auparavant. J'y réussis cependant. Quand il rouvrit les yeux et vit les deux insectes dans la bouteille, il me dit: « Maintenant, donnez-moi cette bouteille. Je vais aller trouver ces idiots. » Il allait parfaitement bien. Il est vraiment très difficile d'aider des gens pareils, parce que vous savez que leur problème est totalement imaginaire.

Subhuti demande: « Maître, dis-nous d'abord comment rester ici, car nos racines ont disparu. Nous n'appartenons plus à ce monde. Ces racines étaient nos attaches. Et comment avancer, travailler? Nous savons que tout cela est absurde: les gens inventent toutes leurs souffrances. Et puis, comment maîtriser les pensées? »

Que veut-il dire? Normalement, un bodhisattva n'a pas de pensées, du moins pas celles que vous avez. Il n'en a plus qu'une: celle de l'autre rive qui ne cesse de l'attirer. Vous pouvez entrer dans la béatitude et vous vous retenez à la porte, alors qu'elle est ouverte. Pour commencer, vous avez cherché cette porte de nombreuses vies durant. Ensuite, pendant de nombreuses vies, vous n'avez cessé d'y frapper, et maintenant qu'elle est ouverte, Bouddha vous dit: « Attendez, restez sur le seuil. Nombreux sont ceux qui réclament votre aide. » Naturellement, il s'allume en vous une forte envie d'entrer, un désir puissant de franchir cette porte: c'est ce que dit Subhuti.

Après ces paroles, Bouddha dit à Subhuti : « Donc, Subhuti, écoute bien et attentivement. Celui qui s'est mis en route dans le véhicule d'un bodhisattva devrait créer en lui cette pensée... »

« Pensée » n'est pas une traduction adéquate. Le mot sanscrit est *chittopad*. Il faut susciter en soi une intention, une décision, une grande détermination, à savoir :

« Tous les êtres, aussi nombreux qu'ils soient dans l'univers de ceux que désigne le terme « êtres », je dois les guider vers le nirvana... »

Non pas quelques-uns, Subhuti, mais tous les êtres : hommes, femmes, animaux, arbres, pierres... tous les êtres du monde. Il faut prendre la décision de les conduire tous dans le nirvana.

« Vers ce royaume qui ne laisse rien en arrière. Et pourtant, bien qu'ils soient innombrables à avoir été conduits au nirvana, aucun d'eux ne l'a jamais été. »

Cela non plus, vous ne devez pas l'oublier. Autrement, en guidant les autres, vous retomberez dans l'ignorance. Tous les êtres doivent être conduits sur l'autre rive, mais vous devez néanmoins vous rappeler que leurs souffrances sont imaginaires et donc que vos remèdes le sont aussi. Ils n'ont pas de « moi », ni vous non plus. Et n'allez pas croire que vous les aidez, que vous êtes un grand sauveur et que sais-je encore, sinon vous retomberez, et reprendrez racine sur cette rive-ci.

Il faut donc garder en mémoire deux choses : vous devez rester sur cette rive avec une grande détermination sinon vous serez attiré par l'autre, mais vous ne pouvez pas reprendre racine, car vous ne seriez plus alors d'aucun secours. Vous vous détruiriez vous-même, vous retomberiez dans le monde du rêve, de l'illusion.

« Et pourquoi ? Parce qu'un bodhisattva en qui demeurerait l'idée d'un « être » ne pourrait pas être appelé un « être bodhi ». Et pourquoi ?

Parce qu'on ne peut qualifier d'éveillé celui en qui demeure l'idée d'un moi, d'un être, d'une âme vivante ou d'une personne. »

« Rappelle-toi donc, Subhuti : tu dois, d'une part, conduire tous les êtres à l'autre rive, mais, d'autre part, ne voir un être en personne — ni en toi ni en eux. Tous les egos sont faux et illusoires. Ne l'oublie jamais et continue avec une grande détermination. Aide les hommes à aller sur l'autre rive. Ils y sont déjà ; tu n'as qu'à les rendre vigilants et conscients. Mais ne t'égare pas, ne deviens pas un sauveur. »

Dans ce sutra, Bouddha fait à plusieurs reprises état de « *véhicule du bodhisattva* ». J'aimerais que vous deveniez tous des bodhisattvas.

II

L'AMOUR LIBERE

QUESTIONS :

1 — *L'état de non-mental se développe-t-il à partir du mental ?*

2 — *Qu'est-ce que le nirvana ?*

3 — *Quelle est l'attitude du zen devant la sexualité ?*

4 — *Le monde est-il vraiment parfait comme tu le dis ?*

5 — *Osho, es-tu à la fois mort et vivant ?*

6 — *Le savoir est-il dangereux ?*

La première question :

L'état sans pensée, peut-il se développer tout à fait naturellement à partir du mental, sans lutte ni angoisse, sans explosion, contraintes, rejet ni autres violences ? L'idée même du « non-mental », qui semble relever de l'intellect tout en le transcendant, est-elle une forme embryonnaire de l'état sans pensée ? Est-il utile de méditer sur des concepts qui dépassent l'intellect, tels que l'éternité, le nirvana, la mort ? Mon mental explose quand je le fais. J'ai l'impression de dépasser mes limites, et j'ai peur de devenir schizophrène.

L'état sans pensée ne peut avoir sa source dans le mental. Il n'en est pas un développement, pas plus que la santé n'est un prolongement de la maladie : elle est la conséquence de sa suppression. La présence de cette dernière l'empêche de s'épanouir. Il en va de même quand une roche obstrue la sortie d'une petite source. Enlevez la roche, la source se met à couler. Elle ne jaillit pas de la pierre. Celle-ci n'était qu'un obstacle, tout comme le mental l'est pour le vide intérieur.

Comment ce vide, qui signifie l'absence de mental, pourrait-il naître de celui-ci ? Il ne pourrait, au mieux, en sortir qu'un « super-mental », rien d'autre. Mon avis sur ce point diffère de celui d'Aurobindo. Il parle du « super-mental ». C'est-à-dire de l'intellect plus cultivé, poli, sophistiqué, plus solide, mieux intégré, mais qui n'en reste pas moins le même intellect.

Bouddha ne parle pas de super-pensée, mais de non-pensée ; non de super-âme, de super-individualité, de super-moi, mais de non-

âme, de non-moi, *anatta*. C'est en cela que Bouddha est unique et son entendement si profond. La super-pensée est un développement, la non-pensée est un bond, un saut et n'a rien de commun avec le mental. Ils ne se rencontrent ni ne s'affrontent jamais. Ils ne peuvent même pas se croiser. La présence de l'un est nécessairement l'absence de l'autre. Ne l'oubliez pas.

C'est pourquoi, je le dis, Sri Aurobindo n'a jamais connu l'illumination. Il n'a fait qu'affiner le mental. Il était un esprit supérieur, mais n'était pas pour autant illuminé. C'est également le cas de Bertrand Russell et de Friedrich Nietzsche. Il y a d'ailleurs, entre ce dernier et Aurobindo, beaucoup de similitudes. L'un et l'autre ont notamment parlé du surhomme. Mais celui-ci est une projection de l'homme contemporain. Il sera un être d'aujourd'hui dont les points faibles auront été supprimés et les points forts, renforcés. Il sera plus grand, plus fort, supérieur à l'homme actuel, mais toujours au même niveau, sur la même longueur d'onde. Il n'y aura pas de discontinuité, il n'y en a jamais eu, alors que l'état sans pensée représente un saut par rapport à tout ce que vous êtes. Vous devez mourir pour qu'il existe.

En premier, vous demandez: *l'état sans pensée peut-il se développer tout à fait naturellement à partir du mental*? Non. Ce n'est pas une évolution, mais une révolution. Vous abandonnez le mental et vous découvrez soudain que le vide intérieur est là, depuis toujours, le mental vous plongeait dans le brouillard, dans la confusion et vous empêchait de voir ce qui est. Ce n'est donc pas une évolution.

Ensuite vous ajoutez: *est-ce possible sans lutte ni angoisse*? L'état sans pensée n'est pas le résultat d'une lutte ou d'une angoisse. Tout ce qui provient d'un combat ou d'une souffrance en garde des plaies. Même si celles-ci guérissent, vous en porterez les cicatrices. Ce sera à nouveau une continuité. La lutte et l'angoisse sont le fait du mental qui se bat pour se maintenir au pouvoir. C'est lui qui mène le combat. Il refuse de s'effacer, il veut régner. Il est tellement puissant qu'il vous possède. Le non-mental n'a rien à y

voir. Mais il vous faudra passer par ce combat et cette souffrance pour que le mental vous lâche.

Laissez-moi vous le répéter: l'état sans pensée ne naît pas de votre lutte. Celle-ci ne produit que des pensées. C'est le rocher qui vous livre bataille. Il ne veut pas bouger. Il est resté là des millénaires. Qui êtes-vous pour l'enlever? « De quelle source parles-tu? Je suis ici depuis des siècles et je sais qu'elle n'existe pas. Oublie tout ça! » Mais vous voulez le déplacer. Il est pesant, il est là depuis si longtemps qu'il s'est enfoncé en terre. Mais vous devrez l'enlever sinon la source ne jaillira pas.

Vous dites encore: *sans explosion, contraintes, rejet ni autres violences*? Le non-mental n'a rien à voir avec vos actions. Mais le mental ne s'en ira pas de lui-même. Vous devrez vous forcer, trancher, faire mille choses.

L'idée même du « non-mental », qui semble relever de l'intellect tout en le transcendant, est-elle une forme embryonnaire de ce nom-mental? Non, le mental ne peut contenir ne fût-ce que le germe du vide intérieur. Il n'y a pas d'espace pour celui-ci, car il est immense, il est comme le ciel. Comment pourrait-il tenir dans cette chose minuscule qu'est le mental? Ce dernier déborde déjà de pensées, de désirs, de fantasmes, de rêves, de souvenirs. Il est surpeuplé, bruyant, alors que le non-mental est silencieux. L'intellect ne peut le contenir, il doit cesser de fonctionner. Cet arrêt marque le début d'une vie nouvelle, d'un être neuf, d'un monde nouveau.

Est-ce utile, demandez-vous, *de méditer sur des concepts qui transcendent le mental, tels que l'éternité, le nirvana, la mort*? Ces soi-disant concepts transcendant le mental sont encore des concepts et relèvent de celui-ci. En réfléchissant à l'éternité, que faites-vous d'autre que penser? Quand vous méditez sur le nirvana, que se passe-t-il? Votre intellect fonctionne, invente, vous donne de magnifiques idées sur le nirvana. Mais tout cela est un travail mental. Comment pouvez-vous penser quoi que ce soit de ce que vous ne connaissez pas? L'esprit est parfaitement efficace quand il s'agit de répéter le connu, mais il est impuissant devant l'inconnu. Vous ne savez rien de l'éternité: tout ce que vous connaissez, c'est

le temps, et vous ne le concevez pas autrement que comme du temps, prolongé sans doute, étiré, mais du temps quand même. Que savez-vous du nirvana? Uniquement ce que vous avez lu ou entendu à son propos. Le mot « Dieu » n'est pas Dieu, et tous les tableaux et statues qui le représentent n'ont rien à voir avec lui, car il n'a ni nom ni forme.

Et qu'allez-vous penser de la mort? Comment pouvez-vous méditer sur elle? Vous en avez entendu vaguement parler, vous avez vu mourir quelques personnes, mais vous ne l'avez jamais vue, elle. Tout ce que vous voyez quand un homme expire sous vos yeux, c'est une respiration qui s'arrête, un corps qui se refroidit. Mais la mort, n'est-elle que cela? Que s'est-il passé au tréfonds de ce défunt? Cela, vous ne pouvez le savoir sans mourir, sans en faire l'expérience vous-même. C'est le seul moyen de connaître l'inconnu.

Ces concepts ne vous mèneront donc nulle part. Ils risquent plutôt de renforcer le mental et de lui faire dire: « Regarde, je peux même te fournir des idées qui transcendent l'intellect. Vois ce que je t'apporte! Garde-moi toujours avec toi. Je t'aiderai à devenir illuminé. Sans moi, tu ne seras rien, tu n'iras nulle part. Sans moi, comment réfléchiras-tu à la mort, au nirvana, à l'éternité? Je te suis absolument indispensable. »

Non, ces méditations ne vous aideront pas. Vous devez vous rendre compte que le mental ne vous sera d'aucun secours. Au moment même où vous prenez conscience de son inutilité, le silence s'installe, tout s'immobilise. Si l'intellect est impuissant, il ne reste plus rien à faire. Toute réflexion est brusquement paralysée et devient sans objet. Dans cet arrêt du mental, une toute petite fenêtre s'ouvrira et vous aurez un premier aperçu du vide intérieur, un avant-goût de l'état sans pensée. Et puis les choses se mettront à bouger et vous pourrez plus facilement vous perdre dans l'illimité.

Vous ne pouvez pas méditer sur ces concepts, vous devez les expérimenter. Y réfléchir est une fausse activité, une sorte de fuite, une évasion. Vous avez peur de la mort: vous pensez à elle. Vous avez peur du nirvana: vous réfléchissez à lui. Votre intellect vous

fait croire que vous êtes capable de méditer sur la mort et le nirvana.

Mon mental explose quand je le fais... En tout cas, il est très malin. Il vous abuse : quel que soit l'objet de votre réflexion, il ne peut pas exploser pendant que vous pensez. Il y prend plaisir, et c'est précisément ce plaisir qui vous donne l'impression d'exploser.

... Et j'ai peur de devenir schizophrène. Vous ne devez pas avoir peur de le devenir, car vous l'êtes déjà. Tout le monde l'est. Le mental est schizophrène ; il ignore l'unité, il est toujours divisé, indécis, devant une alternative : être ou ne pas être, faire ceci ou cela. Et s'il lui arrive de faire un choix, une partie seulement de lui-même obtempère, l'autre y reste opposée. L'intellect n'est jamais total. Tous les hommes sont plus ou moins schizophrènes, mais cela ne doit pas vous effrayer. Seuls les bouddhas ont transcendé le mental. Au-delà d'un certain point, il faut faire appel au psychiatre, encore que la différence ne soit qu'une question de degrés. Même entre vous et votre psychanalyste, elle n'est que quantitative, elle n'est pas qualitative.

Ne l'oubliez jamais : le mental ne vous sera d'aucun secours, il ne peut que faire obstacle. A l'instant où vous saisissez cela, le vide intérieur surgit spontanément, sans que vous interveniez.

La deuxième question :
Dans le sutra d'hier, Bouddha a dit : « Celui qui s'est mis en route dans le véhicule d'un bodhisattva doit décider de conduire tous les êtres au nirvana, dans ce royaume qui ne laisse rien en arrière. » Qu'est donc ce royaume du nirvana qui ne laisse rien en arrière ?

Bouddha a parlé de deux sortes de nirvanas. Le premier, il l'appelle *nirvana avec substrat*. L'arbre des désirs a cessé d'exister. Branches, feuilles, fleurs, fruits, tout a disparu, sauf les racines, cachées dans l'obscurité du sol. Vu de l'extérieur, l'arbre a été enlevé. Mais il peut encore repousser : le substrat est toujours là, le germe n'a pas encore été brûlé. Ce nirvana est identique au « samadhi avec semence », *sabeej samadhi*, de Patanjali. Il est difficilement visible de l'extérieur. L'arbre a été complètement supprimé, mais, sous la surface du sol, les racines attendent le moment favorable, la saison des pluies qui les feront revivre. Vous avez maintes fois vécu cette situation où le mental disparaît, fait place au vide intérieur, puis reprend vigueur. Vous parvenez à un sommet, à l'expérience de l'absolu, vous pensez que désormais c'en est fini de la sombre vallée et des jours affreux, misérables, que la nuit obscure de l'âme est terminée, et que le soleil s'est enfin levé. Et puis, un jour, vous vous apercevez soudain que vous glissez à nouveau dans les ténèbres et que l'expérience extatique n'est plus qu'un souvenir. Vous commencez à douter de sa réalité : « Me le suis-je simplement imaginé ? Peut-être ai-je tout bonnement rêvé... » Car si c'était réel, que sont devenus ce pic ensoleillé et ces

instants d'extase? La détresse est revenue avec l'angoisse, la souffrance. Vous voilà retombé en enfer.

C'est ce qui se reproduit souvent dans le nirvana avec substrat, celui où le monde manifeste a disparu, mais où le germe invisible demeure.

Il existe une autre sorte de nirvana que Bouddha appelle: *nirvana sans substrat*, et Patanjali: *nirbeej samadhi*, samadhi sans germe. Non seulement l'arbre a été abattu, mais le germe a été brûlé, lui aussi, et ne peut plus repousser. Tout le substrat a disparu. Vous demeurez alors à jamais à la cime, il n'y a plus de rechute possible.

C'est ce dont parle Bouddha dans le sutra d'hier: « Celui qui s'est mis en route dans le véhicule d'un bodhisattra doit décider de conduire tous les êtres au nirvana, dans ce royaume qui ne laisse rien en arrière... » qui ne laisse en arrière aucun substrat, aucune racine, aucun germe.

La troisième question :

Quelle est l'attitude du zen à l'égard de la sexualité ? Ceux qui le pratiquent semblent être du genre neutre, ou entourés d'une aura asexuée.

Le zen n'a aucune attitude vis-à-vis du sexe, et c'est ce qui fait sa beauté. Avoir une attitude signifie : être obsédé dans un sens ou dans l'autre. Etre anti-sexe est une attitude, être pour en est une autre. Le pour et le contre vont de pair comme les deux roues d'un char à bœufs. Ce ne sont pas des ennemis, mais des partenaires, associés dans la même affaire.

Pourquoi le zen devrait-il adopter une position vis-à-vis de la sexualité ? Il est tout à fait naturel. Prenez-vous position pour ou contre le fait de boire de l'eau, de se nourrir, de dormir la nuit ? Non, assurément. Mais je sais que c'est le cas de certains fous qui prétendent, par exemple, qu'on ne doit pas dormir plus de cinq heures, voire trois, le sommeil étant une sorte de péché, un mal nécessaire. J'ai connu quelqu'un qui n'avait pas dormi depuis dix ans et que l'on vénère pour cette unique raison. C'est le seul don qu'il possède — à moins qu'il ne soit qu'un insomniaque ! Sa névrose est telle qu'il ne cesse de s'agiter comme un fou. Vous le deviendriez également si vous restiez dix ans sans dormir. Pourtant, les gens viennent en masse le vénérer parce qu'il a réalisé une chose extraordinaire. Mais quelle réalisation y a-t-il là-dedans ? Il est simplement anormal, malade. Dormir est naturel. C'est forcé qu'il soit tendu comme il l'est. Il doit bouillir intérieurement ! Mais sa

folie, aujourd'hui, est devenue un investissement qui rapporte : il a des milliers d'adorateurs !

De tout temps, l'une des plus grandes calamités a été le respect témoigné à des doctrines non-créatives et parfois complètement démentes. Pour certains, c'est le temps de sommeil, pour d'autres, le choix et la quantité d'aliments absorbés. Ils n'écoutent pas si leur corps à faim ou non. Ils ont une idée et l'imposent à la nature.

Le zen ne prend pas position à l'égard de la sexualité, il n'en éprouve pas le besoin. Il est très simple, il est innocent. Pourquoi devrait-il avoir une opinion ? Avez-vous un avis quelconque sur l'éternuement ? Peut-on éternuer, ou non, est-ce un péché ou une vertu ? Je connais pourtant un ennemi de la sternutation. Chaque fois que celle-ci se produit, il récite aussitôt un mantra pour s'en protéger. Il fait partie d'une petite secte ridicule qui croit que votre âme s'échappe quand vous éternuez et ne vous est rendue que si vous faites appel à Dieu. Si vous mourez en éternuant, vous allez en enfer.

Vous pouvez avoir des opinions sur tout. Mais, une fois que vous en avez, vous perdez votre innocence, car vos idées se mettent à vous dominer. Le zen n'est pour ou contre rien. Pour lui, tout ce qui est ordinaire est bien, et être ordinaire, c'est n'être personne, n'être rien, vivre sans idéologie, ne pas avoir de personnalité. Si vous en avez une vous êtes névrosé, quelque chose s'est figée en vous. Ce qui vous caractérise, c'est votre passé, votre conditionnement, votre culture. C'est une armure qui vous enserre, une prison subtile que vous gardez autour de vous. Vous n'êtes plus un être libre. Un homme véritable est sans personnalité. J'entends par là qu'il est débarrassé du passé. Il agit dans l'instant, selon l'instant. Il est spontané, et seul à pouvoir l'être. Il ne fait pas appel à ses souvenirs pour savoir ce qu'il doit faire. Son action est spontanée. Elle est une réponse, pas une réaction.

Le zen ne professe de croyance sur rien, il ne parle pas du sexe. Tel doit être le stade ultime. Le tantra, par contre, prend position à cet égard. Pourquoi ? Il tente de réparer les méfaits de la société. Celle-ci a réprimé la sexualité ; il se présente comme une médecine

qui vous aide à retrouver l'équilibre. Vous penchiez trop à gauche, il vous fait pencher vers la droite. Mais votre rétablissement exige parfois que vous vous incliniez trop de ce côté. Avez-vous déjà vu un équilibriste, un funambule? Il tient en main un balancier pour garder son équilibre. S'il se sent tomber vers la gauche, il l'incline aussitôt vers la droite puis, à nouveau, pour éviter la chute, vers la gauche. C'est ainsi qu'il se maintient au milieu.

La société a développé un esprit répressif, hostile à la vie ; elle est anti-joie. Elle refuse la sexualité. Pourquoi? Parce que si l'on autorise le plaisir sexuel aux gens, on ne peut en faire des esclaves. Il est impossible de réduire une personne joyeuse à la servitude, on ne peut imposer celle-ci qu'aux gens tristes. C'est cela, l'astuce. Une personne satisfaite est libre ; elle possède une indépendance bien à elle. Vous ne pouvez pas recruter des hommes heureux, pleins de gaieté pour aller à la guerre. Pourquoi la feraient-ils? Par contre, celui qui a réprimé sa sexualité est prêt à se battre, il est plein de rancune, car il est insatisfait, il n'a pas profité de la vie. Incapable de se faire plaisir et, partant, de créer, il ne peut plus que détruire. Toute son énergie est devenue pernicieuse et meurtrière. Il rêve de partir en guerre, de se livrer au massacre.

En réalité, lorsqu'il tue des êtres humains, il ressent une jouissance qui remplace celle de la pénétration. La pénétration, accomplie dans l'amour, devient un acte spirituel de toute beauté. Mais enfoncer dans un corps une épée ou une lance, c'est lui substituer un acte monstrueux, sauvage, criminel.

Dans une société où la liberté de plaisir serait totale, où l'on pourrait aimer sans contrainte, personne ne serait destructeur. Chacun goûterait la joie de vivre et ignorerait l'esprit de compétition. C'est pourquoi les gens simples sont moins arrivistes. Ils aiment leur vie. A quoi bon une maison plus grande, un plus gros compte en banque? Pour faire quoi? Vous êtes heureux avec votre femme, avec votre mari et, pour vous, la vie est une danse! Qui voudrait faire du business vingt-quatre heures sur vingt-quatre, jour après jour, une année après l'autre, dans l'espoir d'amasser finalement un gros magot, et puis de prendre sa retraite et de se

donner du bon temps? Ce jour-là ne vient jamais si vous vivez toute votre vie en ascète.

C'est ce que font tous les hommes d'affaires: ils sacrifient tout à l'argent, alors que celui qui connaît l'amour, qui a fait l'expérience du vertige et de l'extase amoureux, n'a pas l'esprit de compétition. Il se contente de son pain quotidien. C'est le sens de la prière de Jésus: « Donne-nous notre pain quotidien... » C'est plus qu'assez. Cela semble naïf. Au lieu de se limiter au pain de chaque jour, pourquoi ne demande-t-il pas un plus gros compte en banque?

Mais un homme heureux n'en demande jamais plus, tant il est comblé. Ce sont les insatisfaits qui sont ambitieux parce que, pour eux, la vie n'est jamais ici, elle est ailleurs: « Je dois aller à Delhi pour y être quelqu'un, ou à la Maison Blanche pour devenir président... Je dois aller là-bas, j'y connaîtrai le bonheur! » Celui-ci, croient-ils, n'existe pas ici. Aussi sont-ils toujours en mouvement, toujours en route... mais ils n'arrivent jamais au but. L'homme satisfait reste où il est. Pourquoi devrait-il aller aux quatre coins du monde? Il est pleinement heureux ici et maintenant. Ses besoins — car il en a — sont modestes. Mais il n'a pas de désirs. Les premiers peuvent être satisfaits, ils sont naturels. On ne comble jamais les seconds, car ils sont contre nature.

La société contemporaine tout entière est uniquement basée sur la répression sexuelle. Si elle ne l'était plus, l'économie serait bouleversée, détruite, la guerre disparaîtrait et avec elle tous les armements, la politique perdrait tout son sens et le politicien, son importance. L'argent n'aurait plus de valeur si l'amour était permis. Comme il ne l'est pas, l'argent se substitue à lui, le remplace. La répression du sexe est donc une stratégie subtile pour éviter l'écroulement total des structures de la société.

Seule une libération universelle de l'amour provoquera la révolution. Le communisme, le fascisme, le capitalisme, tous les « ismes » ont échoué parce que tous, à la base, refusent la sexualité. A cet égard, il n'y a pas le moindre désaccord entre Washington et Moscou, Pékin et New-Delhi: il faut la réprimer, défendre aux gens de prendre un innocent plaisir au sexe.

Le tantra est une médecine qui rétablit l'équilibre et, comme telle, met donc exagérément l'accent sur le sexe. Alors que les soi-disant religions font de celui-ci un péché, il le considère comme le seul phénomène sacré. Le tantra est un remède, contrairement au zen qui, lui, est un stade où la maladie a disparu et, avec elle, naturellement, le remède. Une fois guéri, vous ne gardez plus la prescription ni le flacon de médicament, vous les jetez à la poubelle.

Notre société rejette la sexualité, le tantra lui vient en aide en la lui rendant. Puis après apparaît le zen. Il ne prend pas position, il est pure santé.

La quatrième question :
Tout va-t-il bien, le monde est-il parfait ? Cela a-t-il quelque chose à voir avec l'amour ? Lorsque tu dis que le monde est parfait, cela me semble juste. Si quelqu'un d'autre ou moi-même le dit, cela sonne faux.

Cela dépend de celui qui parle. Lorsque je déclare que le monde est parfait, je n'avance pas une théorie, je fais partager une vision. En fait, le mot « théorie » vient du mot grec « theoria » qui signifie vision. Ce que je vous dis ne vient pas de l'intellect, c'est mon expérience que je partage. A ces moments-là, si vous m'êtes accessible et ouvert, vous aurez aussi la même vision. Un fragment de la mienne passera en vous. Pendant cet instant, les portes s'ouvriront et vous direz : « Oui, c'est ainsi. »

Mais si vous-même ou un autre en parlez, et que ce ne soit pas votre propre vision mais celle d'un tiers, cela ne sonnera pas juste. Venant d'un homme tel que Bouddha, même un mensonge aura l'air d'une vérité. Venant de vous, une vérité semblera un mensonge. Cela dépend plus de la source que du contenu. Vous pouvez répéter sans cesse les paroles du Christ, vous pouvez déclamer tout le Sermon sur la montagne, plus personne ne vous crucifiera. Pourquoi alors que partout dans le monde, prêtres chrétiens, missionnaires, témoins de Jéhovah prêchent la Bible, le Nouveau Testament et personne ne les crucifie ? Pourquoi ? Qu'y avait-il de particulier quand Jésus parlait ? C'est que ses paroles étaient brûlantes. Jésus partageait sa vision. Mais quand vous les répétez, elles ne contiennent plus rien, elles ne sont que des mots creux qui

ne renferment ni passion, ni intensité, ni vérité. La vérité ne vous vient que par l'expérience.

Vous demandez: « *Tout va-t-il bien, le monde est-il parfait?* » Lorsque je dis que le monde est parfait, que tout va bien, je veux dire en réalité qu'il est le seul monde, qu'il n'y en a pas d'autre. Parfait ou non, il est unique. Vous ne disposez d'aucun moyen de comparaison vous permettant de savoir s'il est ou non le meilleur. Vous pourriez comparer s'il y en avait deux, mais tel n'est pas le cas.

Donc, quand je déclare que tout est parfait, je veux dire qu'il ne sert à rien de comparer. Pourquoi les gens disent-ils que ce n'est pas le monde qu'il faudrait? Parce qu'ils se sont construits mentalement une utopie à laquelle ils le comparent. Ils se font une idée de ce que devraient être les choses et rien, dès lors, ne paraît juste car elles ne ressemblent pas à ce qu'ils ont imaginé.

Par exemple, vous pensez que l'homme devrait posséder quatre yeux. Cela semble très logique: deux yeux seulement, c'est insuffisant si quelqu'un vous attaque par derrière. Dieu a oublié les deux yeux dans le dos! Ainsi vous trouvez que l'homme n'est pas parfait. Vous vous êtes fabriqué une idée qui provoque un rejet. « L'homme, pensez-vous encore, devrait vivre plus de soixante-dix ans. » Au nom de quoi? Si vous jugez que l'homme devrait vivre sept cents ans, soixante-dix paraissent alors trop peu. Mais pourquoi? Qu'allez-vous faire sur cette terre pendant sept cents ans? Ne croyez-vous pas que soixante-dix ans, c'est largement suffisant pour faire du mal, pour détruire? Il vous faut vraiment sept cents ans? Penser un peu à un Adolf Hitler vivant sept cents ans...

Dès que vous avez un idéal, un but, les choses deviennent différentes. Je n'ai pas d'idéal. Je n'ai aucune utopie, je suis absolument réaliste. Ce monde est le seul monde; les roses sont rouges, les arbres, verts, les gens, tels qu'ils sont et c'est absolument merveilleux.

Tout va-t-il bien, le monde est-il parfait? Cela a-t-il quelque chose à voir avec l'amour? Cela a tout à fait à voir avec l'amour. Vous ne pouvez aimer que si le monde est parfait. Si vous ne le voyez pas

ainsi, vous devenez comme un politicien qui est persuadé qu'il faut faire une révolution, qu'il faut changer les choses, remettre de l'ordre, faire mieux que Dieu. Tel est son esprit. Il n'a pas d'amour, il ne sait que condamner, parce qu'il juge.

Un esprit religieux ne porte aucun jugement. Jésus a dit: « Tu ne jugeras point. » L'esprit religieux ne condamne pas, et c'est pourquoi il peut aimer. Dans votre vie aussi, ne l'oubliez pas, vous ne pouvez aimer que si vous ne jugez pas. Si vous avez trop d'idées qui vous encombrent, vous n'aimerez jamais. Vous essayerez d'imposer votre point de vue et ferez des victimes de votre soi-disant amour.

Lorsqu'un enfant naît, vous commencez aussitôt à le manipuler, à le diriger, à l'améliorer. Vous le détruisez, tout comme vous l'avez été par vos parents, par la société. Lorsque vous aimez quelqu'un, vous vous mettez à transformer la personne pour la rendre telle que vous voulez qu'elle soit. Et elle fait de même avec vous. Quand vous devenez victime de l'amour d'une personne, vous cessez d'exister. Elle vous change au point de faire de vous quelqu'un d'autre. Après quelques années, vous ne pouvez plus vous reconnaître. Elle taille, elle élague, repeint, fait un tas de choses: « Conduis-toi comme ceci... ne dis pas cela... »

Une jeune catholique tomba un jour amoureuse d'un juif. Ses parents, des gens très riches, en furent vivement contrariés et lui dirent: « Nous ne pouvons pas te laisser épouser un juif. Si tu le fais, nous te déshéritons. » Enfant unique et donc seule héritière, sous la pression, la jeune fille céda et leur demanda ce qu'elle devait faire. « Convertis-le, dirent-ils, qu'il se fasse catholique et ensuite tu pourras l'épouser. » Elle s'attela à la tâche et fut toute heureuse du résultat, car notre juif, s'intéressant plus à l'argent qu'à la belle, manifesta toute sa bonne volonté. Débordant d'enthousiasme, il se mit à lire la Bible et à fréquenter l'église. Tout se déroulait à la perfection et la jeune fille, ravie, signalait chaque mois à ses parents les progrès enregistrés. Mais un jour, elle rentra chez elle en pleurant à chaudes larmes. Son père la questionna: « Que se passe-

t-il? Qu'est-il arrivé? » — « Je le croyais prêt à m'épouser, dit-elle, mais j'ai poussé la réforme trop loin, je l'ai trop converti. » Le père fut perplexe: « Je ne comprends pas. Que veux-tu dire par trop converti? » — « Oui, trop, répondit la fille, maintenant il veut se faire moine! »

Pour vous, aimer signifie plus ou moins corriger l'autre, et vous avancez comme excuse que vous l'aidez à se transformer parce que vous l'aimez. C'est absolument faux. Si vous aimez quelqu'un, vous n'essayez pas de le changer. L'amour accepte, il respecte l'autre tel qu'il est.

Vous ne pouvez aimer le monde que s'il est parfait tel qu'il est. C'est impossible pour le révolutionnaire et le politicien. Seul le peut un être religieux, conscient. Dès que vous aimez, vous découvrez que tout est encore plus parfait que vous ne le pensiez. Vous aimez alors davantage et vous vous apercevez que tout est non seulement parfait, mais merveilleusement beau et vous aimez encore plus... et peu à peu le monde disparaît pour laisser la place au divin lui-même.

La cinquième question:

Le premier être humain que j'ai vu mort a été ma grand-mère. Elle reposait sur son lit et dans sa pâleur, elle semblait paisible, si silencieuse et heureuse, à la fois ouverte et fermée. J'étais jalouse et en même temps effrayée. Je pensais qu'elle devait être bien seule et que jamais plus je ne pourrais communiquer avec elle. En te regardant, Osho, lors de la célébration, j'ai éprouvé exactement la même chose. Ne te sentais-tu pas très seul dans tout ce bruit, cette agitation, ce mouvement? Tu étais si loin, dans un silence sacré, comme jamais tu ne l'avais été pour moi. Es-tu en même temps mort et vivant?

La mort est belle, aussi belle que la vie: il vous suffit de savoir comment communiquer avec elle. Elle est magnifique parce qu'elle est un repos: Celui qui meurt retourne à la source de l'existence pour se délasser, se reposer et se préparer à son retour.

Une vague surgit de l'océan, y retombe, s'élève à nouveau. Elle reprend vie, elle renaît sous une autre forme et puis retombe encore et est emportée.

Mourir, c'est simplement disparaître dans la source, passer dans le non-manifesté, s'endormir dans le divin. Vous refleurirez. Maintes fois encore vous reverrez le soleil et la lune, jusqu'à ce que, devenu un bouddha, vous soyez capable de rendre consciemment votre dernier soupir et de vous dissoudre en toute connaissance dans le divin. Alors, il n'y a plus de retour, c'est la mort ultime. Le trépas ordinaire n'est pas définitif, vous revenez sur terre. Lorsqu'un bouddha s'éteint, c'est pour toujours. Sa mort a la qualité de l'éternité. Mais la mort temporaire est belle, elle aussi.

Vous avez raison : je suis en même temps mort et vivant — mort en tant que « une personne », et vivant en tant que « personne ».

« *J'étais*, dites-vous, *jalouse et en même temps effrayée.* » Sachez que telle peut être aussi votre relation avec moi : un mélange de jalousie et de peur. Vous devez chasser toute crainte, car elle peut vous empêcher de profiter de l'occasion qui vous est offerte. Il est très difficile de découvrir quelqu'un qui ne soit personne. Vous l'avez trouvé. N'oubliez jamais qu'à moins de devenir, vous aussi, « personne », vous raterez l'occasion. Mourez comme je suis mort, vous serez alors vivante comme je le suis.

Il existe une vie qui n'est liée ni à une personne ni à un moi quelconque, une vie de vacuité, pure et innocente. Je vous la rends accessible. Mettez vos peurs de côté, rapprochez-vous de moi. Laissez-moi devenir votre mort et votre résurrection.

Un maître zen, Bunon, a dit : « Tant que vous vivez, soyez un mort, soyez-le totalement, faites ce qui vous plaît, et tout est bien. »

La dernière question:
Le savoir est-il toujours dangereux?

Pas toujours. Le savoir n'est pas dangereux, mais la soif de savoir fait courir de gros risques. Il est bon de connaître des faits, mais périlleux d'oublier le mystère de la vie.

Une petite histoire: Maureen, la femme de Paddy l'Irlandais, avait été transportée ce matin-là à la maternité. Après ses neuf mois de grossesse, elle accoucha de ravissantes jumelles.

Au bout d'une journée de labeur dans les poussières d'un chantier de construction, Paddy se rendit à l'hôpital, dans la fraîcheur du soir automnal, pour rendre visite à sa moitié. « Hello, ma douce chérie », roucoula-t-il à sa Maureen en s'approchant du lit et en lorgnant du coin de l'œil avec curiosité les deux bébés qu'apportait une infirmière. « J'ai eu des jumelles, mon amour », dit Maureen. Durant dix longues minutes, Paddy resta immobile, sidéré, ne sachant pas comment prendre la chose. La sonnerie de la salle le délivra. Il embrassa Maureen et s'en alla. « Merde alors! », marmonna-t-il en marchant dans le corridor, si je trouve l'autre couillon, je le tue! »

III

LA ROUE DU DHAMMA

III

LA ROUE DU DHAMMA

4 — *« Car, où que ce soit, un bodhisattva qui fait un don ne doit prendre appui sur rien. L'être supérieur doit dispenser ses dons sans être aidé par l'idée d'un signe. Et pourquoi ? Parce que le mérite amassé par un être bodhi qui fait un don désintéressé est incommensurable. »*

5 — *Bouddha poursuivit : « Que penses-tu, Subhuti, le Tathagata peut-il être reconnu à la possession de ses marques ? » Subhuti répondit : « Non certes, ô Maître. Et pourquoi ? Ce qui a été enseigné par le Tathagata comme étant la possession de marques est en vérité la non-possession de non-marques. » Bouddha reprit : « Là où il y a possession de marques, il y a imposture ; là où il y a non-possession de non-marques, il n'y a pas imposture. Par conséquent. Les marques auxquelles on reconnaît le Tathagata sont des non-marques. »*

6 — *Subhuti demanda : « Y aura-t-il dans l'ère future, dans les derniers temps, à l'époque ultime des cinq cents dernières années, au moment de l'écroulement de la bonne doctrine, des êtres qui, lorsque ces paroles du Sutra seront enseignées, en comprendront la vérité ? » Bouddha répondit : « Ne parle pas ainsi, Subhuti ! Oui, même alors, il y aura des êtres qui, lorsque ces paroles du Sutra leur seront enseignées, en comprendront la vérité. Car même à ce moment-là, Subhuti, il y aura des bodhisattvas. Ils ne seront pas de ceux qui auront honoré un*

seul Bouddha ou n'auront planté que sous celui-ci les racines de leur mérite. Au contraire, Subhuti, ces bodhisattvas qui, lorsque seront enseignées ces paroles du Sutra, trouveront ne fût-ce qu'une seule pensée de foi sereine, compteront parmi ceux qui auront planté les racines de leur mérite sous des centaines de milliers de Bouddhas et auront honoré ceux-ci. Le Tathagata les connaît, Subhuti, grâce à sa cognition de Bouddha, il les voit grâce à son œil de Bouddha. Ils sont, Subhuti, entièrement connus du Tathagata. Et tous produiront et acquerront une masse incommensurable et incalculable de mérites. »

Donc, Subhuti, écoute bien et attentivement, dit le Bouddha Gautama.

Ces paroles sont étranges, car Bouddha, parle à un bodhisattva. Elles ne le seraient pas s'il s'adressait à un être humain ordinaire. Celui-ci, on peut le comprendre, a besoin de bien écouter — c'est tellement difficile! Ecouter signifie être ici et maintenant, n'avoir aucune pensée, être vigilant et attentif. Si ces conditions sont remplies, alors seulement il y a écoute.

Votre mental ne cesse de se conduire comme un fou délirant. Il fabrique continuellement mille et une pensées, il court sans arrêt aux quatre coins du monde, il va dans le passé, dans le futur. Comment pouvez-vous écouter? Quel que soit votre interlocuteur, votre écoute ne sera jamais bonne. Vous écouterez ce qui n'est pas dit, vous ne saisirez pas ce qui l'est parce que vous ne serez pas attentif. Vous entendrez les mots, naturellement, car vous n'êtes pas sourd, mais cela ne suffit pas.

C'est pourquoi Jésus ne cessait de dire à ses disciples: « Si vous avez des oreilles, écoutez. Si vous avez des yeux, voyez. » Ces disciples n'étaient ni sourds ni aveugles, ils avaient des oreilles et des yeux qui valaient les vôtres. Loin d'être étranges, les paroles de Jésus sont pertinentes, car il parle à des gens ordinaires et doit élever la voix pour attirer leur attention. Par contre, les paroles de Bouddha sont surprenantes: il s'adresse à un bodhisattva, un être supérieur, arrivé au seuil de la bouddhéité. Que signifie exactement la phrase: « *Donc, Subhuti, écoute bien et attentivement* »?

Bien écouter signifie généralement écouter dans un état profondément réceptif. Si vous le faites en discutant, en jugeant, en critiquant: « Oui, c'est juste, car cela s'accorde avec mes idées; non, ceci est faux, car cela ne me paraît pas logique. Je peux croire en ceci, je ne peux pas croire en cela... » Si vous ne cessez pas ce tri mental, vous écoutez peut-être, mais mal. Vous le faites avec votre passé qui vous trotte en tête. Ce n'est pas vous qui jugez, c'est lui. Vous avez lu ou entendu certaines choses, vous avez être conditionné à d'autres : le passé intervient continuellement, il veut se perpétuer. Il n'admet rien de dérangeant, rien de nouveau, mais seulement l'ancien qui s'intègre à lui. C'est ce que vous ne cessez de faire en jugeant, en critiquant, en vous parlant à vous-même.

Ecouter comme il faut, c'est le faire avec obéissance. Le mot est magnifique. Peut-être serez-vous étonné d'apprendre que sa racine latine « obedire » veut dire « écouter totalement ». Pourquoi? Parce que « obéissance » et « écoute totale » sont synonymes. Si vous écoutez totalement, de tout votre être et si la vérité est là, vous obéirez. Vous ne devez rien décider, elle est évidente par elle-même. Une fois que vous l'avez entendue, vous la suivez, vous lui obéissez, ou encore, comme le dit la tradition juive, « vous mettez votre oreille à nu ».

Si vous avez vraiment ouvert l'oreille, et que rien n'interfère, aucun bruit, aucune distraction, votre cœur aussi est ouvert. Si la semence y tombe, elle germera tôt ou tard, elle poussera et fleurira. Cela peut prendre du temps. Il faudra attendre la venue de la bonne saison, l'arrivée du printemps, mais elle deviendra un arbre.

Vous obéirez à la vérité si vous l'avez vraiment entendue. C'est pourquoi le mental vous en empêche car il n'ignore pas que la vérité une fois entendue, vous ne pouvez lui échapper. Si vous voulez l'éviter, il vaut donc mieux ne pas écouter. Le fait même de savoir la vérité vous impose de la suivre. Ce n'est pas vous qui le décidez: cela se produit de soi-même.

Les verrous des oreilles doivent être débloqués. Quels sont-ils? Le principal est la crainte de la vérité. Bien que vous répétiez sans cesse: « Je veux la connaître », vous la redoutez parce que vous

avez vécu si longtemps dans les mensonges que votre mental est pris de panique. Si vous entendez la vérité vous devrez abandonner toutes ces fadaises ; vous étiez devenu leur esclave. Votre intellect a peur de la vérité comme l'obscurité, de la lumière. Dès que vous vous en approchez, le mental s'affole, s'agite, soulève un nuage de poussière dont il vous enveloppe pour vous empêcher de l'entendre. Vous êtes enfermé dans votre peur. Si vous ne vous en débarrassez pas, a dit Bouddha, vous ne parviendrez pas à la vérité.

Or, voyez ce que vous avez fait de vos soi-disant religions : elles se fondent toutes sur la crainte, alors que seule l'intrépidité conduit à la vérité. Lorsque, dans une église, une mosquée ou un temple, vous vous inclinez devant une statue, un livre saint, un rituel, demandez-vous pourquoi vous le faites ? Regardez simplement en vous-même : vous y trouverez de la peur, rien que de la peur.

La peur n'engendre pas la foi mais ce que vous prenez pour de la foi, se base entièrement sur elle. Aussi est-il très rare de rencontrer un homme qui ait la foi. Foi signifie confiance. Comment un homme peureux peut-il faire confiance ? Il est toujours en train de réfléchir, de calculer, de se protéger, de se défendre. Pour faire confiance, il faut du courage, il faut être brave, prendre des risques, affronter le danger.

Il y a quelques jours, l'idéogramme chinois du mot « crise » éveilla ma curiosité. Il se compose de deux symboles, l'un signifiant « danger », l'autre « opportunité ». En effet, quand vous vous trouvez simultanément face à un danger et à une opportunité, le moment est critique. Si vous n'affrontez pas le premier, vous manquerez la seconde. Si vous cherchez celle-ci, vous devrez courir des risques. Seuls ont l'esprit religieux ceux qui savent comment vivre dangereusement.

Le premier verrou de l'oreille est donc la peur. Tous les autres en découlent : le jugement, l'argumentation, l'attachement au passé, le refus de tout ce qui est nouveau.

Dans de très nombreuses langues, le mot désignant l'obéissance est une forme intensive du mot « écouter ». Sous de multiples formes, il exprime simplement une écoute, intense, totale. Par

ailleurs, vous serez peut-être surpris d'apprendre que le mot « absurde » est exactement l'opposé de « obéissance ». « Absurdus » signifie: complètement sourd. Déclarer que quelque chose est absurde, c'est dire: « Je suis complètement sourd à ce qu'on va me dire ». Remplacer une attitude absurde par une attitude obéissante, c'est mettre son oreille à nu, s'ouvrir tout à fait.

Mais s'il est bon de dire à un être humain ordinaire: « Ecoute attentivement », pourquoi Bouddha le dit-il à Subhuti? Il est très important de le comprendre. Une parole n'a en elle-même aucun sens ; celui-ci n'apparaît que lorsqu'elle est adressée à quelqu'un, il dépend de l'interlocuteur. Vous ne pouvez donc le trouver dans les dictionnaires: ils ne sont pas faits pour les bodhisattvas, mais pour les êtres humains ordinaires.

Que veut donc dire la phrase: « Ecoute bien et attentivement »? Elle signifie plusieurs choses qu'il faut bien comprendre. La première, c'est que, chez un homme comme Subhuti, il n'est pas du tout question d'oreilles bouchées. Son ouverture à Bouddha ne fait aucun doute: il est réceptif. Manifestement, il ne discute plus avec son maître, il est en harmonie totale avec lui. Mais celui qui a atteint l'état de bodhisattva, qui est arrivé au seuil de la boudhéité, éprouve d'autres difficultés. Chaque nouveau stade de conscience a les siennes. Le problème pour un bodhisattva, c'est qu'il est ouvert, réceptif, prêt, mais il s'est déraciné du corps. Son cœur, son être sont ouverts, mais il s'est détaché du corps. Celui-ci est simplement en sursis. Il ne vit pas dans son corps, il ne s'identifie presque pas à lui. C'est cela, sa difficulté.

Lorsque quelqu'un vous dit: « Ecoute bien », il entend par là que votre corps écoute, mais que vous n'écoutez pas. S'adressant à Subhuti, Bouddha veut dire exactement l'opposé: « Tu écoutes, mais ton corps n'écoute pas. » En ce qui vous concerne, votre corps est présent, vous ne l'êtes pas. Les mots entrent par une oreille, y font du bruit et sortent par l'autre ; ils ne passent jamais par votre être. Chez un homme tel que Subhuti, c'est l'inverse: Son être est présent, mais pas son corps. Il en a perdu la trace, il a tendance à

l'oublier et, par moment, l'oublie. Il est parvenu à la désincarnation.

Or, l'écoute n'est possible que si le corps et l'âme sont réunis. Chez vous, le corps seul est présent. Chez Subhuti, l'âme seule est présente. C'est cela qu'entend Bouddha par: « *Subhuti, écoute bien* », sois-là dans ton corps, laisse-le fonctionner, entres-y, enracine-toi en lui, car il est le véhicule, l'instrument, le médium.

Et il ajoute: « ... *et attentivement* ». Subhuti manquerait-il d'attention? Ce n'est pas possible, car si c'était le cas, il ne serait pas un bodhisattva, c'est-à-dire, précisément, un être attentif, vigilant, conscient, qui n'a plus rien d'un robot. Pourquoi Bouddha lui dit-il d'être attentif, d'écouter attentivement?

Un homme comme Subhuti a tendance à rentrer en lui-même. S'il ne se retient pas, il se noiera, se perdra dans son être. Il ne peut rester en dehors qu'en s'y forçant. Chez vous, c'est exactement l'opposé: vous ne pouvez que rarement rentrer en vous-même, cesser de penser, vous fondre dans la splendeur intérieure. Mais vous n'y arrivez qu'au prix d'efforts longs et ardus: méditation, yoga, que sais-je, et pendant un instant très court. Alors, le ciel s'ouvre, les nuages disparaissent faisant place à la lumière, à la vie, à la joie totale. Mais cela ne dure que de rares instants seulement et disparaît chaque fois. Vous ne réalisez l'expérience intérieure qu'après de grands efforts d'attention.

Pour Subhuti, c'est juste l'inverse: il a disparu en lui-même, totalement submergé par sa joie intérieure. Il doit se forcer pour être à même d'entendre les paroles de Bouddha, mais il est parfaitement capable d'écouter son silence. Si Bouddha est silencieux, il y a communion, mais s'il parle, Subhuti doit alors faire un effort, se ressaisir, sortir de lui-même et entrer dans son corps, faire très attention, car il est enivré par le divin, par son être intérieur.

Voilà pourquoi Bouddha prononce ces mots étranges: « *Ecoute bien et attentivement.* » C'est la première fois que je vous les explique. Depuis vingt-cinq siècles, personne ne l'avait fait correctement. On croyait en comprendre le sens. Or, celui-ci varie selon le contexte, les circonstances et les personnes. Ces mots étaient pris

dans leur sens ordinaire, comme si Bouddha les adressait à n'importe qui. Mais cette situation-ci est très rare : il ne parle pas à un être humain ordinaire. Il a employé ces mots des milliers de fois ; chaque jour, il lui fallait dire aux gens : « Ecoutez bien et attentivement. » C'est pourquoi les commentateurs du Sutra du Diamant ne l'ont pas compris. Je pense qu'ils n'avaient pas la Connaissance. Ils étaient complètement inconscients de cette situation insolite. Bouddha ne s'adresse pas à un homme ordinaire, mais à un être au seuil de la bouddhéité.

Il commence sa phrase par « donc » : « *Donc, Subhuti, écoute bien et attentivement.* » Ce « donc » n'est pas très logique non plus. Le mot n'a de sens que dans la conclusion d'un syllogisme, comme par exemple : tous les hommes sont mortels ; or, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel. Mais ici, il n'y a pas de logique, pas de prémisses. Bouddha commence par la conclusion : donc ! La chose est insolite, mais c'est l'habitude de Bouddha. C'est ainsi que, dans le « Sutra du Cœur », il s'est adressé à Sariputra : « Donc, Sariputra... ». Maintenant, il déclare : « Donc, Subhuti... » Celui-ci n'a rien dit qui appelle un « donc », mais sans que rien n'ait être exprimé, le mot se rapporte à quelque chose qui est présent en lui.

Un maître répond à ce qui est présent en vous. Il répond à votre silence plus qu'à vos paroles ; il s'intéresse à votre recherche plus qu'à vos questions, à vos besoins plus qu'à vos demandes. Ce « donc » est l'indice d'un subtil besoin présent au tréfonds de l'être de Subhuti. Peut-être n'en est-il pas conscient lui-même et lui faudra-t-il quelque temps pour s'en rendre compte. Le maître doit continuellement regarder dans l'être du disciple et répondre à son besoin intérieur, qu'il soit ou non exprimé. Laissé à lui-même, le disciple mettrait des mois, des années, des vies peut-être, pour découvrir ce besoin.

Le maître ne regarde pas seulement dans votre passé ou votre présent, mais aussi dans votre futur. Il prévoit ce dont vous aurez besoin demain et après-demain, dans cette vie et dans la prochaine. Il vous fournit le nécessaire pour tout le voyage.

Ce « donc » se rapporte à un besoin intérieur de l'être de Subhuti.

Et maintenant, le sutra:

« *Car, où que ce soit, un bodhisattva qui fait un don ne doit prendre appui sur rien.* »

Voilà le motif pour lequel Bouddha a employé les termes: « *Donc, Subhuti, écoute bien et attentivement.* » Au fond de lui, Subhuti a dû avoir cette idée très subtile: « Si je donne aux autres ce que j'ai réalisé, mon mérite sera grand. » Peut-être n'est-ce pas encore une pensée, mais rien qu'une impression, un frisson naissant au fond de lui: « Si je fais présent du Dhamma aux autres... » Le don le plus grand, a dit Bouddha, est le partage de votre illumination. Quelqu'un distribue son argent: ce n'est rien. Même s'il ne le distribue pas, il restera ici-bas quand il mourra. Quelqu'un d'autre donne autre chose. Mais partager son illumination, c'est partager l'éternité, le divin, l'ultime. Bouddha a appelé cela le grand don.

Il dit à Subhuti de faire don de sa Réalisation: « Suscite en toi une grande décision, *chittopad*: celle de ne pas quitter ce rivage sans avoir libéré tous les êtres humains. Pose un acte intérieur important et décisif avant de commencer à disparaître. Avant que ta barque ne vogue vers l'autre rive, éveille en toi un grand désir d'aider les autres. Ce désir jouera le rôle d'une chaîne t'attachant à cette rive-ci. Avant qu'il ne soit trop tard, prends, avec toute ton énergie, la décision de ne pas quitter cette rive, quelque tentante que soit l'autre. »

Cette tentation est forte. Lorsque tout s'est transformé et que vous êtes capable de passer sur la rive que vous n'avez cessé de désirer ardemment pendant des milliers de vies, la tentation est grande de ne plus rester ici-bas. Pourquoi y rester davantage? Vous avez assez souffert, vous avez maintenant votre passeport pour le nirvana, et Bouddha vient vous dire: « Refusez le passeport, jetez-le et prenez la décision solennelle de ne pas quitter cette rive-ci avant d'avoir libéré tous les êtres humains. »

Lorsqu'il entendit cela, Subhuti dut ressentir, dans les couches

les plus profondes de son être, un désir subtil : « Ce sera une chose formidable. Que de mérite ne vais-je pas en retirer, que de *punya*, que de vertu ! » Ce ne fut sans doute qu'une impression fugace, qu'il lui fut difficile de percevoir, d'identifier, un éclair, un flash intuitif d'une fraction de seconde, mais qui se réfléchit dans le miroir qu'est Bouddha.

Un maître est un miroir. Tout ce qui est en vous se réfléchit en lui. Parfois, il ne répondra pas à la question que vous avez posée parce qu'elle n'est peut-être que de la curiosité et n'a rien à voir avec votre être intérieur, ou parce qu'elle n'est qu'un étalage de vos connaissances ne servant qu'à prouver aux autres : « Voyez quel grand chercheur spirituel je suis ! Je pose de si belles questions ! » Votre question n'est pas existentielle, mais uniquement intellectuelle. Le maître n'y répondra pas. Il répondra par contre à une question que vous n'aviez pas posée et, qui plus est, dont vous ignoriez complètement l'existence en vous, mais qui n'en aura pas moins trait à votre demande et votre besoin intérieurs.

« *Car, où que ce soit,* dit Bouddha, *un bodhisattva qui fait un don ne doit prendre appui sur rien.* »

Appui veut dire motif. Si vous vous dites : « Je vais en retirer quelque chose », c'est que vous n'avez rien compris du tout. Alors, ce n'est plus un don, c'est un marché. Or, le nirvana ne peut être qu'un don, il ne peut être une transaction : ce n'est pas un business. Vous devez le partager uniquement pour le plaisir de partager, sans aucune intention d'en retirer quoi que ce soit. Si vous êtes motivé par un gain quelconque, vous ne pouvez aider personne ; c'est vous-même, en fait, qui avez encore besoin d'être aidé. Vous n'êtes pas encore libéré, vous n'avez pas encore le passeport pour l'autre rive. Vous ne pouvez pas encore guider qui que ce soit.

Le don véritable est un débordement. Vous êtes à ce point comblé par votre illumination qu'elle ne fait que déborder ; à chacun d'en profiter. Vous éprouvez de la reconnaissance envers celui qui boit à votre coupe, car il vous soulage. Quand un nuage

déverse ses eaux sur la terre, il lui est reconnaissant de les avoir acceptées, car il est allégé. C'est exactement pareil. Une fois qu'elle a surgi, l'illumination ne cesse plus de jaillir. Vous pouvez la partager sans arrêt, autant que vous le voulez, elle continue inlassablement de couler et de déborder. Vous êtes arrivé à la source éternelle. Désormais, vous ne devez plus être avare ni nourrir l'idée d'en retirer quelque chose.

« Car, où que ce soit, un bodhisattva qui fait un don ne doit prendre appui sur rien. L'être supérieur doit dispenser ses dons sans être aidé par l'idée d'un signe. »

Il ne se dira pas : « C'est un don », ni : « Je suis celui qui donne et tu es celui qui reçoit. » Toutes ces pensées doivent être abandonnées. Il n'y a ni donateur, ni bénéficiaire, tout ne fait qu'un. Celui que vous aidez est aussi vous-même, il est une autre forme de vous-même... comme si vous donniez de la main gauche à votre main droite. Pas besoin de vous en féliciter.

« L'être supérieur doit dispenser ses dons sans être aidé par l'idée d'un signe. Et pourquoi ? Parce que le mérite amassé par l'être bodhi qui fait un don désintéressé est incommensurable. »

Le problème auquel vous devez maintes fois faire face, c'est que votre mérite n'est grand que si vous ne pensez pas à lui. Si vous y pensez, il disparaît ; si vous le désirez, vous ne l'acquerrez jamais. Mais si vous ne le désirez pas, il continue de grandir en vous.

Si l'on tient compte du niveau de ses interlocuteurs, Jésus avait raison de dire : « Demandez et il vous sera donné. Cherchez et vous trouverez. Frapper et l'on vous ouvrira. » Mais Bouddha parle à Subhuti et il dit précisément : « Demandez et il ne vous sera pas donné. Chercher et vous ne trouverez pas. Frappez et les portes se changeront en une muraille de Chine, elles ne s'ouvriront jamais. » N'oubliez pas que la différence vient de l'auditoire. Jésus parle à des gens ordinaires, Bouddha, à quelqu'un d'extraordinaire.

Bouddha poursuivit: « Que penses-tu, Subhuti, le Tathagata peut-il être reconnu à la possession de ses marques? » Subhuti répondit: « Non certes, ô Maître. Et pourquoi? Ce qui a été enseigné par le Tathagata comme étant la possession de marques est en vérité la non-possession de non-marques. » Bouddha reprit: « Là où il y a possession de marques, il y a imposture; là où il y a non-possession de non-marques, il n'y a pas imposture. Par conséquent, les marques auxquelles on reconnaît le Tathagata sont des non-marques. »

Ces paroles vous sembleront énigmatiques, mais elles ne le sont pas. Au niveau élevé d'où parle Bouddha, tout devient contradictoire: la contradiction est le seul mode d'expression. A ce degré de plénitude de l'être, on ne peut qu'être paradoxal, la logique perd toute signification. Celui qui persiste à rester logique ne peut vivre dans cette totalité ni exprimer cette vérité. Celle-ci ne peut qu'être contradictoire.

Bouddha demande: « Subhuti, un Tathagata peut-il être reconnu à la possession de ses marques? » Selon les Ecritures bouddhiques, un bouddha possède trente-deux marques qui indiquent qu'il est un homme extraordinaire, un surhomme. Ces trente-deux marques sont-elles le facteur décisif? Pour l'être humain ordinaire que vous êtes, la réponse est affirmative, car vous n'avez pas d'autres yeux. Vous ne pouvez voir que la marque extérieure, vous vivez par les signes, par les marques. Mais pour un homme comme Subhuti, qui peut voir l'intérieur, qui peut voir dans le Bouddha, ces marques ne devraient plus présenter aucun intérêt. En outre, posséder n'est pas le fait d'un bouddha — fût-ce ces trente-deux marques. Elles n'ont aucune utilité. Un bouddha doit être totalement ordinaire, car il ne possède rien. C'est cela, sa marque véritable: ne rien posséder, même pas la bouddhéité. D'où l'aspect contradictoire de la vérité.

Un bouddha authentique ne prétend même pas être un bouddha, car toutes les prétentions sont des mensonges. Prétendre est le fait d'un imposteur. Un bouddha ne revendique rien, il n'a aucun désir. Il ne cherche pas du tout à se donner en spectacle, ni à

convaincre qui que ce soit de ce qu'il est. Il est totalement présent : vous pouvez partager ce qu'il est, vous joindre à sa danse, prendre part à sa célébration. Mais il n'est pas là pour prouver quoi que ce soit. Prouver quelque chose indique uniquement que l'on n'est pas encore parvenu à la Réalisation. Un bouddha n'a rien à défendre.

Ces marques extérieures peuvent être fabriquées par des gens qui ne sont pas des bouddhas. Tout peut être créé. Par exemple, la respiration de Bouddha est totalement silencieuse, comme s'il ne respirait pas du tout. Mais cela peut être réalisé par n'importe quel yogi. En vous entraînant, en exerçant votre respiration, vous pouvez arriver à l'arrêter et même à surpasser Bouddha. Si sa respiration est lente, presqu'imperceptible, c'est parce qu'il vit au ralenti et qu'il ne va nulle part, ce n'est pas grâce à un entraînement quelconque. Rien ne presse, tous les désirs ont disparu, il n'a pas d'inquiétude, pas de futur. Il fait tout simplement une promenade matinale.

Avez-vous remarqué que votre respiration devient agitée quand vous êtes inquiet, violente quand vous êtes en colère, chaotique et fébrile lorsque vous faites l'amour et que la passion se déchaîne ? La passion, chez un bouddha, est devenue de la compassion, ses désirs s'en sont allés comme les feuilles jaunies sont tombées de l'arbre. Sa respiration s'est ralentie, ralentie...

Mais si c'est cela, la marque, alors n'importe quel imposteur peut l'exhiber. Bouddha est assis, totalement silencieux, immobile. Avec un peu d'entraînement, cela peut être accompli par n'importe qui, mais cela n'en fera pas pour autant un bouddha.

« *Là où il y a possession de marques, il y a imposture...* » Si quelqu'un prétend : « Je possède ces marques. Regardez, je suis un bouddha ! » alors il y a tromperie. Sa prétention même en est la preuve.

Mais pourquoi Bouddha pose-t-il soudain cette question à Subhuti ? C'est qu'un désir est né en lui. Comprenez bien : il est normal à la veille de devenir un bouddha de se dire : « Bientôt je posséderai trente-deux marques et je serai proclamé bouddha ! » Ce n'était peut-être qu'un désir inconscient, rien qu'une ride sur l'eau... En

voyant Bouddha et ses trente-deux marques, sa grâce, sa beauté, qui ne se mettrait à les désirer? Et pour Subhuti, c'est réalisable: il est au seuil de l'état de bouddha. En écoutant le maître dire qu'il faut donner comme si l'on ne donnait pas, qu'immense est le mérite si l'on peut donner sans idée de donateur, de don ni de bénéficiaire, Subhuti a éprouvé une envie, imperceptible sans doute, mais néanmoins réelle: « Ainsi chargé de mérites, je deviendrai un bouddha. J'aurai trente-deux marques, je serai enveloppé du même parfum que celui de Bouddha, j'aurai la même grâce, le même éclat, la même félicité! Ah! » En voyant ce désir poindre, Bouddha demande: « Que penses-tu, Subhuti, le Tathagata peut-il être reconnu à la possession de ses marques? » Si vous ne voyez pas cette tendance latente dans la conscience — ou l'inconscience — de Subhuti, vous ne comprendrez pas le Sutra du Diamant.

Subhuti demanda: « Y aura-t-il, dans l'ère future, dans les derniers temps, à l'époque ultime des cinq cents dernières années, au moment de l'écroulement de la bonne doctrine, des êtres qui comprendront ces paroles du Sutra lorsqu'elles seront enseignées?

Maintenant, vous allez être surpris: c'est de cette époque-ci que parle Subhuti, et ces êtres, c'est vous. Deux mille cinq cents ans se sont écoulés. Subhuti a posé une question qui vous concerne.

Bouddha a dit que chaque fois que naît une religion, chaque fois qu'un bouddha tourne la roue du Dhamma, celle-ci naturellement ralentit peu à peu, perd de sa vitesse. Si vous mettez une roue en mouvement, elle tourne, puis progressivement, finit par s'arrêter. Quand un bouddha a mis en mouvement la roue du Dhamma, il faut à celle-ci deux mille cinq cents ans pour s'arrêter complètement. Tous les cinq cents ans, elle perd un peu de sa vitesse acquise — d'où les cinq âges du Dhamma — et s'immobilise au bout de vingt-cinq siècles. Il faut alors un autre bouddha pour la remettre en mouvement pour les vingt-cinq siècles suivants.

C'est un phénomène exceptionnel. Il est réellement étrange que Subhuti ait ainsi questionné Bouddha.

Bouddha répondit : « Ne parle pas ainsi, Subhuti ! Oui, même alors, il y aura des êtres qui, lorsque ces paroles du Sutra seront enseignées, en comprendront la vérité. Car même à ce moment-là, Subhuti, il y aura des bodhisattvas. Ils ne seront pas de ceux qui auront honoré un seul Bouddha ou qui n'auront planté que sous celui-ci les racines de leur mérite. Au contraire, Subhuti, ces bodhisattvas qui, lorsque seront enseignées ces paroles du Sutra, trouveront ne fût-ce qu'une seule pensée de foi sereine compteront parmi ceux qui auront planté les racines de leur mérite sous des centaines de milliers de Bouddhas et les auront honorés. Le Tathagata les connaît, Subhuti, grâce à sa cognition de Bouddha, il les voit grâce à son œil de Bouddha. Ils sont, Subhuti, entièrement connus du Tathagata. Et tous produiront et acquerront une masse incommensurable et incalculable de mérites. »

Bouddha parle de vous. C'est vous qui aujourd'hui écoutez les paroles du sutra. Vingt-cinq siècles ont passé. Subhuti a posé une question à votre sujet. Je vous ai dit l'autre jour que nombre d'entre vous deviendraient des bodhisattvas, que beaucoup parmi vous étaient sur le chemin. Il est étrange que Subhuti pose une question pareille et plus étrange encore que Bouddha lui réponde : « Ces êtres, dans vingt-cinq siècles, ne seront pas moins heureux que toi, ils le seront davantage. »

Pourquoi ? Je vous ai dit mille fois que vous venez d'un lointain passé, que vous avez vécu maintes et maintes fois ici-bas, que ce n'était pas la première fois que vous écoutiez le Dhamma, que vous avez rencontré de nombreux bouddhas dans vos vies passées : peut-être Krishna ou Jésus ou Mahavira ou Mahomet. Vous avez croisé de très nombreux êtres illuminés. Heureux êtes-vous de connaître autant de bouddhas ! Si vous devenez un peu conscients, toutes les semences qu'ils ont déposées en vous dans le passé se mettront à germer, à éclore. Vous commencerez à fleurir.

Bouddha ajoute : « *Le Tathagata les connaît, Subhuti, grâce à sa cognition de Bouddha, il les voit grâce à son œil de Bouddha. Ils sont, Subhuti, entièrement connus du Tathagata.* » C'est très mystérieux, mais c'est possible. Un Bouddha peut voir dans le futur, en percer

les brumes. Grâce à sa clairvoyance, à sa vision, il peut projeter un rayon de lumière dans l'avenir inconnu. Il vous paraîtra inexplicable que Bouddha vous voit en train d'écouter le Sutra du Diamant. Cela vous semble incroyable parce que vous ne pouvez même pas voir dans le présent.

Le seul pouvoir dont vous disposez est la vision du passé. Vous ne pouvez regarder qu'en arrière. Vous êtes axé sur le passé. Tout ce que vous pensez de votre futur n'est pas une vision de celui-ci, mais simplement une projection du passé modifié ; c'est votre hier essayant de se répéter en tant que lendemain.

Hier, vous avez savouré quelque chose de délicieux ; vous en voulez à nouveau le lendemain. Vous êtes amoureux de quelqu'un et vous voulez le lendemain refaire l'amour avec cette personne — c'est cela, votre futur. C'est une répétition du passé, rien d'autre. Vous ne savez absolument pas ce qu'est le futur. Vous ne pouvez pas le savoir, car vous ignorez même ce qu'est le présent. Pourtant, celui-ci est sous vos yeux ; mais vous êtes aveugle au point de ne pas voir ce qui existe déjà, alors qu'en ouvrant les yeux vous pouvez entrevoir ce qui n'est pas encore là, ce qui va arriver. Le moyen de voir le futur est de voir d'abord le présent, d'être totalement dans celui-ci.

Il est merveilleux de penser que le Bouddha Gautama vous a vus écoutant le Sutra du Diamant. Il est question de vous, c'est pourquoi j'ai choisi de vous commenter ce texte. Lorsque j'ai lu ces paroles, j'ai pensé : « Voilà ce qu'il faut aux miens. Ils doivent savoir qu'ils ont été vus par le Bouddha Gautama, qu'il a parlé d'eux il y a vingt-cinq siècles. »

La roue que Bouddha avait tournée s'est arrêtée. Elle doit être remise en mouvement. Ce sera l'œuvre de toute ma vie et de toute la vôtre. Une fois que la roue tournera, elle le fera à nouveau pendant vingt-cinq siècles. Il faut recommencer sans cesse, car tout perd de l'énergie, tout obéit aux lois naturelles de l'entropie. Si vous lancez une pierre avec force, elle retombe quelques dizaines de mètres plus loin. De la même façon, il faut rendre chaque fois la vie au Dhamma. Il respire alors pendant vingt-cinq siècles et puis meurt. Tout ce qui naît doit mourir.

Bouddha dit: « *Subhuti, ne parle pas ainsi.* » Subhuti doit penser: « Nous seuls avons de la chance. Nous avons écouté Bouddha, vécu avec lui, marché près de lui. Nous sommes bénis. Que se passera-t-il dans vingt-cinq siècles, quand la roue du Dhamma se sera complètement arrêtée? » Il songe aux infortunés que vous êtes. Mais le maître intervient: « Ne parle pas ainsi, Subhuti. Ne va pas croire que toi seul est fortuné! » Cette pensée: « Nous avons de la chance, personne n'en a autant » est l'expression d'un subtil ego. Bouddha pose tout de suite sa main sur la bouche de Subhuti:

« *Ne parle pas ainsi, Subhuti! Oui, même alors, il y aura des êtres qui, lorsque ces paroles du Sutra seront enseignées, en comprendront la vérité.* »

Il en est ici, je le sais, qui comprennent la vérité. Lentement, le jour se lève, la nuit disparaît. Petit à petit, la semence se développe, pénètre votre cœur.

« ... *Car même à ce moment-là, Subhuti, il y aura des bodhisattvas.* »

Beaucoup de ceux qui sont ici le deviendront. Encore un peu de travail, avec gaîté, quelques efforts vers l'état de méditation, un peu plus d'énergie à dégager et à concentrer, en évitant les distractions, et cela se produira. Vous êtes ceux qui ont cette chance-là, dit Bouddha.

« *Ils ne seront pas de ceux qui auront honoré un seul Bouddha ou n'auront planté que sous celui-ci les racines de leur mérite. Au contraire, Subhuti, ces bodhisattvas qui, lorsque seront enseignées ces paroles du Sutra, trouveront ne fût-ce qu'une seule pensée de foi sereine...* »

Si vous pouvez comprendre ne fût-ce qu'un seul mot du Sutra du Diamant, un simple regard de mes yeux dans les vôtres, un seul mouvement de ma danse intérieure...

Et Bouddha dit:

« *... Ils compteront parmi ceux qui auront planté les racines de leur mérite sous des centaines de milliers de Bouddhas et auront honoré ceux-ci. Le Tathagata les connaît, Subhuti, grâce à sa cognition de Bouddha, il les voit grâce à son œil de Bouddha. Ils sont, Subhuti, entièrement connus du Tathagata. Et tous produiront et acquerront une masse incommensurable et incalculable de mérites.* »

Vous êtes ceux dont parle Bouddha, et ceux sur qui je compte. La roue du Dhamma s'est arrêtée. Elle doit être remise en mouvement.

IV

UN MESSAGE DE L'AU-DELA

QUESTIONS :

1 — *Pourquoi a-t-on peur de ce qui est nouveau ?*

2 — *Que veux-tu dire par : la vie est parfaite ?*

3 — *Comment peut-on rater l'objectif, s'il n'en existe pas ?*

4 — *Qu'est-ce que le respect vis-à-vis du maître ?*

5 — *La méditation peut-elle être passionnée ?*

6 — *Est-ce une belle histoire ou un coup asséné sur mon crâne ?*

7 — *Je ne me sens pas capable d'être un bodhisattva.*

8 — *L'illumination est-elle progressive ou soudaine ?*

La première question :

Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi les gens affrontent-ils tout ce qui est nouveau à contre-cœur et avec crainte, plutôt qu'avec une joie enthousiaste ?

Ce qui est nouveau n'a pas sa source en vous, mais vient de l'au-delà. Il ne fait pas partie de vous. Entre vous et lui, il y a une discontinuité. Il remet en jeu tout votre passé et c'est pourquoi vous avez peur. Vous avez vécu, pensé, en sens unique, vous vous êtes construit à partir de vos croyances une vie rassurante, et puis quelque chose de nouveau frappe à la porte. Si vous ouvrez, tous vos schémas anciens seront bouleversés. Vous ne serez plus jamais le même. Le nouveau vous transformera.

Cela présente des risques, car nul ne sait où la nouveauté vous mènera. Ce qui est ancien est connu, familier ; vous vivez depuis longtemps avec lui, vous vous y êtes habitué. Le nouveau, lui, est inconnu. Est-il un ami ou un ennemi ? Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, c'est de l'accepter. D'où l'appréhension, la peur. Vous ne pouvez d'ailleurs pas le refuser, car le passé ne vous a pas donné ce que vous cherchiez, il n'a pas tenu ses promesses. Il est familier, mais stérile. L'inconnu sera peut-être inconfortable, mais il y a une chance qu'il vous apporte la félicité. Vous ne pouvez donc ni le refuser ni l'accepter. Alors vous hésitez, vous tremblez, une grande angoisse vous saisit. C'est naturel, rien ne va mal. Il en a toujours été et il en sera toujours ainsi.

Essayez de comprendre. Chacun sur cette terre aspire à la

nouveauté. Ce qui est ancien ne peut jamais vous satisfaire car vous le connaissez pour l'avoir vécu. Sitôt connu, cela devient répétitif, ennuyeux, monotone, et vous désirez passer à autre chose. Vous voulez explorer, partir à l'aventure, vous transformer, et cependant, quand la nouveauté frappe à votre porte, vous reculez, vous vous repliez, vous vous réfugiez dans le passé. Voilà le dilemme.

Comment se transformer, devenir nouveau? Chacun le désire. Il faut du courage, un courage non pas ordinaire, mais exceptionnel. Or, le monde est peuplé de lâches. C'est pourquoi il n'y a plus de croissance intérieure. Comment pouvez-vous croître si vous êtes un lâche? Devant chaque opportunité nouvelle, vous reculez, vous fermez les yeux. Comment pouvez-vous « être »? Vous faites uniquement semblant et, comme cette croissance-là vous est impossible, vous devez trouver un substitut comme, par exemple, l'argent. C'est un succédané qui ne vous demande aucun courage, mais s'adapte parfaitement à votre lâcheté. Votre fortune augmente, vous devenez plus respectable, votre renom et votre réputation grandissent, et vous pensez que vous croissez ; vous vous abusez tout simplement. Vous n'êtes ni votre renom ni votre réputation votre compte en banque, ce n'est pas votre être. Mais penser à vous-même vous fait trembler car si vous voulez vous transformer, vous devez abandonner toute lâcheté.

Comment parvenir à ce renouveau? On n'y arrive pas par soi-même. La nouveauté vient de l'au-delà, ou, en d'autres termes, du divin, de l'existence. Le mental n'est jamais neuf, il est une accumulation du passé. Le nouveau est un don divin.

L'inconnu, l'inconnaissable, l'au-delà ont accès en vous parce que vous n'êtes jamais hermétiquement fermé ou totalement isolé ; vous n'êtes pas en îlot. Vous pouvez avoir oublié l'au-delà, mais il ne vous oublie pas. L'enfant peut oublier la mère, celle-ci n'oublie pas l'enfant. La partie peut s'imaginer qu'elle est séparée, mais le tout sait qu'elle ne l'est pas. Il a accès en vous, il reste en contact avec vous. C'est pourquoi, malgré vos réticences à son égard, le nouveau ne cesse de vous arriver, matin et soir, de mille et une façons. Si vous êtes très attentif, vous verrez qu'il se manifeste continuellement à vous.

Le divin n'arrête pas de vous combler, mais vous vous enfermez dans votre passé comme dans une tombe. Vous êtes devenu insensible à cause de votre lâcheté. Etre sensible, c'est prendre conscience du nouveau: un frisson vous traverse, la passion vous saisit, c'est le début de l'aventure, vous pénétrez dans l'inconnu. Pour le mental, c'est de la folie, il est déraisonnable d'abandonner l'ancien, ce qui vous est connu. Mais le divin est toujours nouveau. C'est pourquoi nous ne pouvons parler de lui au passé ou au futur. Nous ne pouvons pas dire: « Le divin était », « Le divin sera ». Nous ne pouvons employer que le présent: « Le divin est ». Il est toujours nouveau, vierge, et il a accès en vous.

N'oubliez pas que tout ce qui arrive de neuf dans votre vie est un message du divin. Si vous l'acceptez, vous êtes religieux. Vous ne l'êtes pas si vous le refusez. Pour le recevoir, pour le laisser entrer en vous, il suffit de vous laisser aller, de vous ouvrir un peu plus. Faites place en vous au divin.

C'est là tout le sens de la prière ou de la méditation. Vous vous ouvrez, vous dites: « Oui, entre... J'ai attendu, attendu, et te remercie d'être venu. » Accueillez toujours avec joie ce qui est nouveau. Même si cela vous met parfois dans une situation incommode ou vous entraîne dans le fossé, cela en vaut néanmoins la peine, car on n'apprend que grâce aux erreurs et l'on ne croît qu'à travers les difficultés. Le nouveau ne manque pas d'en créer, c'est pourquoi vous préférez le connu. Il ne pose pas de problèmes, il est une consolation, un refuge.

Seul l'inconnu, profondément et totalement accepté, peut vous transformer. Vous ne pouvez pas l'introduire dans votre vie, c'est lui qui vient à vous. Il vous est loisible soit de l'accepter, soit de le refuser. Si vous le repoussez, vous restez fermé et inerte comme une pierre. Si vous l'accueillez, vous devenez comme une fleur, vous commencez à éclore... et cette éclosion est une célébration. Mais ne l'oubliez pas, il n'a rien à voir avec vous ni avec vos efforts. Vous ne pouvez rien faire pour le créer, car tout ce que vous ferez viendra du passé. Cependant, ne rien faire ne veut pas dire cesser d'agir, mais agir sans volonté ni ordre ni impulsion de votre passé.

La recherche d'une transformation ne peut être une poursuite ordinaire, puisqu'elle est dirigée vers le nouveau. Comment pourriez-vous le chercher? Vous ne le connaissez pas, vous ne l'avez jamais rencontré.

Cette quête sera simplement une exploration sans limites, qu'il faut entreprendre dans un état de non-savoir et poursuivre innocemment comme un enfant, tout excité par les possibilités innombrables qui s'offrent à lui. Vous devez agir dans un état de méditation, spontanément. Laissez l'instant décider. N'imposez pas votre décision, car elle viendrait du passé et détruirait le nouveau. Agissez simplement dans l'instant. Abandonnez-vous totalement à lui comme un enfant, et vous découvrirez chaque jour de nouvelles éclaircies, une lumière nouvelle, une autre vision, qui continueront à vous transformer. Un beau jour, vous vous apercevrez soudain que vous vous renouvelez à tout moment, que les brumes du passé ne traînent plus autour de vous et que vous êtes pareil à une goutte de rosée toute fraîche.

Un bouddha vit dans l'instant, telle une vague majestueuse se dressant sur l'océan. Dans l'allégresse et la danse, elle s'élève, espérant et rêvant de toucher les étoiles. Le jeu ne dure qu'un instant, et puis elle est emportée. Elle reviendra un autre jour, elle dansera encore, puis retombera. Tel est le divin: il vient, s'en va, revient, disparaît à nouveau. Pareillement, une conscience de bouddha naît, agit, répond et s'efface à chaque instant.

Je vous dis un mot et puis je disparais. J'en prononce encore un et je suis là, et puis je disparais encore. Je vous donne une réponse ; ensuite, je ne suis plus. Je réponds à nouveau et, à nouveau, je ne suis plus. Ces intervalles, ces vides, vous maintiennent dans une fraîcheur totale, car seule la mort peut vous maintenir complètement en vie.

Vous ne mourez qu'une fois, après soixante-dix ans. Naturellement, vous accumulez les déchets de soixante-dix années. Un bouddha meurt à chaque instant. Aucun résidu ne s'accumule, rien ne s'entasse, il ne possède jamais rien. C'est pourquoi Bouddha a dit que posséder des marques, c'est être un imposteur, car la

possession relève du passé. Ne pas posséder de marques, c'est être un bouddha.

Pensez un peu à ceci: chaque instant prend naissance, tout comme la respiration. Vous inspirez, vous expirez. Vous inspirez encore, vous expirez à nouveau. Chaque inspiration est la vie, chaque expiration, la mort. Vous naissez à chaque inspiration, vous mourez à chaque expiration. Que chaque instant soit pour vous une naissance et une mort. Alors, vous serez nouveau.

Mais cette transformation n'a rien à voir avec votre passé, votre volonté, vos désirs, vos impulsions. Elle consiste à agir spontanément. Ce n'est pas une réaction, mais une réponse. Tout ce qui se fait à partir du passé appartient au connu, de sorte qu'on ne peut rien faire de neuf à partir de soi-même. Saisir cela, c'est en finir avec l'ancien, le passé, vous-même. C'est tout ce que vous pouvez faire. Mais tout est là. Que la fin de l'ancien soit ou non suivie du nouveau, peu importe: vous êtes alors totalement ouvert. Même le désir pour le nouveau est un désir du passé.

Un bouddha ne désire rien. Il ne souhaite pas que les choses soient autres. Considérez la vie sans aucun désir, sans aucune condition. Voyez-la telle qu'elle est — *yatha bhutam* — et vous serez sans cesse renouvelé, rajeuni.

C'est la véritable signification de la résurrection. Si vous comprenez cela, vous serez débarrassé de la mémoire, la mémoire psychologique s'entend. Elle est une chose morte. Elle n'est pas et ne pourra jamais être la vérité, car celle-ci est toujours vivante, elle est la vie. La mémoire est la persistance de ce qui n'est plus ; elle vous fait vivre dans un univers fantomatique et vous enferme, vous emprisonne. En fait, la prison n'est que vous même. Vous êtes le nœud, le problème s'appelle le « moi », l'ego. Et naturellement, cette entité artificielle appréhende continuellement la mort. C'est pourquoi le nouveau vous effraie.

En réalité, c'est ce « moi » qui est effrayé, pas vous. L'être n'éprouve aucune crainte, mais l'ego a vraiment très peur de mourir. Il est fictif, il est fabriqué, il peut se désagréger à tout moment. Il parvient tant bien que mal à rester d'une pièce et voici

que se présente quelque chose de nouveau, qui risque de le faire voler en éclats. Comment l'ego pourrait-il accueillir joyeusement sa propre mort? C'est pourquoi vous acceptez mal ce qui est nouveau.

Vous ne le pourrez pas à moins d'avoir compris que vous n'êtes pas l'ego, qu'il n'est rien d'autre que votre mémoire du passé, que celle-ci n'est qu'une mécanique utilitaire pareille à un bio-ordinateur. Or, vous êtes bien davantage. La mémoire est contenue dans la conscience, vous êtes la conscience elle-même.

Vous voyez par exemple passer quelqu'un sur la route. Vous vous rappelez son visage, mais pas son nom. Si vous étiez la mémoire, vous vous en souviendriez. Vous vous mettez à fouiller dans votre mémoire et, brusquement, le nom remonte à la surface. La mémoire est votre registre, vous êtes celui qui le consulte. Vous n'êtes pas la mémoire.

Souvent, lorsque vous êtes trop pressé de vous rappeler une chose, il vous est difficile de vous en souvenir car la tension empêche votre mémoire de vous communiquer son information. Vous cherchez vainement le nom de quelqu'un et vous ne le retrouvez pas, bien que vous l'ayez sur le bout de la langue. Vous savez que vous le connaissez, mais pourtant il ne vous revient pas. Voilà qui est bizarre. Si vous êtes la mémoire, qui fait obstacle ? Pourquoi le nom ne vous est-il pas accessible? Qui est celui qui dit: « Je le connais, et pourtant, je ne peux pas le trouver? » Plus vous faites des efforts, plus cela devient difficile. Alors, lassé de la chose, vous sortez dans le jardin et, soudain, en regardant un rosier, le nom est là, il remonte à la surface.

Votre mémoire n'est pas vous. Vous êtes pure conscience. La mémoire est un contenu. Mais elle est toute l'énergie vitale de l'ego. Naturellement, elle est ancienne et redoute ce qui est neuf. Cela risque d'être dérangeant, voire insupportable, et de provoquer des ennuis. Vous devrez vous mettre et vous remettre en question, vous réadapter, ce qui sera, pensez-vous, pénible.

Pour devenir un être nouveau, vous devez cesser de vous identifier à l'ego. Une fois que vous y êtes parvenu, vous ne vous souciez

plus qu'il soit mort ou vivant. En fait, vous savez que, dans les deux cas, il n'est qu'un mécanisme inerte. Utilisez-le, mais ne vous laissez pas utiliser par lui. Il a continuellement peur de la mort parce qu'il est artificiel. Cette crainte ne vient pas, ne peut pas venir de votre être, car l'être est la vie. Comment pourrait-elle avoir peur de la mort, alors qu'elle en ignore tout? Cette frayeur vient de quelque chose de fictif, d'artificiel, de fabriqué. Et pourtant, c'est précisément cet abandon, cette mort, qui vous rendent la vie. Mourir à l'ego, c'est naître à l'être, au divin.

Tout ce qui est nouveau est un message divin, une vérité pure. Je sais que vous avez peur. Malgré cela, écoutez le divin, suivez-le. Votre vie deviendra plus riche et vous pourrez un jour libérer la splendeur emprisonnée.

La deuxième question :
Que veux-tu dire lorsque tu déclares que la vie est parfaite ?

Je veux dire exactement cela : la vie est parfaite. Mais je comprends pourquoi la question a été posée. Vous vous faites une idée de la perfection à laquelle la vie ne répond pas et vous qualifiez donc celle-ci d'imparfaite.

En déclarant que la vie est parfaite, je ne veux pas dire qu'elle répond à mon idée de la perfection : je n'en ai pas. J'entends simplement par là qu'il n'y a rien à quoi la comparer, qu'il n'y a pas d'idéal. Il n'existe qu'une vie. Elle ne peut qu'être parfaite. Votre perfection est toujours liée à la comparaison, la mienne, pas : elle n'est que la simple constatation d'un fait. Vous jugez, vous dites : « Oui, ceci est parfait ; non, cela ne l'est pas » ; vous avez un critère de la perfection.

Un maître soufi, parlant dans un café à quelques personnes, cita un vieux dicton soufi : « La vie est parfaite, tout est parfait, chacun est parfait. » Un bossu qui l'écoutait se leva et dit : « Je suis la preuve que la vie n'est pas parfaite. Regarde-moi ! N'est-ce pas suffisant pour réfuter ton affirmation ? Vois comme je suis laid et comme c'est pénible pour moi. Je suis bossu ! » Le soufi le regarda et dit : « Mais tu es le bossu le plus parfait que j'aie jamais vu ! »

Une fois que vous voyez la vie telle qu'elle est, sans avoir aucune idée de ce qu'elle devrait être, tout est parfait. L'imperfection

elle-même est parfaite. En qualifiant la vie de parfaite, je veux dire une simple chose: n'y mêlez pas vos idéaux, sinon vous la rendez imparfaite. Dès que vous introduisez l'idéal, vous créez l'imperfection. Si l'homme doit, selon vous, avoir un mètre quatre-vingt de haut, et ne les atteint pas, ou s'il doit, à votre avis, ne mesurer qu'un mètre cinquante et n'a pas cette taille, cela fait problème.

La vie est, simplement. L'un a une certaine taille, l'autre, une autre. Un arbre grandit jusqu'aux nuages, un autre reste petit. Mais tout est parfaitement bien, tout est comme il doit l'être, car, pour moi, il n'existe pas de « il faudrait ». J'écoute et je vois la vie telle qu'elle est. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle devrait être. C'est pourquoi je dis qu'elle est comme elle doit être. Il n'y en a pas d'autre.

Le message est simple: abandonnez les comparaisons et les jugements. Sinon, vous resterez malheureux, uniquement à cause d'eux. Considérez la vie sans faire le juge. Que savez-vous d'elle? Que savez-vous même de vous? Qui êtes-vous pour juger? Vous le faites parce que vous croyez savoir. Mais votre jugement n'est qu'un savoir d'emprunt. Considérez la vie au travers d'un état de non-savoir, regardez-la dans l'émerveillement, et soudain tout est parfait. Oui, parfois elle est couverte de nuages, parfois elle est ensoleillée. Tantôt il pleut, tantôt le soleil brille, mais elle est parfaite. Telle quelle, elle est une bénédiction. Etre en harmonie avec cette bénédiction, c'est être en prière.

La troisième question :

Tu dis parfois de certains qu'ils sont « passés à côté » ou qu'ils ont « vécu en vain ». Cela donne l'impression qu'il y a un but ou un point que l'on peut soit atteindre, soit manquer. Et puis, tu dis qu'il n'y a pas de but, que tout est, sans plus. Comment dès lors pourrais-je passer à côté ?

Vous êtes encore passé à côté. A l'instant où vous demandez : « Comment ? » vous ratez le coche. Il y a un point essentiel qui ne doit pas être réalisé, mais seulement reconnu. Il n'appelle pas de « comment », car il est déjà là. Il vous suffit de regarder et, pour cela, d'être dans un espace de silence, un moment où vous ne faites rien, où vous n'allez nulle part, où vous n'essayez pas de faire mieux, où vous êtes détendu. Il est présent dans ce silence, cette quiétude. Il ne vous demande pas un effort, mais une prise de conscience, car, au fond de vous-même, vous l'êtes déjà, vous l'avez toujours été.

En demandant « Comment ? » vous échouerez toujours, parce que cela veut dire qu'il y a quelque chose à faire. Or, aucune méthode, aucun chemin, aucune technique ne sont nécessaires. Il faut les abandonner tous. Vous devez être dans un état de silence total pour pouvoir entendre votre voix intérieure. Elle est là depuis toujours, mais vos désirs font tant de tapage que vous ne pouvez écouter votre propre musique.

Ne demandez pas « Comment ? » Oubliez toutes les méthodes que cette question a pu vous faire accumuler. Entrez simplement

dans le silence. C'est un moyen très facile, ce n'est pas une technique. Le matin, en voyant le lever du soleil, demeurez silencieux et regardez. Qu'y a-t-il d'autre à faire? La lune brille dans le ciel: étendez-vous dans l'herbe et restez ainsi, avec elle et les nuages blancs qui dérivent... soyez simplement avec eux. Les oiseaux chantent, les enfants jouent et vous ne faites rien.

Soyez passif. Soyez féminin. Quand vous êtes dans cet espace, le divin apparaît. Avez-vous observé que Bouddha et Krishna ont une allure féminine, gracieuse? Pourquoi? La raison en est purement symbolique. On les représente ainsi pour montrer que leur qualité intérieure est la réceptivité. Quand vous faites quelque chose, vous êtes agressif. En ne faisant rien, vous êtes doux. Vous ne pouvez pas conquérir le divin, mais seulement vous laisser conquérir par lui.

La quatrième question :

Qu'est-ce que le respect envers un maître ? Comment te respecter ? Faut-il faire des rituels en ton honneur ? Pouvons-nous plaisanter à ton sujet ? Dans la danse soufie, il nous est demandé de penser à des choses qui nous fassent pouffer de rire. Je t'ai imaginé en train de glisser sur une pelure de banane. Est-ce un manque de respect, ou une chose sans importance ?

Pour moi, c'est parfait. Mais vous avez manqué de respect envers la pelure de banane. Et rappelez-vous, les bananes ne sont pas des bouddhas. Elles ne vous pardonneront jamais.

La cinquième question :
La méditation peut-elle être passionnée ?

Oui, et elle ne peut qu'être passionnée. La passion, c'est l'énergie, le feu, la vie. Si vous méditez avec tiédeur, sans intensité, sans feu, il ne se passera rien. Si votre prière n'est qu'une formalité, qu'elle ne vibre pas de l'amour qui vous remplit le cœur, elle n'a pas de sens, elle est absurde. Si vous priez le divin sans passion, il n'y aura aucun connection entre lui et vous. Elle seule peut être la soif, la faim qui vous relient à lui. Plus vous êtes altéré, plus vous êtes proche de lui. Si vous êtes totalement assoiffé, si vous devenez la soif, si la passion vous brûle tout entier, alors seulement, quelque chose se produit.

Ne vivez pas dans la tiédeur, comme la plupart des gens. C'est parce qu'ils ne sont ni chauds ni froids qu'ils restent médiocres. Si vous voulez dépasser cette médiocrité, créez-vous une vie de grande passion, faites tout passionnément : chanter, aimer, peindre, parler, écouter, méditer. Partout où la passion sera présente, vous irez à la rencontre du divin. Si vous peignez avec une passion totale, votre peinture, à elle seule, sera une méditation, comme le sera votre danse, si le feu qui vous brûle est tel qu'il fait disparaître le danseur. Plus besoin d'aller nulle part, de chercher quelque chose, de pratiquer des postures de yoga. Le vrai yoga, *l'asana* c'est lorsque le danseur a disparu et que la danse reste, seule, une vibration d'énergie pure.

Cet état vous fait toucher au divin. Pourquoi ? Parce que, lorsque

la passion est grande, l'ego meurt. Il ne peut exister que chez les esprits médiocres: eux seuls sont égoïstes. Les esprits vraiment élevés ne peuvent l'être. Mais leur vie a une direction, une dimension tout à fait différentes, qui sont celles de la passion.

Avez-vous noté ces deux mots: passion et compassion? La passion se transforme en compassion. Il se produit un saut quantique de l'une à l'autre, mais seulement si vous bouillez à cent degrés et que l'eau devient vapeur. C'est la même énergie, il n'y a pas d'opposition: la compassion est une passion arrivée à sa maturité, à sa floraison.

Je suis totalement en faveur de la passion. Disparaissez, laissez-vous aller, dissolvez-vous dans tout ce que vous faites. C'est cela qui vous sauve.

La sixième question :

Ce matin, assise près de l'estrade, lorsque la causerie prit fin, j'ai cru me voir à tes pieds alors que tu me racontais une belle histoire à propos de cascades, d'arbres et de bonheur. Tu souriais, la joie régnait, alors que pourtant, quelques minutes plus tôt, quand tu as quitté l'estrade je me sentais étourdie, avec l'impression d'avoir reçu un violent coup de bâton sur la tête.

Osho, que nous fais-tu ? Nous racontes-tu de belles histoires, nous frappes-tu sur la tête, ou quoi ?

Les histoires ne servent qu'à préparer les coups. Il me faut d'abord vous raconter des histoires, de belles histoires sur les arbres, les montagnes et les nuages, qui vous décrivent l'autre rive, l'état de bouddha et de bodhisattva. Quand je vois que vous êtes absorbé par elles et que je peux frapper sans vous mettre en colère, alors je frappe. Elles ne font que préparer le terrain, ma tâche essentielle étant de vous marteler la tête. Je dois vous détruire.

Naturellement, pareil travail exige que je vous persuade d'abord, que je vous amène à vous rapprocher de plus en plus de moi. Alors seulement, le marteau peut tomber sur vous. Autrement, vous vous enfuiriez. Ces histoires vous empêchent de vous esquiver, elles vous retiennent près de moi et, lorsque je vois que le moment est venu, je frappe. Et quand je le fais, c'est avec passion.

La septième question :

Tu voudrais que nous devenions tous des bodhisattvas. Cela signifie qu'il faut décider fermement d'aider les autres à passer sur l'autre rive. Je ne me sens pourtant pas capable de prendre cette résolution. Tantôt j'ai de l'amour pour les autres, tantôt je m'intéresse uniquement à moi. Dès lors, dois-je attendre, et cette décision est-elle plutôt comme un fruit qui mûrit de lui-même ? Pourquoi Bouddha est-il un bouddha et non un bodhisattva ?

D'abord, il vous faut comprendre qu'il y a trois stades. Le premier est l'état habituel du mental humain : vous vous attachez au monde, à cette rive-ci et l'autre rive vous semble imaginaire, vous ne pouvez pas y croire. Vous vous cramponnez tellement à celle-ci que l'unique problème est de vous aider à vous en détacher.

Il est inutile de songer pour l'instant à devenir un bodhisattva. Cela ne sert à rien et c'est même dangereux. Vous n'êtes pas encore libéré de ce monde. Votre mental vous manœuvre et utilise un stratagème pour vous raccrocher à ce rivage, cette fois au nom de la religion, de la compassion, de l'amour des autres, du service, d'un idéal supérieur : « Je suis sur cette terre pour aider les gens, c'est pourquoi je ne vais pas sur l'autre rive. » Or, vous ne voulez pas y aller, vous ne savez pas qu'elle existe, vous n'y croyez même pas. Vous tombez alors dans un piège très raffiné.

C'est le premier stade, celui du mental ordinaire, qui s'accroche au monde et trouve sans cesse de nouvelles raisons pour le faire. Le deuxième stade est celui du bodhisattva, de l'être arrivé à un tel

état de détachement qu'il est prêt à s'envoler de l'autre côté ; il n'a plus de racines ici-bas. Au premier stade, il est malaisé de se détacher. Au deuxième, par contre, il est très difficile de s'attacher.

Le Sutra du Diamant ne s'adresse qu'à ceux qui sont au deuxième stade, pas aux autres. Vous devez d'abord vous détacher, détruire toutes vos racines ici-bas avant de pouvoir aider les autres. Sinon, vous n'êtes d'aucun secours, vous n'avez rien à partager. Vous pouvez continuer à croire que vous aimez les gens, mais vous n'avez pas d'amour à donner, vous désirez encore que les autres vous aiment. Vous êtes toujours un mendiant, incapable de partager sans raison, rien que pour la simple joie de partager.

Parvenez d'abord au deuxième stade, soyez tout à fait sans ego. Détruisez toutes les racines que vous avez ici-bas, ne soyez pas possessif. Alors seulement, ce que dit Bouddha vous concernera ; Détachez-vous d'abord, et puis vous pourrez songer à vous attacher encore un peu. Bouddha déclare que, lorsque vous n'avez pas de racines, vous êtes utile sur cette terre, vous avez un trésor à partager. Alors, avant de partir, partagez et restez aussi longtemps que vous le pouvez. C'est le deuxième stade. Le troisième est celui d'un bouddha qui est passé sur l'autre rive.

Vous demandez : « *Pourquoi Bouddha est-il un bouddha et non un bodhisattva ?* » Le troisième stade est le plus difficile. Se trouver sur l'autre rive tout en étant sur celle-ci est ce qu'il y a de plus compliqué. Les trois difficultés sont donc d'abord de se détacher de cette rive-ci, puis d'y rester lorsque ce détachement s'est réalisé et enfin, quand vous ne pouvez plus y demeurer... car il arrive un moment où cela devient impossible.

Chaque bodhisattva doit devenir un bouddha. Vous ne pouvez pas vous accrocher de ce côté-ci, c'est contre la loi. Vient un moment où vous devez partir. Vous pouvez rester encore le temps d'une vie, parce que toutes les racines sont détruites mais vous êtes encore dans un corps. Vous pouvez donc l'habiter durant une vie tout au plus. Ensuite, vous devez le quitter. C'est alors le troisième stade, le stade du bouddha, de celui qui s'en est allé et continue pourtant d'aider les êtres. Mais, ne l'oubliez pas, ce n'est qu'après

avoir été un bodhisattva que vous pourrez venir ainsi en aide aux autres.

Il faut comprendre la différence entre un *arhat* et un *bodhisattva*. Tous deux sont parvenus au même point, à cet état où le monde n'existe plus, où il n'y a plus d'attachement, où l'ego a disparu, mais celui qu'on appelle *arhat* ne s'occupe pas des autres. Il passe sur l'autre rive aussitôt qu'il est prêt. Il ne pourra pas apporter son aide depuis l'autre côté, car il ne saura comment faire, ne l'ayant pas appris. Le bodhisattva a lui aussi la Connaissance, l'illumination, il est devenu Vérité mais il prolonge quelque peu son séjour ici-bas et continue d'apprendre à aider les gens de toutes les façons possibles.

Dès qu'ils atteignent l'autre rive, l'arhat et le bodhisattva deviennent l'un et l'autre des bouddhas, mais celui qui, dans ce monde, a été bodhisattva pourra y poursuivre son aide. Il trouvera les moyens pour le faire. Le bouddha continue son assistance à travers les siècles.

Aujourd'hui encore, si vous lui êtes réceptif, si vous êtes passionnément amoureux de lui, Bouddha vous viendra en aide. Il vous appelle encore depuis l'autre rive, mais sa voix est très lointaine. Vous devrez donc écouter avec beaucoup plus d'attention que vous ne le faites avec moi, car sa voix vient de l'au-delà.

Tôt ou tard, je m'en irai. Si vous apprenez à m'écouter attentivement, vous serez nombreux à pouvoir m'entendre également quand je serai sur l'autre rive.

La bouddhéité est l'ultime état de conscience. Mais si vous passez par l'état de bodhisattva, vous restez accessible au monde, vous êtes à jamais une fenêtre ouverte sur le divin. Dans l'autre cas, vous disparaissez dans l'infini, mais personne ne sera secouru par vous.

La dernière question:

Tu dis que la réalisation de la bouddhéité est soudaine comme l'éclair, qu'elle n'est pas un processus. Mais ce que je peux voir se passer en moi est un processus très lent, dans lequel je deviens plus heureux, moins esclave de l'ego. Peux-tu m'expliquer la différence entre ce processus et « l'éclair soudain » qui t'est arrivé? Y a-t-il un danger à trop se satisfaire du processus lent?

Non, il n'y a pas de danger. L'illumination est toujours pareille à l'éclair. Elle vient tout d'un coup, c'est une explosion soudaine. Elle ne peut pas être progressive, car elle est indivisible, on ne peut pas l'acquérir morceau par morceau.

Que vous arrive-t-il donc? Vous sentez le contentement monter lentement en vous. Ce n'est pas l'illumination, c'est le terrain dans lequel elle se produit. Il peut être préparé graduellement. En fait, il doit l'être ainsi. Vous ne pouvez pas le faire en un éclair, cela prend parfois des vies. La préparation à la bouddhéité est progressive, mais sa véritable apparition est une explosion intérieure instantanée.

N'ayez donc pas peur, tout va bien, vous êtes sur le bon chemin. Soyez de plus en plus satisfait. Le jour où vous le serez totalement, l'éclair se produira.

V

LA SAVEUR DE L'ILLUMINATION

V

LA SAVEUR DE L'ILLUMINATION

6 — *« Et pourquoi ? Parce que, Subhuti, chez ces bodhisattvas, il n'y a :*
— ni perception d'un moi
— ni d'un être
— ni d'une âme
— ni d'une personne.
Les bodhisattvas n'ont pas non plus :
— ni la perception d'un dharma
— ni celle d'un non-dharma.
Il n'existe en eux :
— ni perception
— ni non-perception.
Et pourquoi ? Si, Subhuti, ces bodhisattvas avaient la perception soit d'un dharma, soit d'un non-dharma, ils auraient de ce fait l'idée d'un moi, d'un être, d'une âme, d'une personne. Et pourquoi ? Parce qu'un bodhisattva ne doit avoir l'idée ni d'un dharma ni d'un non-dharma. Pour cette raison, cette phrase au sens caché a été enseignée par le Tathagata : les dharmas et, plus encore, les non-dharmas doivent être abandonnés par ceux qui savent que le discours sur le Dharma est pareil à un radeau. »

7 — *Bouddha demanda : « Que penses-tu, Subhuti, y a-t-il un dharma que le Tathagata ait totalement connu comme « la suprême*

illumination juste et parfaite », ou qu'il ait décrit ? » Subhuti répondit : « Non, si je comprends ce qu'a dit le Maître. Et pourquoi ? Le dharma que le Tathagata a totalement connu ou décrit ne peut être appréhendé, on ne peut en parler, il n'est ni un dharma ni un non-dharma. Et pourquoi ? Parce qu'un Absolu exalte les saints. »

Revenons en arrière. Dans le précédent sutra Subhuti demande:

« Y aura-t-il dans l'ère future, dans les derniers temps, à l'époque ultime des cinq cents dernières années, au moment de l'écroulement de la bonne doctrine, des êtres qui, lorsque ces paroles du Sutra seront enseignées, en comprendront la vérité ? » Bouddha répondit: « Ne parle pas ainsi, Subhuti ! Oui, même alors, il y aura des êtres qui, lorsque ces paroles du Sutra seront enseignées, en comprendront la vérité. Même une seule pensée de foi sereine peut transformer un homme. Le Tathagata les connaît, Subhuti, grâce à sa cognition de Bouddha, il les voit grâce à son œil de Bouddha. Ils sont, Subhuti, entièrement connus du Tathagata. »

Il reste encore à expliquer quelques points de ce sutra ; il nous sera plus facile ensuite d'entrer dans celui d'aujourd'hui. D'abord : la bonne doctrine, le *Dhamma*. Bouddha qualifie une doctrine de bonne si elle n'est pas une doctrine. Si elle en est une, elle est mauvaise. Pour lui, une philosophie est bonne si elle n'en est pas une. Dans le cas contraire, elle est mauvaise.

Une doctrine est un phénomène établi, fixé. L'univers change continuellement. Aucune doctrine ne peut le contenir. Aucune n'est à sa mesure, ne peut rendre justice à l'existence. Elles sont toutes insuffisantes.

Donc Bouddha dit: « Ma doctrine n'en est pas une, elle est simplement une vision. Je ne vous apporte pas de règles établies, de système, mais uniquement une approche de la réalité. Je ne vous

donne que les clés pour ouvrir la porte, mais je ne vous dis rien sur ce que vous verrez en l'ouvrant. Là-dessus, rien ne peut être dit. »

Imaginez un homme qui aurait toujours vécu dans une caverne obscure, qui ne saurait rien de la lumière ni des couleurs, qui n'aurait jamais vu le soleil ni la lune. Comment pourriez-vous lui parler des arcs-en-ciel ou des étoiles, lui décrire une rose? Ce serait impossible. Tout ce qu'il comprendrait serait faux.. Il en ferait un dogme et il serait absurde.

Bouddha dit: « Je ne vous apporte pas de doctrine. Je ne vous donne que la clé pour ouvrir la porte, sortir de l'obscure caverne de votre être et voir par vous-même ce qu'il en est: *yatha bhutam*, ce qui est. » Il ne vous en dit rien. C'est pourquoi ce n'est pas un dogme. Comme il le déclare lui-même, Bouddha n'est pas un philosophe, il est un médecin.

Un philosophe est quelqu'un qui parle de couleurs et de lumière à un aveugle, en le plongeant dans la confusion et la perplexité. L'aveugle est incapable de comprendre quelque chose à la lumière. « Je ne vais pas, dit Bouddha, philosopher à propos de la lumière. Je vous donnerai simplement un remède, j'essaierai de vous guérir les yeux. Alors, vous pourrez voir par vous-même. » Cela s'appelle la bonne doctrine, *Dhamma*. C'est une toute autre vision.

Deuxième chose à comprendre: « *Ne parle pas ainsi* », dit Bouddha à Subhuti. Pourquoi? Parce que l'idée a toujours persisté, même chez des gens possédant, comme Subhuti, les qualités spirituelles les plus élevées, qu'ils étaient uniques, que leur temps, leur époque, étaient exceptionnels, que plus jamais on ne pourrait parvenir aussi haut. Cette attitude, subtilement égoïste, est très révélatrice et montre que Subhuti possède encore un secret ego.

Au cours des siècles, presque tous les hommes ont souffert de cette maladie, ils ont cru que leur époque était exceptionnelle. Aucune ne l'est, le divin est accessible en tout temps. En Inde, les hindous déclarent que plus personne ne peut devenir illuminé aujourd'hui, parce que nous sommes dans le Kali Yuga, le dernier âge, le plus grossier. Les jaïns prétendent la même chose, parce que

c'est le Pancham Kal, le cinquième âge. Les bouddhistes eux-mêmes, qui connaissent bien le Sutra du Diamant, disent que personne ne peut devenir illuminé à l'époque actuelle et tentent même d'interpréter dans ce sens les paroles de Bouddha.

L'autre soir, je lisais précisément un commentaire sur le Sutra du Diamant: « Oui, Bouddha dit que certains pourront comprendre une parcelle de la vérité et que grand sera leur mérite. Mais le mérite n'est pas l'illumination, il n'en est que la base. » Le commentateur poursuit: « A l'époque actuelle, personne ne peut devenir illuminé. Tout au plus vous pouvez acquérir quelque mérite. Il vous faudra attendre l'époque convenable pour le devenir. Votre mérite sera très utile, il posera les fondations, mais dans l'immédiat, vous ne pouvez pas élever le sanctuaire. » Voilà aujourd'hui ce que l'on peut entendre.

Bouddha énonce simplement le fait suivant: tous les âges sont pareils, pour le chercheur spirituel comme pour n'importe qui. Au temps de Bouddha, des millions de gens ne connurent jamais l'illumination. Ce n'est pas comme au printemps: quand vient celui-ci, tous les arbres fleurissent. Si tel était le cas, tous ses contemporains seraient devenus illuminés. Or quelques-uns seulement le devinrent. Ce n'est donc pas comme un printemps, ce n'est pas une question de saison. Il n'y a pas d'époque particulièrement propice à l'illumination.

Ceux qui explorent, qui cherchent, parviennent à la Réalisation. Ceux qui ne cherchent pas n'y parviennent pas. Que les temps soient propices ou non, cela n'y change rien. Quoi que vous vouliez faire de votre vie, l'époque vous fournit l'occasion de le réaliser. Le temps est impartial. Il ne vous impose rien, il vous donne simplement la liberté. Vous pouvez devenir illuminé ou rester non-illuminé. Cela dépend de votre désir. L'existence coopère avec vous.

Mais cette idée revient sans cesse. Dans les nombreux livres sacrés de toutes origines qu'il m'a été donné de lire, la question est posée: qu'arrivera-t-il aux autres, dans le futur? Cette idée est même ancrée chez les êtres humains ordinaires. Chaque vieillard

parle de son temps. Cet âge d'or, ces jours magnifiques qu'il a vécus étaient quelque chose d'exceptionnel ; le monde d'aujourd'hui n'a plus rien d'extraordinaire. Lorsque vous serez vieux, vous raconterez à vos enfants les mêmes histoires à dormir debout en répétant : c'était le bon vieux temps !

Un homme se rendit à Paris à l'âge de quatre-vingts ans avec sa femme, qui en avait près de soixante-dix-huit. Ils firent le tour de la ville. « Que les choses ont donc changé ! » dit le vieil homme. « Paris n'est plus Paris. Je suis venu ici il y a cinquante ans, lorsque j'en avais trente : en ce temps-là, c'était le vrai Paris ! » Son épouse se mit à rire et, réaliste comme le sont les femmes, déclara : « Je vois les choses autrement. Je pense que tu n'es plus toi, c'est tout. Paris est resté pareil. Regarde un peu les jeunes : ils s'amusent autant que toi quand tu avais leur âge ! » Pour un homme de quatre-vingts ans, Paris ne présente guère d'intérêt. Paris, c'est la vie nocturne ; il n'est plus ni assez fou pour en profiter, ni assez jeune pour être fou à ce point. Ses rêves se sont évanouis. Et je pense que sa femme a raison : « C'est toi qui n'es plus le même, Paris n'a pas changé. »

Cela vous arrive aussi. Vous vous mettez à penser que l'époque de votre enfance était merveilleuse, que les choses ne vont plus aussi bien maintenant. Vous plaignez les enfants qui vivent aujourd'hui. Vous ne savez pas qu'ils plaindront à leur tour leurs propres enfants. Il en a toujours été ainsi. Chacun pense que son époque possède une qualité particulière, qu'elle est révolutionnaire. A ce qu'on m'a dit, ce furent les premiers mots d'Adam quand Eve et lui furent chassés du jardin d'Eden : « Regarde, nous sommes en train de vivre une grande époque, une époque révolutionnaire ! » Bien sûr, l'expulsion du jardin d'Eden a été un grand bouleversement, comme personne n'en a vécu depuis lors.

Bouddha dit : « *Ne parle pas ainsi, Subhuti !* » Pourquoi ? Parce que toutes les époques ont la même qualité. Vous ne pouvez altérer ni l'espace ni le temps. Vous pouvez polluer l'air et la mer,

mais pas le temps. Comment le pourriez-vous? Vous ne pouvez même pas vous en saisir. A l'instant où vous le faites, il s'enfuit. Le temps d'être conscient du moment, celui-ci n'est plus, il est déjà devenu du passé, de l'histoire ancienne. Vous ne pouvez pas le polluer. C'est l'une des choses les plus pures, et sa pureté est éternelle.

C'est pourquoi Bouddha déclare: « *Ne parle pas ainsi, Subhuti. Oui, même alors, il y aura des êtres qui comprendront la vérité.* » Il y en aura toujours, car la vérité n'est pas un phénomène sporadique, elle est toujours présente. C'est cela qu'on appelle la vérité: ce qui est toujours là. Elle n'a rien à voir avec le temps, elle est éternelle. Vous pouvez l'atteindre jour et nuit, sur la place publique ou dans l'Himalaya, que vous soyez un homme, une femme, un enfant, un jeune homme ou un vieillard. Elle est toujours disponible: il suffit que vous lui deveniez accessible.

Bouddha ajoute: « *Même une seule pensée de foi sereine peut transformer un homme.* » Une seule pensée de foi sereine... Mais qu'est la foi, au sens où l'entend Bouddha?

En général, elle n'est que de la crainte. Allez dans les églises, les temples, les gurudwaras, vous y découvrirez des gens peureux, effrayés par la vie et la mort, uniquement occupés à chercher refuge en un dieu quelconque; des gens qui tentent, dans leur impuissance, de se trouver quelque part un peu de sécurité, des orphelins qui projettent un père et une mère là-haut, dans le ciel. Ce ne sont pas des adultes, ils manquent d'assurance et sont incapables de vivre sans papa ni maman. Même après la mort de leurs parents, ils ne peuvent vivre tout seuls et restent des enfants qui ont besoin de quelqu'un, d'une jupe à laquelle s'accrocher.

Lorsque votre peur fait de vous un croyant, cette religion-là est de la poudre aux yeux, une sorte de singerie, une pâle imitation. Que veut dire Bouddha lorsqu'il emploie le mot « *shaddha* », foi, ou plutôt confiance en soi? Il s'agit d'une religion totalement différente, qu'il appelle « la bonne religion », par opposition à l'autre, qu'il qualifie de mauvaise.

Aborder la réalité avec peur et en tremblant est une mauvaise approche, car, en l'abordant ainsi, tout ce qu'il vous est donné de voir et de ressentir est faux. Vos yeux se trompent, votre cœur aussi. La connaissance de la vérité ne peut pas venir de la peur, mais seulement de l'intrépidité. Il faut *shaddha*, la confiance en soi, la foi en son propre être. La réalité doit être abordée en confiance et non dans la peur.

L'essence de la foi ou de la confiance est l'abandon de soi, le laisser-aller. L'homme craintif ne peut jamais s'abandonner, il est toujours sur la défensive, il se protège, il se bat, il est hostile. Sa prière, sa méditation elles-mêmes ne sont qu'une stratégie de protection. L'homme de foi sait se laisser aller, il peut s'abandonner, suivre le courant du fleuve. Il a le courage et la confiance d'aller avec le courant, où qu'il l'emporte.

Cela, je le sais aussi par expérience, pour l'avoir observé. Lorsqu'une personne peureuse vient me voir, elle est incapable de s'abandonner. Elle croit que c'est dû à sa trop grande force. Personne n'aime sentir qu'il est faible, en particulier les poules mouillées. Elles ne veulent pas reconnaître leur faiblesse, leur lâcheté. Elles se croient trop fortes pour pouvoir s'abandonner. Or, j'ai remarqué que plus la personne est forte, plus l'abandon est facile. Seul l'homme fort peut s'abandonner, parce qu'il a confiance en lui-même, il sait qu'il peut se laisser aller. Il est sans peur, prêt à partir à la découverte de l'inconnu, à entrer dans des régions inexplorées. Ce voyage le transporte de joie. Il veut l'entreprendre, quels qu'en soient le prix et le risque. Il veut vivre dangereusement.

Un homme de foi vit toujours dans le danger. Celui-ci est sans refuge, l'insécurité est sa sécurité et son amour n'a qu'un objet : une quête inlassable. Il veut explorer, aller jusqu'au bout, que ce soit dans les profondeurs ou au sommet de l'existence. Il se demande : « Qu'est-ce qui m'entoure ? Qu'est-ce que je ne cesse d'appeler « je » ? Qui suis-je ? »

L'homme fort est prêt à s'abandonner. Il sait qu'il ne doit pas avoir peur. « J'appartiens à l'existence, je ne suis pas un étranger

ici-bas. L'existence m'a materné, elle ne peut pas m'être hostile. Elle m'a conduit ici-bas ; je suis pour elle un projet à réaliser, une destinée à accomplir. » Il a toujours conscience de cette destinée : « Je suis ici pour faire quelque chose dont l'existence a besoin et que personne d'autre que moi ne peut réaliser ; sinon, pourquoi aurais-je été créé ? » Aussi est-il toujours prêt à s'enfoncer dans l'obscurité, à chercher, à explorer. C'est cela que Bouddha appelle *shaddha*, la foi, ou mieux, la confiance.

Il ajoute une autre condition : une confiance *sereine*. Vous pouvez avoir une sorte de confiance sans sérénité, pleine d'agitation. Cette confiance-là est inutile, elle ne vous conduit nulle part. Elle doit être paisible, venir du silence et non de l'agitation tapageuse du mental. Elle ne doit pas être une croyance. Une croyance est toujours bruyante. Vous la choisissez parmi d'autres. Naturellement, il y a conflit puisqu'il y a choix. Autour de vous, des milliers de croyances sollicitent votre attention : la chrétienne, l'hindoue, la musulmane, la bouddhique, la jaïna... Il y a dans le monde trois cents religions, chacune comportant de nombreuses sectes. Toutes rivalisent pour vous recruter, pour vous posséder et, naturellement, votre esprit tiraillé hésite : « Que choisir, que rejeter, que suivre ? »

Même si vous choisissez dans ce vacarme et cette agitation, une partie de votre mental continue à penser : « Tu ne fais pas bien », et elle prendra sa revanche. Tôt ou tard, elle protestera, jettera la confusion dans votre être, et vous serez déchiré.

Bouddha dit qu'une foi sereine est nécessaire. Qu'est-ce qu'une foi sereine ? C'est celle qui ne naît pas d'un choix, mais d'une compréhension. J'ai précisément reçu, il y a quelques jours, une lettre d'une disciple, une ex-religieuse chrétienne, qui se trouve devant un choix déchirant : ou rester avec moi ou retourner dans son monastère. Tout ce qu'elle fera désormais sera marqué par ce dilemme. Si elle décide de rester avec moi, une partie de son mental continuera de lutter contre elle ; si elle décide de retourner dans son couvent, une part de son mental voudra rester ici. Tout ce qu'elle choisira sera mauvais. Le choix même lui sera dicté par son

trouble, son anxiété. Il sera une sorte de répression. En choisissant le monastère, elle réprimera l'amour qu'elle me porte. En me choisissant, elle refoulera le désir de ce que lui offre le couvent: la solitude, l'isolement, la sécurité, le bien-être, le confort.

Or, que lui suggérerait Bouddha? Il lui conseillerait ceci: ne choisissez pas, rien ne presse. Soyez sans choix. Méditez, priez, soyez de plus en plus silencieuse. Un moment viendra où, de la sérénité, naîtra le choix. Ce n'est pas vous qui choisirez contre une partie de vous-même. La sérénité seule fera fleurir le choix comme un lotus. La floraison sera totale. Ce ne sera pas le choix d'une solution contre une autre, mais l'expression de tout votre être. Alors, plus de déchirement.

C'est cela que Bouddha appelle une foi sereine, et il déclare qu'une seule pensée de foi sereine suffit à transformer un homme.

C'est également la suggestion que je fais à cette disciple. Aujourd'hui, elle est peut-être encore plus tourmentée: c'est le vingt-cinq décembre. Elle se sent écartelée. Mais je ne lui conseillerai ni de me choisir ni d'opter pour le couvent. Ne choisissez pas. Attendez, prenez patience. Que le divin choisisse pour vous. Quant à vous, méditez. Comment pouvez-vous choisir? Vous n'êtes pas encore assez sage pour le faire. Priez, attendez et ne trichez pas, car vous pouvez jouer des tours à votre propre mental. Vous pouvez avoir votre idée, avoir fait en réalité votre choix et puis attendre, imposer celui-ci de façon déguisée et croire qu'il vient du divin. Non, quand je dis de ne pas choisir, ne choisissez pas. N'y pensez plus. Méditez, soyez sereine, paisible, silencieuse. Le jour où il n'y aura plus aucune pensée dans votre mental, vous prendrez soudain conscience qu'une décision a été prise et qu'elle ne vient pas de vous, mais du divin. Dès lors, quelle qu'elle soit, elle est bonne.

« *Le Tathagata les connaît, Subhuti, grâce à sa cognition de Bouddha. Il les voit grâce à son œil de Bouddha. Ils sont, Subhuti, entièrement connus du Tathagata.* »

Il y a deux choses à comprendre. La première est le mot *Tathagata*. C'est un mot très spécial, qui possède deux significations diamétralement opposées : *tath-agata*, ainsi venu et *tathagata*, ainsi disparu. Pour ceux qui appartiennent à la première catégorie, « ainsi venu » veut dire qu'ils ne sont pas venus d'eux-mêmes, qu'ils n'avaient aucune raison de venir. C'est ce que les chrétiens disent du Christ : il est envoyé par Dieu, il n'a aucun but, aucun désir à satisfaire ici-bas, il est venu en messager. Il en va de même chez les musulmans, qui appellent Mahomet *Paigamber*, le messager. Il n'est pas venu sur terre pour un motif personnel. Il est comblé, il n'a aucune raison d'être ici-bas. Bouddha est venu parce que l'existence elle-même l'a envoyé, elle a pris forme en lui. Il n'a aucun mobile personnel.

L'autre catégorie est celle des « ainsi disparu », c'est-à-dire qui est déjà parti d'ici-bas. Si vous pouviez regarder en Bouddha, vous n'y trouveriez personne : il a quitté sa demeure, il n'est plus présent dans le corps. Il est une vacuité. Il s'en est allé de l'autre côté. Son existence réelle se déroule sur l'autre rive. Sur celle-ci, il n'est qu'une ombre qui passe.

En ce qui me concerne, je choisis les deux sens à la fois. Je préfère traduire le mot « Tathagata » par « ainsi venu et disparu », comme le vent. Celui-ci vient sans raison ni mobile personnels. Il s'abandonne totalement à l'existence, il vient là où elle le pousse, là où il le faut. Il ne se fixe pas d'objectif propre, il ne dit pas : « Je n'irai que vers le nord. J'en ai assez du sud », ou bien : « Je ne vais que vers l'Orient, je suis un vent spiritualiste », ou encore : « Je vais vers l'Occident, je veux jouir de la vie. » Le vent ne se dit rien. Il va là où c'est nécessaire... Ainsi venu, ainsi parti.

Et quand il quitte un endroit, il ne s'y accroche pas. Il ne pense pas : « Maintenant que me voici arrivé, après m'être donné tant de peine et avoir accompli un aussi long voyage, à travers tant de mers et de montagnes, je ne pars plus, je reste ici. Sinon, à quoi cela m'aurait-il servi de venir ici ? » Le vent vient et s'en va.

Bouddha est pareil à ce vent : ainsi venu, ainsi parti. Pas d'attachement. Sa venue et son départ sont mystérieux, imprévisibles,

inexplicables, car seuls des mobiles et des causes peuvent donner des explications. A ce stade ultime d'illumination, à ce niveau de pureté, les choses sont mystérieuses, elles arrivent tout simplement, on ne sait jamais pourquoi. Il est inutile de se le demander. Tout est magnifique: venir et s'en aller, être dans le corps ou en sortir, posséder un être ou disparaître dans le non-être — tout est bénédiction.

La saveur de l'illumination est celle d'une bénédiction. Rien de ce qui arrive n'est important. Il n'y a pas de choix, pas de raison, pas de désir. Les choses surviennent d'elles-mêmes, mystérieusement. C'est pourquoi Bouddha ne peut être décrit. On peut le percevoir, mais à la condition d'être un disciple.

On me demande parfois: « Quel besoin y a-t-il à devenir sannyasin, disciple? » La raison, c'est qu'à moins de le devenir, vous ne pourrez pas me percevoir, vous ne pourrez vous abreuver à ma source. A moins d'être sannyasin, vous ne serez jamais proche de moi, vous n'aurez jamais l'expérience orgasmique que peut procurer une empathie profonde avec moi.

Etre disciple est une empathie. C'est être totalement avec moi, laisser tomber toutes les défenses, venir si près de moi que mon néant se met à déborder en vous, que les séparations disparaissent, que nous commençons à fusionner. Pour cette expérience, il faut le sannyas. Un Bouddha ne peut être connu que de cette façon-là.

Un autre point à comprendre est la phrase: « *J'ai eu la vision grâce à l'œil du Bouddha, j'ai la Connaissance grâce à la cognition du Bouddha.* » Que sont cet œil, cette cognition de Bouddha? L'œil de Bouddha est le nom donné dans les Ecritures bouddhiques à ce que le yoga appelle le troisième œil, et les hindous, *Shiva-netra*, l'œil de Shiva.

Vos deux yeux sont un symbole de dualité. Vous êtes divisé. Lorsque vous parvenez à une vision unique, lorsqu'apparaît en vous une troisième vision qui n'est pas divisible, vous commencez à voir l'unité de l'existence. C'est comme si vous brisiez un miroir et que tous les morceaux réfléchissaient chacun votre visage. Vous

n'en avez qu'un, mais les morceaux en réfléchissent mille. Si vous reconstituez le miroir, un seul visage réapparaît.

La réalité est une, mais nous avons deux yeux ; c'est pourquoi, partout, la réalité est divisée. « Amour » et « haine », par exemple, sont pour vous deux choses distinctes, alors qu'en réalité ils ne sont qu'une seule et même chose. Ces mots ne sont pas adéquats. Il s'agit d'une même énergie : amour-haine. En fait, il ne faut même pas de trait d'union, cela ne forme qu'un seul mot : amourhaine. Il en va de même pour « journuit », « mortvie », « douleurjoie », « plaisirpeine », « matièresprit ». Mais parce que nous avons deux yeux, tout est divisé et ce sont alors des siècles de conflits.

Voici cinq mille ans que l'on discute pour savoir si l'homme est un corps ou une âme. Il ne s'agit pas de deux choses distinctes. Le corps n'est que la forme extérieure de l'âme et celle-ci, le centre le plus profond du corps. Ils ne sont pas deux. Le divin et le monde ne sont pas deux non plus. Créateur et création ne sont qu'un. Avoir l'œil de Bouddha, c'est arriver à un point où les deux yeux se fondent en un seul.

Ces paroles de Jésus sont de toute beauté : « Quand vous ferez le deux un, et quand vous ferez le dedans comme le dehors et le dehors comme le dedans, et le haut comme le bas, afin de faire le mâle et la femelle en un seul, pour que le mâle ne se fasse pas mâle et que la femelle ne se fasse pas femelle, alors vous entrerez dans le Royaume. » Ou encore : « Il n'est pas possible à l'homme de monter deux chevaux, de bander deux arcs, ni au serviteur de servir deux maîtres, sinon il honorera l'un et outragera l'autre... Mais si vos yeux sont comme un seul, votre être tout entier sera plein de lumière. » C'est cela, l'illumination.

Dans la tradition bouddhique, cette unicité de vision, cette vision non-fragmentée, totale, est appelée « œil de Bouddha », et tout ce qui est vu par celui-ci est la « cognition de Bouddha ». Lorsque vous avez de la vie une vision unique grâce à l'œil de Bouddha, cette vision unifie tout et vous pouvez alors parvenir à une connaissance totale. Sinon, votre connaissance est toujours partielle, caduque.

Maintenant, le sutra :

« Et pourquoi ? Parce que, Subhuti, chez ces bodhisattvas, il n'y a :
— ni perception d'un moi
— ni d'un être
— ni d'une âme
— ni d'une personne.
Les bodhisattvas n'ont pas non plus :
— ni la perception d'un dharma
— ni celle d'un non-dharma.
Il n'existe en eux :
— ni perception
— ni non-perception. »

Ces huit points sont considérés comme les huit obstacles à la sagesse. Il faut bien les saisir, car le bodhisattva est, par définition, celui qui a franchi ces huit obstacles qui sont un mauvais comportement, une mauvaise approche de la vie.

Premier point : *il n'y a pas de perception d'un moi.* Les quatre mots : moi, être, âme, personne, sont quasi synonymes si l'on se réfère aux dictionnaires, mais Bouddha leur attribue des nuances distinctes et leur sens est, en effet, légèrement différent.

D'abord le moi : il signifie l'ego — mon, mien, je — par opposition aux cinq éléments qui constituent l'être. L'homme est simplement une combinaison de ceux-ci. Il disparaît si on les sépare. Selon Bouddha, rien n'existe en dehors de ces cinq éléments. C'est pareil dans le cas d'un chariot : si, après en avoir démonté la structure, enlevé les roues, emmené les chevaux, ôté ce qui reste, vous voulez savoir où il est, il a disparu, car il n'était qu'un assemblage de ces éléments.

C'est l'une des visions les plus élevées de Bouddha. Aucune autre religion n'a atteint cette hauteur. Elles se sont toutes arrêtées à une certaine idée de l'ego. Que vous l'appeliez moi, âme, *atma*, peu importe. Aussi raffinée, aussi sacrée, aussi vertueuse qu'elle soit,

cette notion de l'ego est restée. Bouddha est très clair là-dessus: votre essence profonde est faite de néant. Il n'y a pas d'ego. Le mot « je » est purement utilitaire. On en a besoin pour communiquer, pour désigner les êtres. Bouddha lui-même l'emploie, mais il ne correspond à aucune réalité. Ce mot, le moi, signifie donc: je suis séparé des constituants. Bouddha dit que vous n'êtes pas là, mais seulement les constituants. Vous êtes un vide total.

Le deuxième mot, être, est l'individualité, l'idée qu'on reste identique à soi-même à travers le temps. Vous dites: « Autrefois, j'étais un enfant, maintenant je suis un adulte et bientôt je deviendrai un vieillard. » Vous pensez à vous comme si vous restiez vous-même, que vous soyez enfant, adulte ou vieux. Bouddha dit que vous changez à chaque instant. Il est en parfait accord avec Héraclite. Vous ne pouvez pas entrer deux fois dans le même fleuve. Celui-ci n'arrête pas de couler. Enfant, vous étiez un individu différent de celui que vous êtes aujourd'hui. Lorsque vous serez vieux, vous serez un autre individu. En fait, chaque jour, à chaque instant, vous êtes différent.

Mais le changement est tellement imperceptible et votre vision, si peu affinée, que vous continuez de penser: « Je suis le même. » C'est comme si vous allumiez une bougie le soir, qu'elle brûle toute la nuit et que vous la souffliez le matin en disant: « C'est la même flamme que j'éteins. » Il n'en est rien. La flamme a continuellement changé, disparaissant et redevenant à chaque instant nouvelle. Mais entre les deux flammes, celle qui apparaît et celle qui disparaît, l'intervalle est si ténu, si court, que vous ne pouvez pas le saisir. C'est pourquoi cette idée d'individualité, d'être, persiste.

Bouddha enseigne que la vie n'est pas quelque chose de fixe, mais un processus, un mouvement continuel, un fleuve. Si nous voulons être fidèles à la réalité, ajoute-t-il, nous devons supprimer tous les noms du langage ; seuls les verbes sont vrais. Fleuve n'est pas exact, mais bien « fleuvoir ». De même, arbre et « arbrer », amour et « aimer ». La vie est faite de verbes, non de substantifs.

La troisième chose est l'âme, l'idée d'une force supérieure

résidant dans le corps, une force unifiante et vivifiante séparée de tout le reste. Là aussi, Bouddha déclare que cette force n'existe pas. Rien ne réside en vous-même. Vous n'êtes pas une maison occupée par un hôte, un habitant. Tout ce qui réside en vous est pur néant.

Le quatrième point est l'idée de ce que Bouddha appelle la personne, la croyance en une entité permanente qui migrerait, d'une renaissance à l'autre, la pensée qu'après la mort, votre « personne » naîtra aussitôt dans une autre matrice. Il y a continuité, mais il n'existe ni personne, ni moi, ni individualité.

Cette vision de Bouddha est à ce point exceptionnelle que même un pays religieux comme l'Inde ne put l'accepter. On crut que Bouddha avait décidé de détruire complètement les fondements de la religion. Il apportait une vision tout à fait nouvelle, beaucoup plus élevée que les concepts habituels d'âme, de moi, etc. Car, derrière ceux-ci, l'ego continue de se cacher sous d'autres formes. Pour lui, ils ne sont rien d'autre que des moyens d'exister et de se maintenir.

Et pourquoi ? Parce que, Subhuti, chez ces bodhisattvas, il n'y a :
— ni perception d'un moi...

Lorsque vous rentrez en vous-même, lorsque votre conscience se tourne vers l'intérieur et regarde dans votre être, rien n'est trouvé :

— ni de perception d'un moi
— ni d'un être
— ni d'une âme
— ni d'une personne.

Ces quatre choses s'évanouissent immédiatement.

Ils n'ont pas non plus :
— ni perception d'un dharma
— ni d'un non-dharma.

Dharma signifie l'élément positif dans la vie et non-dharma, l'élément négatif. Pour Bouddha, même le positif et le négatif ne sont pas réels, ils disparaissent. Il n'y a pas de perception d'un dharma. Vous ne rencontrez en vous ni réalité positive ni réalité négative, mais uniquement un néant total.

Ce néant, ne l'oubliez pas, ne doit pas être pris comme synonyme de non-réalité, de négativité. Néant veut dire simplement absence de positif et de négatif. Cette dualité a disparu, c'est le silence total. En ne trouvant rien, en ne vous trouvant même pas vous-même, vous êtes libéré. Non que *vous* le soyez, mais vous l'êtes de vous-même.

En parlant de liberté, les théoriciens veulent toujours dire que vous serez là, libre, alors que, pour Bouddha, vous serez libéré et vous ne serez pas là. Comment pouvez-vous « être » en liberté? Tant que vous êtes là, il restera une sorte d'emprisonnement. Cet emprisonnement, c'est vous. Vous ne pouvez pas être libre. Il n'y a liberté que lorsque vous n'êtes pas.

Et enfin, le septième et le huitième points:

— *ni de perception*
— *ni de non perception.*

S'il n'y a rien à voir, à sentir — pas de moi, pas de positif ni de négatif — comment pouvez-vous savoir qu'il s'est produit une perception? Il faut, pour cela, qu'il y ait quelque chose à percevoir. Mais alors, direz-vous peut-être, si la perception n'existe pas, la non -perception existe? Lorsqu'il n'y a ni rien ni personne à voir, répond Bouddha, comment la non-perception peut-elle exister? Il détruit vraiment toutes les racines, toutes les armes subtiles de l'ego.

Ce sont là les huit obstacles. Lorsqu'ils ont tous disparu, vous êtes un bodhisattva. Alors seulement vous avez quelque chose à partager: votre néant, votre paradis, votre pure existence. Mais le problème se pose: comment demeurer sur cette rive? Comment s'attarder encore un peu ici-bas?

« Et pourquoi ? Si, Subhuti, ces bodhisattvas avaient la perception soit d'un dharma, soit d'un non-dharma, ils auraient de ce fait l'idée d'un moi, d'un être, d'une âme, d'une personne. »

Si vous percevez quelque chose en vous-même, sachez que vous êtes encore au-dehors. Si vous voyez n'importe quoi, même Krishna jouant de sa flûte, ou Jésus crucifié, le sang coulant de ses mains, ou Bouddha assis en silence sous son arbre Bodhi, sachez que vous êtes encore là, au-dehors. C'est pourquoi Bouddha déclare : « Si vous me rencontrez sur votre chemin, tuez-moi aussitôt. »

Il faut parvenir à un point où il n'y a plus rien à voir. Arrivé là, l'observateur disparaît, lui aussi. C'est le fait à retenir, et il n'est pas facile à comprendre. Celui qui voit n'existe qu'avec ce qui est vu. C'est ce que Krishnamurti répétait sans cesse : « L'observateur est l'observé. » S'il n'y a rien à voir, comment pouvez-vous être celui qui voit ? Lorsque le contenu disparaît, le contenant disparaît aussi. Ils existent ensemble, ils sont les deux côtés d'une même pièce.

Pour Bouddha, il n'existe pas d'expérience spirituelle : toutes les expériences sont non-spirituelles. Un Gopi Krishna, au Cachemire, déclare qu'il a atteint la Réalisation parce que sa kundalini s'est éveillée. Cela n'a rien de spirituel. La kundalini est un phénomène physique, concret, qui peut vous procurer du plaisir, tout comme le sexe. C'est la même énergie qui monte, elle n'a rien à voir avec la spiritualité, du moins pas avec ce dont Bouddha parle.

Quelqu'un voit dans sa tête une lumière, le voilà qui pense que l'illumination est arrivée : « Parce que j'ai vu de la lumière... Quand je ferme les yeux, il y a une grande clarté. » Je ne dis pas qu'on ne peut pas voir de la lumière, ou que le kundalini ne s'éveille pas. Elle s'éveille si facilement ! Cela se produit tous les jours, dans cet ashram, où tant de sannyasins sont dans l'état que Gopi Krishna attribue à la kundalini ! Cela n'a rien d'extraordinaire !

Toute expérience ne peut être qu'extérieure, car vous êtes celui qui la crée, et elle est là, en face de vous. Lorsque toutes les expériences disparaissent, alors apparaît la spiritualité. Mais il se produit alors un phénomène : celui qui fait les expériences disparaît

aussi dans leur sillage, car il ne peut subsister sans elles. Il s'en nourrit. Lorsque votre expérience et vous-même avez tous deux disparu, vous êtes un bodhisattva.

« *Et pourquoi ? Parce qu'un bodhisattva ne doit avoir l'idée ni d'un dharma ni d'un non-dharma. Pour cette raison, cette phrase au sens caché a été enseignée par le Tathagata : les dharmas et, plus encore, les non-dharmas doivent être abandonnés par ceux qui savent que le discours sur le Dharma est pareil à un radeau.* »

Tout doit être abandonné, dit Bouddha : les dharmas, les non-dharmas, les grandes expériences, les expériences spirituelles et, en dernier lieu, également l'expérimentateur. Il ne peut rien rester, pas la moindre trace de quoi que ce soit, pas même l'idée que, maintenant, il n'y a plus rien. S'il ne reste même que celle-ci, tout est encore là, car elle suffit à contenir le monde entier. Si vous dites : « Il n'y a plus rien maintenant », vous êtes passé à côté. Vous ne pouvez même pas le dire. Qui est là pour le déclarer ? Qui est là pour observer ? Il y a un silence total, absolu.

Donc Bouddha dit que le Dharma, la Doctrine, est pareil à un radeau. Voici ces paroles célèbres, rapportées dans le Majjhima Nikaya : « En utilisant l'image d'un radeau, frères, je vous enseignerai que la Règle est une chose à laisser derrière vous, à ne pas garder. Celui qui se sert d'un radeau pour franchir une grande étendue d'eau, de ce côté-ci pleine de doutes et de peurs et, de l'autre, sûre et apaisante, ne le prend pas ensuite sur ses épaules pour l'emporter avec lui. Bien qu'il lui ait été grandement utile, il le laisse là et ne s'en sert plus. Par conséquent, frères, ayant à l'esprit l'image du radeau, nous devons abandonner les méthodes vertueuses, sans parler des méthodes impies. »

Toutes les techniques, yoga, tantra, les méditations, les prières, sont des méthodes pour parvenir à l'autre rive. Une fois que vous y êtes parvenu, abandonnez-les. Soyez-leur reconnaissant, mais ne vous mettez pas à les transporter sur vos épaules, sinon vous aurez perdu votre temps.

Bouddha ajoute : « L'exemple du radeau montre que les dharmas doivent être considérés comme provisoires, comme des moyens pour atteindre un but. Le même exemple vaut également pour le vide, la négation des dharmas. La comparaison avec un remède contre une maladie illustre ce corollaire. Dès que la guérison a été obtenue, le remède doit être abandonné, car son utilisation prolongée ne ferait que provoquer une rechute. Il en va de même, dit Bouddha, lorsque le remède appelé « vacuité » a amené la guérison de la maladie qu'est la croyance à l'existence. L'attachement à la vacuité est également une maladie. Ceux qui continuent à utiliser ce remède de la vacuité après avoir recouvré la santé ne font que se rendre à nouveau malades. »

Il faut d'abord tout abandonner et devenir vide et, ensuite, laisser là également cette vacuité. Elle n'est qu'un remède, ne l'oubliez pas. Bouddha a raison de déclarer : « Je suis un médecin, pas un philosophe. » Il ne vous apporte pas une doctrine à laquelle vous accrocher. Tout ce qu'il vous donne est provisoire, arbitraire, et doit un jour être rejeté et oublié.

Lorsque tout disparaît, le monde et le divin, la matière et l'esprit, le corps et l'âme, toi et moi et, finalement aussi, l'idée que tout a disparu, vous êtes arrivé, vous êtes un bodhisattva. Alors se pose le problème : comment s'attarder sur cette rive-ci, y rester ne fût-ce qu'un moment ?

Vous devrez susciter en vous une *chittopad*, une grande décision : « D'autres trébuchent dans les ténèbres. J'ai atteint la Réalisation, je dois la partager. » Car l'ancien état d'esprit ayant disparu, vous ne pouvez rester ici-bas qu'en vous en créant un nouveau. L'une est la passion et l'autre la compassion, deux mots qu'il vous faut bien comprendre. La passion est l'ancien état d'esprit, le mental rempli de désirs. Lorsque tous ceux-ci ont disparu avec lui, vous devez immédiatement susciter la compassion pour pouvoir rester ici-bas. Pendant quelque temps, vous pourrez ainsi aider quelques êtres à lever les yeux vers l'autre rive, les orienter, leur montrer le chemin.

Bouddha demanda : « Que penses-tu, Subhuti, y a-t-il un dharma

que le Tathagata ait totalement connu comme la suprême illumination juste et parfaite, ou qu'il ait décrit? » Subhuti répondit: « Non ».

C'est une des méthodes du Maître: il demande parfois à ses disciples: « Que penses-tu? Crois-tu que j'ai réalisé la vérité, le Dharma, ai-je enseigné la vérité? Qu'en penses-tu? » On peut très facilement tomber dans le piège: la question est difficile et pousse à répondre: « Oui, maître, vous êtes parvenu à la Réalisation, sinon qui y serait parvenu? » Mais l'idée même de réalisation n'est pas spirituelle et Bouddha dit qu'il n'y a rien à réaliser, ni personne pour y arriver.

Il aurait été vraiment très facile pour Subhuti de dire: « Oui, Maître, tu l'as enseigné comme personne ne l'a fait, tu l'as décrit comme personne ne l'a décrit. » Mais s'il n'y a rien à réaliser ni personne pour y parvenir, qui peut en parler et qu'y a-t-il à dire? Subhuti ne fut pas trompé par la question de Bouddha.

Subhuti répondit: « Non, si je comprends ce qu'a dit le Maître. Et pourquoi? Le dharma que le Tathagata a totalement connu ou décrit ne peut être appréhendé, on ne peut en parler, il n'est ni un dharma ni un non-dharma. »

Il répond d'abord: « Non, tu n'as rien réalisé, parce que, si je te comprends bien, il n'y a rien à réaliser. Comment peux-tu décrire ce qui est au-delà de toute chose et également au-delà de rien? Comment peux-tu le décrire? Il n'y a pas moyen de l'appréhender ni de l'exprimer, car il n'est ni positif ni négatif. » Le langage ne peut saisir que ce qui est positif ou négatif. Ce qui transcende les deux lui échappe.

Pour terminer, il ajoute:

« Et pourquoi? Parce qu'un Absolu exalte les saints. »

L'Absolu, c'est l'au-delà, le transcendantal, ce qui est au-delà de

la vie et de la mort, du jour et de la nuit, de l'homme et de la femme, de l'enfer et du ciel, au-delà de toutes les dualités, et il exalte les saints: cet Absolu, cet état transcendantal, vous exalte, *prabhaveeta*. Ce mot sanscrit est très riche. Il possède une profusion de sens: « exalté par, glorifié par, tirant sa force de, devant sa lumière à ». La lune réfléchit la lumière du soleil: elle est *prabhaveeta*, elle est simplement un miroir.

Tel est un Bouddha. Il est un miroir vide, il réfléchit simplement l'existence telle qu'elle est: *yatha bhutam*. Il ne dit rien. Un miroir n'a rien à dire, il ne change rien à ce qui est, il le réfléchit: *yatha bhutam*. En Bouddha, l'existence se réfléchit. L'Absolu exalte, il est réfléchi. Bouddha ne fait rien. Un vrai maître n'est qu'un miroir: il réfléchit simplement ce qui est. Il n'a pas de philosophie à proposer, pas de doctrine à prêcher. L'existence est sa philosophie, la vie, sa doctrine. Il n'a rien à faire, il n'a aucun mobile, aucun but. Lui-même n'est pas — c'est ainsi qu'il est devenu un miroir.

Un bodhisattva est sur le point de l'être. S'il se crée un nouvel esprit, un nouvel itinéraire — *chittopad* — de compassion, il s'attardera un moment sur cette rive. C'est miraculeux car il n'appartient plus au monde d'ici-bas. Le monde n'existe plus en lui mais, pourtant, le miracle se produit.

La présence d'un Bouddha ici-bas, sur cette rive, ne serait-ce que quelques jours ou quelques années, est le plus grand des miracles.

On demanda un jour à Bouddha: « Pourquoi ne nous fais-tu pas voir quelques miracles? » Bouddha répondit: « Je suis le miracle. »

VI

L'ETAT DE BODHISATTVA

QUESTIONS :

1 — *Les bodhisattvas, cela n'existe pas !*

2 — *Quand l'affection devient-elle de l'ingérence ?*

3 — *Pourquoi le végétarisme ?*

4 — *Qu'est-ce que s'abandonner à toi ?*

5 — *As-tu vraiment connu Bouddha ?*

6 — *Dois-je me faire une idée de ce que tu dis ?*

7 — *Comment concilier non-mental et maîtrise des pensées ?*

8 — *J'étais sur les cimes... comment faire pour y rester ?*

9 — *Que penses-tu de la vie en communauté ?*

La première question :

Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires sur les bodhisattvas ? Je n'en crois pas un mot. Des choses pareilles, ça n'existe pas.

Oui, tout cela, c'est du non-sens. Mais il faut comprendre le mot « non-sens ». C'est au-delà de tout sens. On ne doit ni ne peut y croire : on ne peut qu'en faire l'expérience, une expérience qui n'a pas de sens, mais qui n'en est pas moins réelle, qui se produit vraiment. Tant qu'elle n'est pas arrivée, il est impossible d'y croire et, d'ailleurs, c'est inutile. Bouddha n'a jamais été partisan d'une croyance quelconque. Tout ce qu'il dit relève de l'expérience, est existentiel, au-delà du mental.

Nous appelons d'habitude non-sens ce qui est en deçà du mental. Mais ce mot désigne aussi quelque chose que celui-ci ne parvient pas à comprendre, qui le dépasse. Tant que l'intellect fonctionne, vous ne pourrez pas voir ce qu'est l'être bodhi. Ce n'est pas une « chose », en effet. C'est une expérience.

Vous connaissez le désir, la passion, le sexe, l'amour. Essayez d'expliquer cela à un enfant, chez qui le désir sexuel ne s'est pas encore éveillé : il vous dira que c'est du non-sens. Essayez un peu d'expliquer à un enfant de quatre ans que vous êtes tombé amoureux : il vous demandera, l'air incrédule, ce qu'est cette chose, cet « amour » dont vous lui parlez. Votre histoire d'amour, votre lyrisme, tout ce qui fait battre votre cœur, impossible de le raconter à un enfant. Il n'a pas encore fait cette expérience, il n'en a aucune idée. Il n'a pas encore ressenti le désir que Bouddha appelle

wasana, et tant qu'il ne l'a pas éprouvé, il est impossible de lui en parler.

La même *wasana*, la même énergie qui entre en jeu dans le désir sexuel, dans l'amour, est un beau jour libérée de ce désir. Celui-ci disparaît comme il est venu, car tout ce qui naît doit mourir, tout ce qui commence connaît une fin. Dans une vie qui se déroule naturellement et spontanément, on peut délimiter certaines phases. A l'âge de quatorze ans apparaît la maturité sexuelle. L'enfant éprouve des sensations nouvelles et inconnues, le désir allume en lui feu et passion. Finis désormais son innocence première et le regard candide qu'il jetait sur les choses.

Si votre vie se déroule spontanément, naturellement, le désir disparaîtra, le sexe cessera de vous préoccuper exactement quatorze ans avant votre mort. Vous redécouvrirez soudain que le rêve est fini, la passion retombée, la tempête calmée et qu'ils ont fait place à un silence total. Mais lorsqu'a disparu le désir, où ira l'énergie que vous lui consacriez? Vous ne cessez d'en créer, de transformer de l'énergie divine en énergie humaine ne mangeant, en respirant, en travaillant, en vivant. Que va devenir, cette énergie, maintenant que l'ancien exutoire de la sexualité a disparu? Bouddha lui donne un autre nom: *karuna*, la compassion.

La passion a perdu son importance; une grande énergie est disponible. Il lui faut aller quelque part, car elle n'est pas statique, mais dynamique par nature. Elle déborde alors de vous sous forme de compassion. Lorsque la sexualité, le désir, le futur disparaissent, lorsque vous êtes soudain ici et maintenant, que vous avez en vous, cette énergie énorme que vous ne pouvez maîtriser se met à couler et à déborder de votre coupe. C'est la compassion.

Tel est l'état d'un bodhisattva. Cela n'est pas une chose et cela est peu fréquent. En effet, les gens ont perdu tout naturel, ils sont devenus malsains. C'est pourquoi, dans tous les pays, on qualifie un vieillard que le sexe intéresse, de dégoûtant, de vieux cochon. Pourquoi dégoûtant? Un jeune ne passe pas pour tel. L'expression vient d'un lointain passé où il était rare de voir des vieillards attirés par le sexe; on les considérait comme malades. Car en effet,

normalement, le désir devrait disparaître avant votre mort. Qu'avez-vous fait de votre vie si vous n'arrivez même pas à ce stade? Vous n'avez pas saisi l'occasion qu'elle vous offrait.

Je ne suis pas, sachez-le, opposé au désir, bien au contraire. Lorsqu'en vient le moment, allez-y, entrez-y totalement. C'est le seul moyen de pouvoir, l'instant venu, en sortir totalement aussi. Si vous le faites sans enthousiasme, à contrecœur, à moitié, en vous retenant, vous ne pourrez jamais échapper à son emprise ni en saisir l'absurdité, le caractère illusoire.

Je ne m'oppose pas au désir, je suis pour la passion. Laissez-vous prendre par elle totalement et de tout votre cœur. Tant qu'il en est temps, découvrez tout ce qui peut l'être. La découverte même vous en délivrera et, un jour, le fruit sera mûr et prêt à tomber. Lorsqu'il tombe, l'arbre est soulagé. Mais alors, que ferez-vous? L'énergie sera toujours là. Elle le sera d'autant plus qu'elle était engagée auparavant dans mille choses et que, maintenant, elle ne l'est plus du tout. Détendu, vous deviendrez un réservoir d'énergie. Celle-ci se mettra à déborder de vous, sans aucune raison.

Un bodhisattva possède tellement qu'il a besoin de donner, il a tellement que vous lui rendez service en acceptant son amour, son être, son illumination. Il est pareil à la fleur pleine de parfum, dont l'arôme cherche à se libérer pour s'offrir au vent, ou encore, au nuage gorgé de pluie, à la recherche d'une terre assoiffée qui l'accueille et l'absorbe. Tel est un bodhisattva... un nuage lourd de pluie, vagabondant en quête d'une âme assoiffée, de quelqu'un qui l'accueille. Il vous est reconnaissant d'accepter le don qu'il vous fait.

L'état de bodhisattva est un état de conscience. C'est du non-sens, c'est exact. Ce n'est pas une « chose », mais cela se produit. C'est très illogique, cela semble absurde parce que cela ne se rapporte pas encore à votre expérience. Mais nombre d'entre vous entreront bientôt dans ce royaume. J'en aperçois beaucoup parmi vous qui se trouvent juste sur le seuil. Vous ne pouvez pas le voir ; moi, je peux voir que vous êtes sur le bord, vous apprêtant à faire le saut ultime. Quand ce sera arrivé, vous saurez alors de quoi parle Bouddha.

Le Sutra du Diamant n'est pas enseigné au profane. Il ne l'est qu'aux sannyasins, aux disciples, à ceux qui arrivent ou sont arrivés à l'état de bodhisattva. En fait, il doit être enseigné avant qu'on y parvienne. Car si, à ce moment-là, vous ne savez pas quoi faire, si vous ignorez qu'il y a un moyen de vous épancher, de libérer votre félicité sans rien en retenir, cela vous sera très difficile. Votre félicité même deviendra une douleur, une souffrance du cœur. Au lieu d'être une danse et un chant, elle sera une peine.

Une félicité trop intense devient douloureuse. Une lumière trop vive éblouit et risque de vous aveugler. Un amour trop fort est insupportable. Votre cœur peut s'arrêter sous le coup d'une trop grande joie, car elle fait trop mal. Or vous ne savez rien de l'état de bodhisattva. Quand il se manifeste, la joie revêt une telle intensité, une telle félicité, une telle ampleur, que vous pouvez en mourir, devenir fou.

Le bouddhisme est la seule tradition au monde où l'on ne connaît pas de bodhisattvas qui soient devenus fous. Nombre d'entre eux le deviennent dans le soufisme et l'hindouisme. Les soufis ont un mot spécial pour les désigner: les *mastas*. Au cours des vingt-cinq derniers siècles, on n'a rien connu de tel dans le bouddhisme. Pourquoi? La raison en est que les soufis et les hindous n'ont rien de comparable à l'état de bodhisattva ; aucune instruction n'est donnée, alors que Bouddha, par contre, est tellement conscient de toutes les possibilités et prépare la voie avec tant de science qu'il donne sans cesse des indications, des orientations, des suggestions en prévision de ces moments à venir.

Le problème est encore plus complexe en Occident. Le monde chrétien n'ayant aucune idée sur la question, il est arrivé que des gens ordinaires, qui n'étaient en aucune façon des saints, aient été vénérés comme tels et que des saints authentiques aient été déclarés fous ou possédés du démon. De nombreux asiles occidentaux abritent des gens qui, sans être vraiment fous, le sont pourtant devenus à cause de l'état de bodhisattva. Ils n'ont besoin ni d'un traitement psychiatrique ni d'électrochocs ni de tranquillisants ni de psychanalyse. Tout ce qu'il leur faudrait, c'est la présence,

auprès d'eux, d'un Bouddha plein de compassion. Cette seule présence dégagerait une telle force d'attraction magnétique qu'elle les ramènerait à leur état conscient. Mais on les torture, on leur fait subir des traitements inutiles, car, une fois qu'on les croit fous, on se met à les traiter comme s'ils l'étaient.

Le bouddhisme est une des religions les plus scientifiques. Il possède toutes les données nécessaires à l'expansion de la conscience. Par ailleurs, l'état de bodhisattva est un passage obligé avant la bouddhéité. Mais c'est un non-sens, c'est vrai.

La deuxième question :
Quand l'affection qu'on porte aux autres devient-elle de l'ingérence ?

A l'instant où intervient l'idéologie, l'affection se transforme en ingérence, l'amour tourne à l'aigre, devient presqu'une sorte de haine et votre protection, une prison. C'est l'idéologie qui fait la différence.

Par exemple, si vous êtes une mère, vous prenez soin de votre enfant. Sans vous, il ne peut survivre, vous lui êtes indispensable. Il a besoin de nourriture, d'amour, de soins, mais pas de vos dogmes, de votre christianisme, de votre hindouisme, de votre islamisme, de votre bouddhisme, de vos Ecritures saintes ou de vos croyances. Il n'a que faire de vos opinions sur ce qu'il devrait être.

Evitez simplement l'idéologie, les objectifs, les buts : alors, votre affection sera quelque chose de magnifique, elle sera innocente ; autrement, ce sera de la duplicité. Lorsque votre affection ne nourrit aucun dessein, vous ne voulez pas faire de votre enfant un chrétien, un communiste ou un homme d'affaires, un docteur, un ingénieur. Vous lui dites : « Je t'aimerai et, lorsque tu auras grandi, à toi de choisir... et sois tout ce qu'il est naturel pour toi d'être. Quoi que tu sois, je te bénis, je t'accepte, tu es le bienvenu. Il est exclu que je t'aime seulement si tu deviens le président du pays et que je te déteste et aie honte de toi si tu ne deviens qu'un simple menuisier ; ou encore que je ne t'accepte que si tu rapportes un diplôme de l'université, et que je te rejette si tu échoues. Il est exclu que tu ne sois mon enfant que si tu es bon, vertueux, moral et

que, dans le cas contraire, nous n'ayons plus aucun rapport l'un avec l'autre. »

Dès l'instant où vous nourrissez un projet quelconque, vous empoisonnez la relation. L'affection, c'est magnifique mais, quand elle a un but, elle devient une manœuvre, un marché, elle pose des conditions. Tout notre amour est plein de duplicité, d'où cette détresse dans le monde, cet enfer. Non que l'affection en soit absente ; elle est là, mais elle s'accompagne de trop de ruse. La mère montre de l'affection, le père, la famille aussi. Je ne dis pas que personne ne s'occupe des autres. On le fait trop et pourtant le monde est un enfer.

Quelque chose ne va pas. Il y a un vice fondamental. Quel est-il ? Pourquoi les choses tournent-elles mal ? C'est parce que l'amour est sous condition : « Fais ceci ! Sois cela ! » Avez-vous jamais aimé quelqu'un sans conditions ? Tel qu'il est, sans chercher à l'améliorer, à le transformer, mais avec une acceptation totale ? Si vous le pouvez, vous saurez alors ce que c'est qu'avoir de l'affection. Vous vous sentirez comblé par elle et vous aurez immensément aidé l'autre.

Si votre tendresse ne cache aucun marché, aucune ambition, la personne que vous aimez vous aimera toujours. Mais si vous avez des arrière-pensées, cette personne ne pourra jamais vous le pardonner. C'est pourquoi les enfants sont incapables de pardonner à leurs parents. Interrogez les psychiatres, les psychanalystes : tous les cas qu'ils ont à traiter sont ceux d'enfants dont les parents leur ont prodigué un amour abusif, dont l'affection était intéressée, froide, calculée. Ils voulaient, à travers l'enfant, satisfaire certaines de leurs ambitions. L'amour doit être un don gratuit. Dès qu'on y colle une étiquette, un prix, ce n'est plus de l'amour.

La troisième question :
Pourquoi ne permets-tu pas qu'il y ait de la nourriture non-végétarienne dans l'ashram ?

Vous avez une idée en tête : celle de manger de la viande. Et elle est fortement cachée. La question est posée par une personne elle-même végétarienne, alors qu'il se trouve ici des milliers de non-végétariens. Cela paraît absurde, mais c'est ainsi. Le végétarien en question n'est pas un vrai végétarien, il n'est qu'un refoulé, en qui une envie sommeille.

La raison pour laquelle je n'autorise pas les aliments non-végétariens dans l'ashram n'a rien de spirituel, elle est purement d'ordre esthétique. Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'une nourriture non-végétarienne vous empêchera de devenir illuminé. Jésus mangeait de la viande, Mahomet et Ramakrishna aussi. Cela n'a posé aucun problème. Vous pouvez absorber n'importe quelle sorte d'aliments et connaître l'illumination. Ce n'est pas un problème religieux mais, selon moi, d'esthétique. Parce qu'il mangeait de la viande, j'ai le sentiment que Jésus ne possédait pas un grand sens esthétique. Non que la spiritualité lui fît défaut, au contraire. Il était aussi spirituel que Bouddha. Mais il lui manquait quelque chose. Ramakrishna mangeait habituellement du poisson : c'est simplement inesthétique, ce n'est pas très beau.

Ce n'est pas l'illumination qui est en jeu, mais bien votre sens de la poésie, de la beauté. Il s'agit de votre humanité, pas de votre sur-humanité. C'est pourquoi ce n'est pas permis dans mon ashram

et ne le sera pas. C'est une question de beauté. Si vous comprenez cela, beaucoup de choses deviendront claires. L'alcool peut être autorisé dans l'ashram, mais pas la viande, parce que l'alcool est un produit végétarien: c'est du jus de fruit, fermenté peut-être, mais du jus de fruit. Et parfois une légère ivresse fait de vous un grand poète! Dans la nouvelle commune, nous aurons un bar, qui s'appellera Omar Khayyam, du nom d'un illuminé soufi.

Mais la viande ne peut pas être autorisée, elle est simplement répugnante. L'idée seule de tuer un animal pour le manger est inesthétique. Je ne m'y oppose pas parce que l'animal est tué, car ce qui essentiel dans l'animal vivra toujours, on ne peut le tuer, et ce qui est non-essentiel mourra, que vous le tuiez ou non. Cela n'a donc rien à voir. Pour moi, ce n'est pas à prendre en considération. L'important n'est pas d'avoir commis une mauvaise action en tuant un animal, mais de l'avoir tué, *vous*, rien que pour manger alors qu'une magnifique nourriture végétarienne est à votre disposition. S'il n'y en avait pas, ce serait différent. Mais elle est disponible. Alors, pourquoi détruire un corps? Et si vous pouvez tuer un animal, pourquoi dès lors ne pas être un cannibale? Qu'y aurait-il de mal à tuer un homme? La chair humaine serait peut-être plus goûteuse. Pourquoi ne pas vous mettre à manger des êtres humains? C'est aussi une question d'esthétique!

Les animaux sont nos frères et sœurs, car nous en descendons. Ils sont notre famille. Tuer un homme, c'est simplement tuer un animal évolué ; tuer un animal, c'est supprimer un être non encore évolué, mais en voie de l'être. C'est la même chose. Que vous tuiez l'enfant lorsqu'il est en primaire ou le jeune homme dans sa dernière année d'université, cela ne fait guère de différence. Les animaux évoluent vers le stade humain et les humains ont été jadis des animaux. Ce n'est qu'une question d'esthétique. Pourquoi ne pas tuer votre femme et la manger? Elle est si belle, si appétissante!

Un homme rendait visite à un ami cannibale. Le repas fut servi. Il n'avait jamais rien mangé de pareil ni imaginé nourriture aussi savoureuse, aussi délicieuse. En partant, il dit à son hôte:

— « Jamais je ne me suis régalé autant! La prochaine fois que je viens, sers-moi le même plat. »

— « Ce sera difficile, dit le cannibale, je n'ai qu'une mère! »

Ce n'est pas une question d'ordre spirituel, je tiens à vous le rappeler encore, mais d'esthétique. Un esthète fait en sorte que la vie reste belle, qu'elle ne soit pas ni laide ni cauchemardesque.

Mais la question est venue à l'esprit de l'un d'entre vous: c'est une indication. En Inde, les végétariens ne le sont pas vraiment. Ils le sont uniquement parce qu'ils sont nés dans une famille végétarienne, de sorte que le végétarisme leur a été imposé dès le premier jour. Naturellement, ils sont curieux, ils veulent goûter aussi à d'autres choses, et l'idée surgit: « Le monde entier est non-végétarien... C'est que cela doit être bon. » Le végétarien a l'impression en quelque sorte de passer à côté de beaucoup de choses. C'est pourquoi la question est posée.

Cela n'a rien à voir avec la méditation. Vous pouvez manger de la viande et méditer. Vous pouvez le faire et aimer, cela n'a rien à voir non plus avec l'amour. Mais vous révélerez un côté de vous-même grossier, primitif, fruste, non-civilisé, ignorant la qualité de la vie. C'est d'un sentiment esthétique qu'est né le végétarisme. Il s'est mélangé avec la religion et a disparu. Il est sorti du contexte religieux.

Un jaïn m'a demandé: « Comment peux-tu dire que Jésus était illuminé alors qu'il était un mangeur de viande? » Sa question était logique puisque, pour lui, manger de la viande est un obstacle à la Réalisation. Or celui qui se nourrit ainsi peut devenir illuminé, tout comme ceux qui ne sont pas poètes, ou qui n'ont pas le sens du Beau, qui ne voient pas la beauté dans une rose, ou dans la lune, ou n'ont aucun goût pour la musique de Beethoven. Mais Jésus laisse apparaître un côté grossier. Peut-être ne pouvait-il agir autrement, peut-être vivait-il parmi des mangeurs de viande et lui était-il difficile, voire impossible, d'être végétarien. Pourtant, il faut s'en donner la peine.

Ici rappelez-vous que mon approche est globale. La méditation

est nécessaire de même que la poésie, l'esthétique, la religion, la musique, l'art. L'homme doit évoluer dans de multiples dimensions d'une manière intégrée. Puis arrive l'ultime floraison. Lorsque tous vos pétales se seront ouverts, la joie et la bénédiction que vous apportera la vie seront plus grandes.

Saint François a beaucoup plus de sens esthétique que Jésus. On raconte à son propos des histoires d'oiseaux qui venaient se poser sur ses épaules, de poissons qui sautaient de la rivière pour le voir. Il possédait une sorte d'affinité avec le règne animal. Il parlait aux arbres et aux animaux, au soleil et à la lune et les appelait « mon frère » ou « ma sœur ». Cela n'aurait pu arriver ni à Jésus ni à Mahomet. Je dis cependant qu'ils sont illuminés, mais qu'une chose manque à leur illumination : la sensibilité esthétique. Pourquoi s'en passer ? Pourquoi ne pas l'avoir tout entière ? Pourquoi ne pas devenir illuminé de toutes les manières, dans votre totalité ?

La quatrième question :
Osho, qu'est-ce que s'abandonner à toi ?

Ce que vous pensez avoir et n'avez pas doit m'être abandonné. Vous ne possédez pas réellement l'ego, le « moi », le « je ». Vous vivez dans une sorte d'illusion, l'illusion d'être séparé de l'existence. Cette séparation n'existe pas. Vous ne pouvez vivre isolé, telle une île, ne fût-ce qu'une fraction de seconde. Vous faites partie du Tout. Celui-ci participe à votre être, il déverse sur vous son énergie, mais vous gardez l'idée que vous êtes séparé.

C'est ce « je » qui doit m'être abandonné. Comme vous ne le possédez pas, vous ne me donnez rien de réel, mais seulement une illusion. Laissez-moi vous le répéter : ce que vous n'avez pas, je veux vous l'enlever, et ce que vous avez, je veux vous le rendre. Je veux vous rendre votre réalité ; vous l'aviez oubliée. C'est votre irréalité que je veux vous ôter.

Lorsque vous abandonnez votre ego, vous ne perdez rien, vous y gagnez de la réalité. C'est comme si vous rêviez en dormant et que je venais vous éveiller. Votre rêve est fini. Mais avez-vous perdu quelque chose ? D'abord il n'était pas une réalité mais rien qu'un rêve, et maintenant, quand vous ouvrez les yeux, c'est le matin, le soleil se lève, les oiseaux chantent et les arbres se réjouissent de cette nouvelle journée.

Je vous donne ce qui est et j'enlève ce qui n'est pas. Je vous éveille. Vous ne perdez rien. Ne soyez donc pas avare. Ne croyez pas que je gagnerai quoi que ce soit à votre abandon : je n'y gagne

rien. Quand je vous éveille, votre rêve disparaît, mais cela ne me donne pas votre rêve. Sinon, je ne vous aurais jamais dit de m'abandonner vos egos: je serais écrasé sous le poids de vos fantaisies!

Un homme ennuyeux alla voir un de ses amis. Celui-ci, connaissant l'homme, n'était pas à la fête. L'homme lui cassa les pieds, l'enquiquina pendant des heures et lui dit en partant:

— « C'est curieux, en arrivant j'avais une migraine et voici qu'elle a disparu! »

— « Ne t'en fais pas, dit la victime, elle n'a pas disparu. C'est moi qui l'ai maintenant! »

Lorsque vous abandonnez l'ego ou votre migraine, je n'en tire rien du tout. Ne soyez donc pas pingre. Ne pensez pas que je sois en train d'amasser de grands trésors parce qu'un tas de gens s'abandonnent à moi. Je ne reçois rien. Ce que vous abandonnez n'est rien. Mais vous gagnez beaucoup en le faisant: vous y gagnez la réalité, vous retrouvez votre authenticité.

La cinquième question :

En t'écoutant parler de Bouddha, de Sariputra, de Subhuti, d'Ananda, de Mahakashyapa, j'ai de plus en plus l'impression que tu étais réellement présent lorsque Bouddha vécut et que tu le comprends et le révères non seulement parce que tu partages le même état de conscience, mais aussi parce que tu l'as connu personnellement quand il était dans son corps. Est-ce exact ?

Oui, mais ne le dites à personne. Gardez le secret et ne me demandez plus jamais rien là-dessus.

La sixième question :

Que penses-tu, Osho ? Ai-je la moindre idée de ce dont tu parles ou la moindre idée serait-elle la chose à ne pas avoir ?

Oui !

La septième question :

Bouddha dit que tout ce que nous sommes est le résultat de ce que nous avons pensé, qu'il est fondé sur nos pensées, qu'il est fait de celles-ci. Il dit également que si un homme s'exprime ou agit avec une pensée pure, le bonheur le suit comme une ombre. Comment cela a-t-il un rapport avec l'état sans pensée puisque nous pouvons maîtriser nos pensées et parvenir au bonheur ? L'absence de pensée et la maîtrise des pensées paraissent contradictoires ?

Une première chose : le mental, l'intellect, peut exister sous trois formes. L'une est le mental négatif, qui ne pense qu'à détruire et se complaît à faire du mal aux gens. D'un mental de la sorte, Bouddha dit que la souffrance le suit comme une ombre. Si vous voulez faire souffrir les autres, vous finirez par vous faire souffrir vous-même. Si vous êtes hostile à l'existence, elle vous sera hostile, car elle est un miroir, elle vous fait écho. Les insultes que vous lancez retomberont sur vous, les poèmes que vous chantez reviendront vous inonder de leur beauté. Tout ce que vous donnez, vous le recevez mille fois en retour. Tout ce que vous semez, vous le récoltez au centuple. Le mental négatif provoque donc la souffrance et l'enfer. Il aime torturer, détruire, assassiner. Tamerlan, Gengis Khan, Adolf Hitler, Joseph Staline en sont des exemples.

A l'opposé se trouve le mental positif, l'esprit vertueux. Il est créateur, aime voir les autres heureux, leur vient en aide, se montre utile, répand la joie autour de lui. Le bonheur le suit comme une ombre. Mais il y a autre chose dont vous n'êtes pas conscient. Si le

bonheur est présent, quelque part derrière lui il y a la tristesse, et s'il y a de la tristesse, le bonheur se cache juste derrière elle. Ils vont de pair. Le mental négatif engendre l'enfer, mais celui-ci est suivi du ciel. L'esprit de bonté conduit au bonheur, mais après lui vient la tristesse, car ils sont inséparables.

Comment pouvez-vous être heureux si vous ne pouvez pas être malheureux? Si vous avez oublié ce qu'est le chagrin, vous ignorerez aussi ce qu'est la joie. Si vous ne savez pas ce qu'est la maladie, vous ne pourrez pas vous rendre compte de votre bonne santé, de votre bien-être.

Vous ne pouvez pas écrire avec une craie blanche sur un tableau blanc: personne, même pas vous, ne pourra vous lire. Pour écrire avec une craie blanche, il faut un tableau noir. Celui-ci sert de fond, la craie devient image. C'est pareil dans la vie: il faut un fond noir à votre bonheur. Le saint vit dans la félicité, mais celle-ci est une image dont la souffrance est l'arrière-plan. Sans la souffrance, le saint ne pourrait jamais connaître le bonheur. Sans contraste, il n'y a pas moyen de savoir.

En dernière analyse, le positif et le négatif ne sont donc pas séparés mais pareils aux deux côtés d'une pièce. Le saint et le pécheur coexistent. A tout moment, l'un peut se transformer en l'autre. Ce ne sont pas des voisins éloignés: ils vivent côte à côte, leurs limites se confondent.

La troisième forme de mental est l'état sans pensée: ni saint ni pécheur, ni bonheur ni tristesse. La dualité n'est plus, c'est le silence, la sérénité, la paix. Toute agitation a disparu. Même le bonheur, ne l'oubliez pas, est une agitation, une sorte de fièvre. Vous y tenez, bien sûr, mais il est fébrile. Avez-vous remarqué que vous finissez toujours par vous fatiguer d'être heureux? C'est parfait de temps en temps, mais vous ne pouvez pas le rester longtemps, tôt ou tard vous en avez assez. Le bonheur devient une tension et vous empêche de dormir la nuit. De même, vous ne pouvez ni dormir ni vous détendre si vous êtes malheureux.

Bonheur et tristesse sont tous deux lassants. Quand le premier vous fatigue, vous passez au chagrin puis, las de celui-ci, vous

repartez vers le bonheur. C'est ainsi que le balancier de la vie continue d'osciller d'un extrême à l'autre.

L'état sans pensée est tout à fait autre chose. Il n'a rien à voir avec le mental heureux ou triste, religieux ou profane.

Lorsque Bodhidharma se rendit en Chine, l'empereur Wu lui demanda : « J'ai fondé de nombreux monastères, construit de nombreux temples en l'honneur de Bouddha. J'ai ouvert mes coffres pour la diffusion de son message. Ne penses-tu pas que ce sont de saintes actions ? » Bodhidharma répondit en riant : « Qu'y a-t-il de saint là-dedans ? C'est une sorte de marché. Tu prends tes dispositions en vue de l'autre monde, tu espères aller au ciel. Il n'y a rien de saint, c'est aussi profane que tout le reste ! »

Bodhidharma voulait dire par là que vos soi-disant saintes actions sont inévitablement suivies d'actes profanes, car le désir sous-jacent est essentiellement profane.

L'empereur fut embarrassé, choqué, irrité. « Penses-tu alors, dit-il, que Bouddha n'est pas une sainte personne ? » Bodhidharma répliqua en riant : « Il n'est ni un saint ni une personne, il est un vide absolu. Comment la sainteté pourrait-elle y exister ? Elle serait une sorte d'impureté. Il est totalement silencieux et vide. »

L'état sans pensée, n'est ni saint ni profane ; Bouddha n'est ni un saint ni un pécheur. Il a transcendé la dualité. Bouddha est transcendance. Passer du mal à la sainteté n'est pas une véritable transformation, mais simplement une question de degrés, car vous n'avez pas encore transcendé le mental. Seul l'état de « non-mental » peut vous libérer.

Les saints hommes n'ont aucune sainteté. N'essayez donc pas de devenir un saint, car tout cet effort ne serait qu'une mascarade de l'ego, une satisfaction d'amour-propre, un nouveau jeu très subtil que vous jouerait le mental. Laissez simplement tomber cette idiotie. Saint et pécheur, obscurité et lumière, ciel et enfer, finissez-en avec les opposés. Alors apparaît un monde tout à fait nouveau dont vous n'aviez même pas rêvé, un monde tout de

sérénité et de paix, sans agitation, sans la moindre vague. Cet état est la bouddhéité. Il ne connaît ni peine ni plaisir, car il n'y a entre eux aucune différence.

Mais alors qu'y a-t-il? Là-dessus, Bouddha se tait. On ne peut rien en dire, car tout ce qu'on dirait relèverait du dualisme. Si vous appelez cela la félicité, vous penserez que ce n'est pas la douleur. Si vous parlez de lumière, vous penserez que ce n'est pas l'obscurité. Si vous dites que c'est l'été, vous penserez que ce n'est pas l'hiver. Si vous le comparez à une fleur, vous penserez que ce n'est pas une épine. Vous réfléchirez en termes de dualité.

Si Bouddha reste absolument muet sur le sujet, c'est parce que cela ne peut s'exprimer que dans le silence. C'est le silence. Comment pourriez-vous exprimer celui-ci par des sons?

La huitième question :

Il y a quelques années, grâce au yoga et à la méditation, j'ai vécu des moments de prière sublimes. Mon être tout entier en a éprouvé un bonheur suprême : tout était divin, amour et gratitude. Pour diverses raisons, cet état m'a quitté et me voici maintenant dans la vallée obscure. Les choses ont mal tourné quelque part. C'est culpabilisant et tellement difficile de se relever ! Qu'as-tu à dire ?

Si votre silence et votre félicité ont une cause quelconque, ils sont condamnés à disparaître. Ce qui est provoqué ne peut pas durer. Vous êtes arrivé à cet état grâce au yoga et à la méditation, mais au lieu d'être naturel, il était aussi artificiel que ce que vous pouvez obtenir par des drogues chimiques dont les effets se dissipent.

Après l'absorption d'une dose de drogue, vous vous sentez transporté au septième ciel. Tout n'est que joie et félicité, la vie est incroyablement belle, les arbres sont plus verts, les roses, plus rouges, et tous les visages plus radieux. La vie est lumineuse, psychédélique. Mais les effets de la drogue se dissipent. Le lendemain matin, quand vous regardez les arbres, ils sont à nouveau poussiéreux : ce vert, cette luminosité, cet éclat intérieur ont disparu. Les visages des passants sont à nouveau maussades, cafardeux. Tout est gris, tout est quelconque.

La même chose peut se produire avec le yoga, avec le jeûne, avec n'importe quelle technique. Celle-ci est bonne pour vous donner un aperçu, mais rien de plus ; cela ne peut pas devenir votre état de conscience permanent.

Il n'y a donc pas de problème particulier ; ce qui s'est passé est simple. Cela devait disparaître, rien ne va mal en vous. La seule chose qui cloche, c'est votre attitude. Vous pensiez pouvoir, grâce au yoga et à la méditation, créer quelque chose d'éternel. Ce n'est pas possible, on ne crée pas l'éternel. Tout ce qui est créé s'écroule un jour ou l'autre. L'éternel se produit. Il ne se fait pas, il arrive. Lorsque vous avez dépassé et laissé de côté toutes les techniques et méthodes, lorsque vous avez enfin compris qu'il suffit simplement d'être, et rien d'autre, qu'il n'y a aucun besoin de se préparer, que tous les êtres sont des bouddhas depuis le premier jour, que vous ne devez pas croître pour devenir quelque chose mais que vous y êtes déjà, que c'est déjà arrivé, alors vous vous apaisez.

Cet apaisement ne doit pas être obtenu par une méthode. Vous ne devez pas vous détendre par des postures de yoga. Le fait même de comprendre détend, la compréhension est une relaxation. Du coup, l'effort disparaît. Vous vivez votre vie de tous les jours : vous coupez du bois, vous tirez l'eau du puits, vous faites la cuisine, vous mangez, vous dormez, vous aimez, vous vivez normalement sans envie ni désir de choses extraordinaires. Et puis soudain, un jour, c'est là sans que vous ayez rien fait. Vous ouvrez les yeux et c'est là, et cela ne s'en va plus jamais. Mais cela doit venir tout seul sinon, venant de vous, cela s'en ira : ce ne sera qu'un aperçu.

Il y a quelques années, dites-vous, *grâce au yoga et à la méditation, j'ai vécu des moments de prière sublimes.* C'étaient des moments sublimes fabriqués, des rêves et des idées montés de toutes pièces. *Mon être tout entier en a éprouvé un bonheur suprême...* Mais *vous* étiez là. Celui qui éprouvait un bonheur suprême, était là ; il n'avait pas disparu. *Tout était divin...* C'est une interprétation de votre mental. Vous devez avoir entendu ou lu cela quelque part. Ce sont des idées qui flottaient dans votre mental et qu'il a traduites ainsi : *tout était divin, amour et gratitude.*

Mais vous étiez là, avec votre mémoire, votre passé. Sinon qui pourrait dire : « Tout est divin » ? Et si tout l'est vraiment, à quoi bon l'exprimer ? Dire que tout est divin signifie simplement que vous savez que tout ne l'est pas, vous optez pour une attitude, vous

vous forcez. Certes, la méditation et le yoga vous ont apporté une espèce de bonheur, une sorte de joie que vous avez parée de vos croyances : ceci, c'est Dieu, et cela, c'est de l'amour, de la gratitude. Pendant quelques jours vous avez pris plaisir à ce rêve — car c'en était un.

Pour diverses raisons, cet état m'a quitté... Pas pour diverses raisons. C'est très simple : vous deviez en sortir, vous n'auriez pu vivre éternellement dans un rêve. Personne ne le peut. La fiction n'est jamais éternelle, sinon, quelle serait la différence avec la réalité ? Un rêve ne dure qu'un moment. Tôt ou tard, vous vous éveillez, vous ouvrez les yeux et le rêve fait place à la vie de tous les jours.

Cet état m'a quitté et me voici maintenant dans la vallée obscure. Vous étiez sur les cimes ensoleillées et vous voici dans la vallée obscure. Une chose est la même : *vous*. Sombres vallées ou pics étincelants, qu'importe. Ce qui compte, c'est *vous* : l'ego est là. Il est dans la sombre vallée, il est sur la cime, il n'arrête pas de fabriquer des illusions.

Laissez-moi vous dire une chose : la vallée obscure elle-même est un songe, une idée qui vient de vous. Il n'existe pas de vallées obscures. Si tout est divin, comment pourrait-il y en avoir ? Et s'il y en a, comment tout peut-il être divin ? Elles n'existent pas plus que les cimes ensoleillées. C'est simplement un jeu de l'ego qui passe sans cesse d'un pôle au pôle opposé. Lorsque vous vous rendez compte que le beau rêve et le cauchemar sont l'un et l'autre des songes, éveillez-vous et abandonnez-les tous les deux. Pour la première fois, vous serez alors en contact avec la réalité.

Mais à l'instant où elle est là, vous n'êtes pas. C'est le seul point à comprendre : si l'expérience est une expérience de la réalité, vous ne vous trouverez pas là, vous ne pourrez pas y être. Vous serez totalement absent. La félicité sera là, mais pas vous. Personne ne sera là pour dire : « J'éprouve de la félicité ». Le divin sera présent, mais pas vous. Personne ne sera là pour dire : « Tout est divin ». Rappelez-vous cela.

La chose se produit d'elle-même, vous ne pouvez pas la pro-

duire. Si elle est fabriquée, elle est artificielle et disparaît aussitôt. Elle ne vous coûte pas cher. Pensez simplement à ce que vous faites quand vous pratiquez le yoga. Vous vous tenez sur la tête: comment le fait de vous tenir sur la tête peut-il à lui seul vous apporter l'illumination? Elle ne vous coûte pas plus que ça?

La station sur la tête peut être une sorte d'électrochoc. Du fait de cette position, la pesanteur provoque un brusque afflux de sang vers la tête qui ne peut y faire face: c'est comme une inondation. C'est pourquoi, pendant quelques instants, la pensée s'arrête. Durant cette pause vous vous sentez joyeux, merveilleusement heureux, vous avez l'impression que tout est divin. Mais combien de temps pouvez-vous vous tenir sur la tête? Même si vous apprenez à garder longtemps cette position, le mental, lui aussi, apprendra à continuer de penser malgré cet afflux de sang. Aucun problème: il l'apprendra bientôt et vous pourrez alors vous tenir sur la tête et continuer à penser.

Comment pouvez-vous arriver à l'illumination par la méditation, le jeûne, le yoga, un régime? Non, il faut aller bien plus loin, au-delà des étoiles. Toutes ces petites choses sont très matérielles. Bien sûr, elles peuvent vous purifier, vous nettoyez, mais non vous apporter l'illumination. Elles peuvent vous procurer une joie éphémère, mais il ne faut pas prendre celle-ci pour le bonheur absolu, car *vous* êtes là. Elles peuvent parfois vous remplir d'une grande lumière, mais ce n'est pas la lumière éternelle. Pour la connaître, vous ne pouvez être que féminin, réceptif, vous ne pouvez pas être un faiseur, un actif. Vous devez être dans un état d'inactivité, de passivité, ne rien faire de spécial et attendre patiemment.

Je ne vous dis pas de ne pas pratiquer le yoga — c'est bon pour le corps — ni de ne pas faire de méditations — elles sont excellentes et purificatrices. Mais ne pensez pas que, grâce au yoga et à la méditation, vous ferez venir le divin. On ne peut pas le faire venir. Mais vous serez purifié et il y aura plus de chances qu'il se produise. Il ne vient que lorsque vous ne vous y attendez pas, lorsque vous ne le cherchez pas, que vous êtes simplement assis sans rien faire ni désirer, sans la moindre trace d'une envie d'être quelqu'un d'autre,

de devenir illuminé. Cela descend toujours subitement sur vous, lorsque vous n'existez plus: l'illumination est là et vous, pas. Le divin est et vous n'êtes pas.

La dernière question:

J'ai vécu deux mois dans une communauté AA (Analyse Actionnelle) et pendant deux ans dans quelques communautés en France. Toutes ont connu l'échec, la haine devenant plus forte que l'amour. Je pensais pouvoir être plus totalement moi-même en vivant dans un groupe où les décisions et la propriété étaient collectives et la sexualité, libre. Que penses-tu de la vie en communauté?

Le problème, ce n'est pas l'endroit où vous vivez, c'est *vous*. En entrant dans une communauté, vous amenez avec vous tous vos problèmes, comme l'ont fait les autres qui sont venus y vivre. Tôt ou tard, ces difficultés refont surface. L'environnement n'est d'aucun secours, il vous distrait. Le véritable changement doit se produire en vous, communauté ou pas; il doit se produire au plus profond de votre être. Alors seulement, la vie sera différente.

Vous dites: elles ont toutes connu l'échec. Elles ont échoué parce que vous êtes resté le même. Elles n'ont pas échoué, en réalité. Leur faillite prouve uniquement que vous êtes frustré, qu'elles n'ont pas répondu à votre attente. Qu'espériez-vous? Vous pensiez qu'il suffisait de vivre dans une communauté pour que vos problèmes soient résolus? Cela ne peut rien y faire, pas plus que de vivre dans une grotte dans l'Himalaya. La vie doit être abordée avec beaucoup de réalisme. Vous devez aller au fond de vos problèmes, jusqu'à leur racine, réduire en cendres leur cause première. Alors seulement, où que vous soyez, ils pourront être résolus.

Vous étiez à la recherche d'un paradis, n'est-ce pas? C'est ce à quoi les gens aspirent depuis toujours. Ils ne se transforment pas, ils rêvent d'un paradis, mais partout où ils vont, ils créent l'enfer. Ils sont l'enfer. Le problème n'est pas de trouver un paradis. A moins de l'avoir déjà en vous, vous ne le trouverez nulle part.

Vous m'avez adressé une belle parabole:

J'ai connu jadis un homme qui gagna un voyage au ciel et en enfer, tous frais payés. On lui demanda où il voulait d'abord aller. « Je voudrais, dit-il, visiter en premier l'enfer. » Ainsi en fut-il donc décidé. Lorsqu'il arriva en enfer, un spectacle extraordinaire s'offrit à ses yeux. Ils se retrouva dans une immense salle de banquet, devant de longues tables chargées de toutes sortes de victuailles. D'un bout à l'autre, des gens étaient assis, les fourchettes pointées au-dessus des plats dont le fumet délicieux remplissait l'air des parfums les plus appétissants ; mais personne ne mangeait.

Perplexe, l'homme regarda plus attentivement et remarqua qu'ils souffraient tous d'une étrange paralysie du coude. En dépit de leurs efforts, ils n'arrivaient pas à porter la nourriture à leur bouche. « C'est donc ça, l'enfer », pensa notre homme. « Vivre dans un univers regorgeant de tout ce dont on peut avoir besoin ou envie, mais mourir de faim au milieu de l'abondance, dans l'incapacité de se nourrir... »

Tournant les talons, il demanda qu'on le conduise au ciel. Il y trouva la même salle immense, remplie des mêmes longues tables chargées des mêmes victuailles délicieuses. En regardant de plus près, il vit que là aussi tous les convives souffraient de la même paralysie du coude. « C'est cela, le ciel? » s'écria-t-il à tue-tête. Mais un examen plus attentif lui fit apercevoir un petit détail qui faisait toute la différence entre le ciel et l'enfer: au ciel, ils se donnaient à manger l'un à l'autre.

C'est la seule différence ; elle est intérieure: la compassion est apparue. A moins d'être un bodhisattva, vous serez en enfer

partout où vous vous trouverez. Lorsque la passion se transforme en compassion alors, où que vous soyez, vous êtes au ciel. C'est le seul paradis qui soit.

VII

CELUI QUI DEMEURE DANS LA PAIX

VII

CELUI QUI DEMEURE DANS LA PAIX

8— *Bouddha dit alors: « Oui, Subhuti, car le Tathagata a enseigné que les dharmas particuliers aux bouddhas ne sont pas particuliers à un seul bouddha. C'est pourquoi ils sont appelés les dharmas particuliers aux bouddhas. »*

9— *« Que penses-tu, Subhuti, demanda Bouddha, vient-il à l'esprit du vainqueur de courant qu'il a acquis le fruit d'un vainqueur de courant? »*

Subhuti répondit: « Non en vérité, ô Maître. Et pourquoi? Parce qu'il n'a acquis aucun dharma, aucun objet visible, aucun bruit, aucune odeur, aucune saveur, aucun objet palpable ou imaginaire. C'est pourquoi il est appelé vainqueur de courant. Si, ô Maître, il lui venait à l'esprit qu'il a acquis le fruit d'un vainqueur de courant, il posséderait alors en lui un moi, un être, une âme, une personne. »

Bouddha demanda: « Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit de l'Arhat qu'il a atteint l'état d'arhat? » Subhuti répondit: « Non en vérité, ô Maître. Et pourquoi? Parce qu'aucun dharma n'est appelé arhat. C'est pour cela qu'on l'appelle un arhat. Et pourquoi? Je suis, ô Maître, celui que le Tathagata a désigné comme le premier de ceux qui demeurent dans la paix. Je suis un arhat sans convoitise et cependant, il ne me vient pas à l'esprit que je suis un arhat et que je suis sans convoitise. Si, ô Maître, la pensée me venait que j'ai atteint l'état d'arhat, le Tathagata n'aurait pas déclaré que Subhuti, ce fils de

bonne famille, le premier de ceux qui demeurent dans la paix, ne demeure nulle part. C'est pourquoi il est appelé un homme qui demeure dans la paix. »

Le Sutra du Diamant semblera absurde, démentiel, à la plupart d'entre vous. Il est irrationnel, mais pas anti-rationnel. Il se situe au-delà de la raison et c'est pourquoi il est si difficile de l'exprimer par des mots.

Il y a quelque temps, séjournait chez moi un prêtre américain buveur de whisky, fumeur enragé et gourmand de pop-corn. En parcourant ma bibliothèque, il tomba par hasard sur le Sutra du Diamant. Il le feuilleta quelques minutes, puis vint me dire: « le dénommé Bouddha devait être fou. Et pas seulement lui, mais aussi ses disciples! »

Je peux comprendre sa réflexion. A vous aussi Bouddha peut sembler fou, parce qu'il tente d'exprimer l'inexprimable, de saisir quelque chose d'essentiellement insaisissable. D'où ces phrases insolites. Elles sont étranges parce que leur teneur, leur construction ne sont pas logiques. Elles ne tiennent pas debout, du moins en apparence.

Si vous n'avez jamais rien perçu de l'au-delà, il vous sera très difficile de comprendre ce que Bouddha tentait d'indiquer. Nous ne pouvons comprendre que ce dont nous avons fait l'expérience, sinon en totalité, du moins en partie. Autrement dit, notre compréhension a ses racines dans notre expérience.

Ce matin-là, Charlie était allé pour la première fois à l'école. A son retour, sa mère lui demanda:

— « Hé bien, Charlie, tu aimes l'école? »

— « Assez bien, dit Charlie, mais je n'ai encore rien vu venir. »

— « Rien vu venir? » interroge sa mère. « Que veux-tu dire? »
— « En me voyant, l'instituteur m'a dit: assieds-toi là en attendant, petit bonhomme. J'ai attendu toute la matinée... et je n'ai rien vu venir! »

La compréhension d'un petit enfant est celle d'un petit enfant, et c'est ce que vous êtes devant les paroles de Bouddha: des petits enfants. Il vous parle de l'expérience suprême. Vous devrez avoir beaucoup de patience avant que quelque chose commence à poindre dans votre conscience. Ces paroles ont une immense importance. Même si vous n'en comprenez qu'une seule, elle vous transformera au plus profond de votre être.

Un père avait emmené pour la première fois son jeune fils à l'opéra. Le chef d'orchestre commença à agiter sa baguette et la soprano se mit à chanter. Le garçon observait attentivement et, finalement, demanda:
— « Pourquoi la frappe-t-il avec sa baguette? »
— « Il ne la frappe pas », dit le père.
— « Alors, pourquoi crie-t-elle? »

Maintes fois, des idées pareilles vous viendront à l'esprit: que raconte Bouddha? Cela semble tellement absurde, cela n'a aucun sens! C'est au-delà du sens. Vous devrez rassembler toute votre énergie pour vous hisser à un niveau qui vous dépasse. Vous devrez tendre les mains vers l'au-delà. Si vous pouvez saisir ne fût-ce qu'une bribe de ces paroles, votre vie ne sera plus jamais la même. Mais ce sera difficile. Nous vivons enracinés dans la terre comme des arbres. Bouddha est un oiseau, il vole dans le ciel. Ces arbres accrochés dans le sol tentent de comprendre le message de l'oiseau qui, lui, n'a pas de racines, qui vole dans le ciel et en connaît l'immensité infinie. Il a une autre compréhension, une vision différente. La distance est considérable.

Rares sont ceux qui peuvent entr'apercevoir ce que Bouddha tente de montrer. Un message capital vous est transmis. Si vous ne

pouvez pas le saisir, reconnaissez que vous ne pouvez pas le saisir et ne dites pas, comme ce prêtre amateur de whisky, de tabac et de pop-corn, que Bouddha est fou. Gardez-vous de le dire, car c'est facile: vous vous débarrassez alors de la responsabilité de comprendre, vous pouvez refermer le Sutra du Diamant et n'y plus songer. Mais si vous dites: « Cela me dépasse. Peut-être suis-je encore trop jeune, trop immature et je dois croître en intelligence. Comment Bouddha pourrait-il être fou? » Il y a défi et c'est le début de votre croissance. Rappelez-vous de ne jamais juger l'autre. Même si Bouddha est fou, prenez-le comme un défi, vous n'y perdrez rien. S'il l'est, vous serez allé au-delà de vos limites rien qu'en tentant de le comprendre. S'il n'est pas fou, vous serez tombé sur un précieux trésor.

Le sutra:

Bouddha dit alors: « Oui, Subhuti, car le Tathagata a enseigné que les dharmas particuliers aux bouddhas ne sont pas particuliers à un seul bouddha. C'est pourquoi ils sont appelés les dharmas particuliers aux bouddhas. »

Voyez donc cette absurdité! Mais elle est pleine de sens. Que sont les dharmas, les caractéristiques particulières d'un bouddha? Sa caractéristique essentielle est de n'en avoir aucune, d'être tout à fait ordinaire, de passer à côté de vous sans que vous le reconnaissiez. Il ne se donne pas en spectacle, il n'est ni politicien ni acteur, il n'a pas d'ego à exhiber. Il n'est pas là pour convaincre quiconque de son importance. Il est totalement absent. C'est cela, sa présence. D'où ces affirmations étranges.

Sa caractéristique est de vivre comme s'il était mort. Il marche, et pourtant personne en lui ne marche, il parle, et pourtant personne en lui ne parle... c'est un silence total, ininterrompu. Les moines zen disent que Bouddha ne prononça jamais une parole, alors qu'il parla durant quarante-cinq ans sans arrêt. Si quelqu'un peut le surpasser, c'est certainement moi, et je vous affirme que,

moi non plus, je n'ai pas dit un seul mot. Les moines zen ont raison. Je suis en accord avec eux de par ma propre expérience. Je n'arrête pas de vous parler et cependant, au fond de moi-même il règne un silence absolu qui n'est pas troublé par ce que je vous dis. Quand je parle, le silence règne ; pas la moindre ride n'apparaît à la surface.

Je suis en un sens totalement présent, en un autre complètement absent, car rien en moi ne dit « je ». Non que je ne me serve de ce mot ; il est utile, il doit être employé, mais il ne suggère aucune réalité. Il n'est qu'un outil, une facilité, une tournure de langage. Je me sers simplement du mot « je » pour me désigner, mais si vous regardez en moi, vous n'y trouverez pas de « je ». Je ne l'ai pas trouvé. Plus j'ai cherché, plus le « je » s'est évaporé. Il n'existe que lorsque vous ne regardez pas en vous. Dès que vous regardez, il disparaît. C'est exactement pareil quand vous éclairez une chambre obscure : les ténèbres disparaissent. Le regard que vous jetez en vous est une flamme, une lumière ; vous ne pouvez pas y trouver d'obscurité. Votre « je » n'est que de l'obscurité concentrée.

La caractéristique essentielle d'un bouddha, son dharma, sa qualité unique est de ne pas être, de n'avoir aucun attribut, d'être indéfinissable. Toute définition que vous donneriez de lui serait inexacte, car il le limiterait alors qu'il n'est pas limité. Il est un vide pur, personne.

Bouddha est à ce point un homme comme les autres que vous ne le reconnaîtriez pas si vous le croisiez. Vous pouvez identifier un roi, vous savez à quels mots on le reconnaît, et il le sait aussi. Il s'y prépare, il les étudie à fond, il veut absolument vous prouver qu'il est spécial. Bouddha n'a rien de tel. Il ne veut rien démontrer, il ne cherche pas à être reconnu par vous. Il n'a pas besoin de votre attention. Il est arrivé.

Le besoin d'attention est psychologique. Vous devez le comprendre. Pourquoi le ressent-on ? Pourquoi chacun veut-il qu'on fasse spécialement attention à lui ? Parce qu'en vous une chose fait défaut : vous ne savez pas qui vous êtes. Vous ne vous connaissez que par ce que les autres savent de vous. Vous n'avez aucun accès direct à vous-même, vous passez par les autres.

Si quelqu'un vous trouve bien, vous vous sentez bien. S'il dit le contraire, cela vous déprime et vous vous sentez mal. Vous êtes heureux si on vous trouve beau, malheureux si on vous trouve laid. Vous ne savez pas qui vous êtes. Vous vivez uniquement des opinions des autres, vous recueillez sans cesse leur avis. Vous n'avez aucune connaissance directe, immédiate, de votre être, c'est pourquoi vous l'empruntez ailleurs. D'où le besoin d'attention. Lorsque celle-ci vous est accordée, vous avez l'impression d'être aimé car dans l'amour, chacun est attentif à l'autre.

Quand deux personnes s'aiment profondément, elles oublient le monde entier. Chacune est complètement absorbée par l'autre. Elles se regardent dans les yeux. Dans ces instants-là, tout disparaît, rien d'autre n'existe plus, les deux amants ne sont plus là ; ils vivent quelque part très haut dans le ciel, au paradis. Ils concentrent totalement leur attention l'un sur l'autre.

L'amour est attentif et tout le monde est passé à côté de lui, sauf des êtres vraiment exceptionnels, car l'amour est Dieu. Ils sont des millions à vivre sans amour parce qu'ils sont des millions à vivre sans Dieu. Comment pallier à ce manque d'amour? le moyen le plus facile est d'attirer l'attention des gens. Cela vous donne le change et vous fait croire qu'ils vous aiment.

C'est ce qui arrive au leader politique: il devient premier ministre ou président et, naturellement, le pays entier doit lui prêter attention. Il se sent bien. C'est une manière détournée de se sentir aimé. Or personne ne l'aime. Personne ne se soucie de ce qu'il devient dès qu'il a quitté son poste. Qui se soucie de Richard Nixon? Qui s'inquiète de le savoir mort ou vivant? Vous n'entendrez parler de lui que lorsqu'il mourra. Ce jour-là, les journaux auront quelque chose à dire sur lui. Vous vous demanderez soudain: « Il était donc encore en vie? » Qui se soucie d'un politicien qui n'est plus au pouvoir? Lorsqu'il y est, c'est au pouvoir que les gens prêtent attention, mais le politicien croit que c'est à lui. Il est en quête d'amour et n'a su ni aimer ni se faire aimer. Sa recherche d'amour s'est très subtilement transformée, elle a changé de direction pour devenir une recherche de considéra-

tion. Il veut voir sa photo chaque jour dans la presse sinon il se sent abandonné. Ce n'est pas ainsi qu'on peut parvenir à satisfaire un besoin d'amour. Lorsqu'il survient, l'amour entraîne avec lui l'attention comme une ombre. Mais l'attention n'entraîne pas l'amour. On peut d'ailleurs la susciter de mille façons, par un méfait par exemple. Un criminel cherche lui aussi de l'attention. Il commet un meurtre, et puis sa photo apparaît dans les journaux, son nom est cité à la radio, on le voit à la télévision. Il se sent bien. Désormais chacun sait qui il est, chacun pense à lui. Son nom est célèbre. Le politicien connu et le truand notoire recherchent tous les deux la même chose.

Bouddha est amour absolu. Il a aimé l'existence et celle-ci l'a aimé. C'est cela le samadhi: être en relation orgasmique avec le Tout. Il a connu cette extase, l'orgasme total qui n'est ni physique ni mental et n'a plus besoin désormais de solliciter l'attention de quiconque.

Il vous croisera en chemin et vous ne pourrez pas le reconnaître, car vous ne vous rappelez que les politiciens, les criminels et leurs pareils. Vous pourrez identifier un fou parce qu'il sera en train de faire des idioties, mais vous ne reconnaîtrez pas un bouddha qui passe en silence, sans bruit. C'est sa marque principale: être comme s'il n'était pas. Mais si telle est sa caractéristique essentielle, alors il n'en a aucune.

C'est cela que veut dire Bouddha dans la première phrase du sutra. Ce qui fait de lui un être extraordinaire, c'est qu'il est tout à fait ordinaire. Etre ordinaire est la chose la plus extraordinaire au monde. A ce propos, j'ai lu tout récemment une très belle histoire sur saint François d'Assise qui était un bouddha.

Saint François d'Assise était sur son lit de mort et chantait. Il chantait si fort que tout le voisinage l'entendait. Le frère Elie, un pompeux personnage, membre important de l'ordre franciscain, s'approcha de lui et lui dit: « Mon père, il y a des gens dans la rue, sous votre fenêtre. » Il y avait foule, en effet. Craignant que la dernière heure de François ne soit venue, beaucoup de ceux qui l'aimaient s'étaient rassemblés devant la maison.

« Je crains fort, ajouta le frère Elie, que nous ne puissions les empêcher de vous entendre chanter. Ce manque de retenue en un moment aussi grave pourrait mettre l'Ordre dans l'embarras, mon père, et diminuer l'estime dans laquelle on vous tient si justement. Peut-être, dans la situation extrême où vous êtes, avez-vous perdu de vue vos devoirs envers les nombreuses personnes qui vous considèrent comme un saint. Ne serait-il pas plus édifiant pour elles que vous, euh, mouriez avec plus de dignité chrétienne? » — « Excuse-moi, frère dit Saint François, j'ai le cœur tellement joyeux que je ne peux vraiment pas m'en empêcher: il faut que je chante! » Et il mourut en chantant.

Il est, dans toute l'histoire du christianisme, le seul qui soit mort en chantant. C'est arrivé à beaucoup de bouddhistes zen, mais ils n'appartiennent pas à la chrétienté. François est le seul maître zen parmi les saints de l'Occident. Il se moquait pas mal de la dignité chrétienne.

Que s'était-il passé? Ce frère Elie voulait prouver que François était un saint. Il craignait que les gens ne le considèrent pas comme tel, mais le prennent pour un fou. Un saint, par définition, doit être triste. Les chrétiens ne croient qu'en des saints tristes. Ils ne peuvent admettre que Jésus ait jamais ri: c'est en dessous de la dignité chrétienne. Rire? Une chose tellement humaine, tellement commune? S'obligeant à placer Jésus bien au-dessus du niveau humain, ils lui enlèvent toute humanité et font de lui un être sans vie, sans consistance.

Le frère Elie était inquiet. François vivait ses derniers instants. Il allait mourir en laissant derrière lui une mauvaise réputation. On penserait qu'il n'était pas un saint mais un fou. En fait, ce n'était pas pour François qu'il se faisait du souci, mais pour lui-même et pour l'Ordre: « Plus tard, ce sera très embarrassant pour nous. Que répondre quand on nous demandera ce qui s'est passé dans ces derniers instants? » Il était inquiet pour lui-même. Si le maître était fou, que penser alors des disciples? Et il en était un...

Vous voyez ici deux dimensions, deux visions différentes. D'un côté, Elie qui se préoccupe de l'opinion publique. Il veut prouver

que son maître est le plus grand, le plus saint, et il ne connaît qu'un moyen d'en donner la preuve : être grave, prendre la vie au sérieux. Il ne peut ni rire ni chanter ni danser. Tout cela est trop humain, trop vulgaire. On peut pardonner ce genre d'attitude à de simples mortels, mais pas à un homme de la stature de François.

Quant à François, il a une vision toute autre : il n'est qu'un homme ordinaire. « Excuse-moi, frère, dit-il, mais je ressens une telle joie dans mon cœur que je ne peux vraiment pas m'empêcher de chanter : il faut que je chante ! » En fait, il n'est pas exact de dire que François chantait : il était devenu le chant lui-même. C'est pourquoi il ne pouvait le réprimer — plus personne n'était là pour l'arrêter. Le chant s'élève tout seul, il n'est pas commandé, il ne peut pas l'être puisque le responsable a disparu. Le moi, l'ego, n'existe plus. François n'existe plus en tant qu'individu. En lui règne un silence absolu et, de ce silence, naît un chant. Que peut faire François ? C'est pourquoi il dit : « Je n'y peux rien, je dois chanter ! »

Il mourut en chantant. Il n'y a pas de plus belle mort, car elle prouve que vous avez vécu en chantant, que votre vie a été joyeuse et que la mort est le sommet, l'apogée.

Saint François est un bouddha. Sa caractéristique est d'être comme les autres, de ne pas penser à ce qu'il devrait être, d'être spontané : tout ce qui doit arriver, arrive. Il vit sous l'impulsion du moment. C'est cela, son authenticité. Vous pourrez l'appeler sa caractéristique, mais en quoi consiste-t-elle ? Elle n'est qu'une absence de caractère : il ne porte pas sur lui de camisole de force, d'armure, il ne vit pas du passé, il ignore ce qu'est la dignité chrétienne, il vit dans l'instant comme un enfant. Il est extraordinaire parce qu'il est ordinaire. S'il est quelqu'un, c'est qu'il n'est personne. Sa présence est une absence, la mort est sa vie.

Bouddha demanda : « Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit du vainqueur de courant qu'il a acquis le fruit d'un vainqueur de courant ? » Subhuti répondit : « Non en vérité, ô Maître. Et pourquoi ? Parce qu'il n'a acquis aucun dharma, aucun objet visible, aucun bruit,

aucune odeur, aucune saveur, aucun objet palpable ou imaginaire. C'est pourquoi il est appelé un vainqueur de courant. Si, ô Maître, il lui venait à l'esprit qu'il a acquis le fruit d'un vainqueur de courant, il posséderait alors en lui un moi, un être, une âme, une personne. »

Bouddha a parlé des quatre étapes du chercheur spirituel. La première, il l'appelle « le vainqueur de courant », c'est-à-dire celui qui est entré dans le champ d'énergie de Bouddha, le *Buddhafield*, qui est devenu un initié, un sannyasin. Pourquoi cette appellation? Parce que le chercheur ne reste plus sur la rive, il n'est plus statique, il s'est mis à suivre le courant de la vie. Il ne lutte plus contre le fleuve. Cet ego qui luttait, qui allait toujours à contre-courant, cet ego n'est plus là.

Encore une fois, vous allez penser que c'est absurde : il est appelé un « vainqueur de courant » parce que celui-ci l'a emporté. Il a abandonné le combat, il s'est rendu ; c'est pourquoi il est victorieux et qualifié de « vainqueur de courant ». Etranges paroles! Il avait d'abord lutté pour la victoire. C'est ce que chacun tente de faire sur cette terre : avoir une vie qui réponde à ses propres désirs, à ses projets, à ses projections, imposer un modèle construit sur ses propres rêves et ses désirs personnels, aller à contre-courant, se battre contre l'existence, contre la nature, contre Dieu. La vie humaine ordinaire est une vie de conflit.

Mais contre qui luttez-vous en réalité? Vous luttez contre votre propre source, contre vous-même, et ce combat vous conduit à des frustrations de plus en plus profondes, car vous ne pouvez pas gagner. Vous serez vaincu parce que vous n'êtes qu'une infime partie de l'existence qui est vaste, immense. Vous ne pouvez pas gagner contre elle, vous ne le pouvez que grâce à elle, si elle est de votre côté. Si elle ne l'est pas, vous pouvez continuer à croire à votre succès, mais vous serez battu. Ce n'est qu'une question de temps. Tôt ou tard, fatigué, déçu, épuisé, vous abandonnerez mais ce sera alors dans la défaite, et celle-ci n'est pas joyeuse. Comment pourrait-elle l'être?

Les gens intelligents savent qu'ils connaîtront la joie s'ils aban-

donnent avant que la défaite ne survienne. Abandon et défaite sont tellement différents et tellement semblables! Le vaincu semble avoir abandonné, et celui qui a abandonné a l'air d'un vaincu, mais ce n'est qu'en apparence, en surface. Intérieurement, ils n'ont rien de commun. Le vaincu est furieux, déçu, il est en enfer. Celui qui s'est rendu n'éprouve aucune tristesse, il est transporté de joie. Il est dans l'extase. Il a compris que tout ce combat n'avait pas de sens, qu'il était voué à l'échec.

C'est comme si ma main gauche se battait avec ma main droite ou mes doigts, avec mon corps. Comment pourraient-ils gagner? C'est perdu d'avance. Le sage abandonne, il dit: « Que ta volonté soit faite, que ton royaume vienne. Passe à travers moi, fais de moi un bambou creux, une flûte de roseau. Chante par moi si tu le veux, ou bien fais passer en moi ton silence. » Il devient simplement un passage, un canal. Il se laisse aller avec le courant, en disant: « Que le courant de la vie prenne possession de moi! Je ne lutterai pas, je ne nagerai même pas. Je flotterai, j'irai avec le vent. »

Conclure pareil accord avec la vie s'appelle: devenir un vainqueur de courant. Mais c'est une expression insolite: l'abandon est appelé victoire, car la lutte conduit à l'échec, à la défaite. Que peut faire Bouddha? Cette vie est paradoxale. Ceux qui se rendent sont les vainqueurs et ceux qui poursuivent le combat s'aperçoivent un jour qu'ils ont perdu toute leur énergie dans la bataille et qu'il n'y a nulle trace de victoire.

Alexandre, Napoléon, Gengis Khan, Tamerlan ont échoué, souvenez-vous en. L'histoire — la vraie — ne devrait pas s'embarrasser de ces ratés, elle devrait parler plutôt des vrais vainqueurs. Bouddha, Jésus, saint François dont la victoire vient de leur abandon. Pensez-y un peu! Pensez à la beauté et au bonheur de ne pas lutter, de descendre simplement le fleuve en vous laissant emporter par lui vers l'océan! Vous vous agitez inutilement. Allez simplement avec lui et vous parviendrez à l'ultime, à l'infini. Cet abandon total à l'existence, Bouddha l'appelle le fruit du vainqueur de courant. C'est le premier stade.

Le deuxième stade est appelé « celui qui revient encore une

fois », le troisième stade, « celui qui ne revient plus » et le quatrième, « l'arhat ». Le vainqueur de courant renonce à trois esclavages. Le premier est l'ego, l'individualité, l'idée d'un moi séparé. C'est évidemment la cause initiale de la lutte. Le deuxième consiste à vivre uniquement selon les règles et le rituel. Tel est le cas des croyants, des gens pieux. Ils sont nombreux, mais ils ne connaissent rien de la religion. Celle-ci n'est pas un rituel, une règle, mais une vie d'une toute autre sorte, une vie de vigilance, d'amour, de compassion. Regardez le monde, et vous verrez des millions de gens aller à l'église, au temple, à la mosquée, au gurudwara pour y prier, ou faire un tas de choses. Mais tout y est rituel et la religion, absente.

Voici une vieille histoire indienne: un homme procédait à la cérémonie traditionnelle du *shrâddha* en l'honneur de son père défunt. Il s'agit d'un rituel où l'on prie pour que le mort fasse un bon voyage. Au cours de la cérémonie, le chien de la maison s'introduisit dans la salle de prière. Pour éviter la profanation, l'homme se leva en hâte et attacha l'animal à un montant extérieur de la véranda.

Des années plus tard, l'homme mourut à son tour et son fils accomplit lui aussi la cérémonie du *shrâddha*. Voulant respecter le moindre détail du rituel, il se rappela qu'il était important d'avoir un chien. « Mon père s'était levé au milieu de la prière, se dit-il et, après avoir attaché le chien au montant de la véranda, avait repris tout heureux, le cours de ses oraisons. » La famille ne possédant pas de chien, il lui fallut courir dans le voisinage pour trouver un chien errant. Il en attrapa un, l'attacha avec soin à un montant de la véranda, puis acheva la cérémonie la conscience tranquille.

Depuis des siècles, la tradition est soigneusement conservée par cette famille: le rite du chien sacré est devenu le point central de la cérémonie. C'est ainsi qu'évoluent les choses. Les gens vivent dans l'inconscience. Vos pères faisaient une chose qu'avaient accomplie leurs pères et les pères de leurs pères. Cela finit par revêtir un caractère sacré, et vous continuez simplement à répéter, sans vous inquiéter de la signification.

Jésus appelait Dieu « Abba, Père ». Vous l'appelez encore ainsi, mais cela ne veut rien dire. Ce rite ne vient pas de votre amour, il est purement superficiel. Vous n'aimez pas réellement au point d'appeler Dieu « Abba ». En fait, ce n'est pas le mot qui est important. L'essentiel c'est ce que vous sentez dans votre cœur. Alors, il ne faut même pas prononcer le mot: le sentiment suffit. Mais si celui-ci est absent, le mot n'est plus qu'un rite vide de sens.

Après qu'on l'eut bordée dans son lit, la petite fille de quatre ans joignit ses petites mains et se mit à prier. Distraite, elle entama le bénédicité. Réalisant son erreur, elle regarda au plafond avec un large sourire et dit: « Efface ça, Jésus! » Puis elle récita sa prière du soir.

Il en va de même des rites. Ils ne naissent pas en vous, ils sont uniquement imposés par l'extérieur. Vous continuez à les répéter mécaniquement.

La troisième chose, dit Bouddha, que doit abandonner le vainqueur de courant est le doute, l'hésitation. Un esprit qui doute ne peut pas se détendre, s'abandonner, être total. Une partie de lui-même continue de se battre, de dire non. Il lui est impossible de prononcer un oui absolu. Or, l'essentiel pour devenir un vainqueur de courant est de dire oui à la vie, inconditionnellement, de tout son être. Cela suffit comme prière. Si vous pouvez simplement rester silencieux et dire oui à l'existence, il ne faut rien de plus, aucun rituel.

Après le vainqueur de courant, vient ensuite la deuxième étape, celle de « celui qui revient une fois ». Il doit se défaire de la convoitise, de la sensualité et de la rancune. Il mourra, mais reviendra encore une fois.

La troisième étape est le non-retour, celle de « celui qui ne reviendra plus ». Il doit renoncer à l'envie de vivre, au désir de l'autre vie, à la soif d'être. Enfin, la quatrième s'appelle l'état de celui qui est absent, l'arhat, il n'est personne, il est le néant. Il est devenu un bouddha.

Bouddha interroge Subhuti sur ces quatre étapes. Il lui demande:

« Vient-il à l'esprit du vainqueur de courant qu'il a acquis le fruit d'un vainqueur de courant? »

Une question simple, mais très importante. Et Subhuti répond:

« Non en vérité, ô Maître. Et pourquoi? Parce qu'il n'a acquis aucun dharma. »

Si vous dites: « Je me suis abandonné », il n'en est rien, car comment pouvez-vous faire l'abandon de vous-même? C'est vous, c'est-à-dire le « je », qui doit être abandonné. Vous ne pouvez pas dire: « Je me suis abandonné ». Si c'est quelque chose que vous faites, alors, ce n'est pas de l'abandon.

Certains viennent me demander: « Comment pouvons-nous nous abandonner à toi? » Je leur réponds: « Vous ne le pouvez pas. Vous êtes l'obstacle. Ecartez-vous simplement, et c'est l'abandon. » Ce n'est pas quelque chose qu'on doit ou qu'on peut faire; ce n'est pas une action, c'est un accord.

« Je » est toujours d'humeur à se battre. Il ne peut pas se passer de lutte, il existe grâce à elle, il survit par elle, il dépend d'elle. Ou vous luttez contre les autres ou, si vous changez, vous vous mettez à lutter contre vous-même. C'est ce que font les moines dans leurs monastères. Ayant renoncé au monde, ils ne se battent plus contre celui-ci ni contre personne, mais contre eux-mêmes.

Le corps dit: « J'ai faim », et vous dites: « Non ». C'est un combat. L'ego se manifeste d'une façon nouvelle. « Regarde, dit-il, comme je contrôle bien le corps! Je suis le maître et lui, l'esclave. » Vos yeux se ferment et disent: « Nous voulons dormir » et vous déclarez: « Non, j'ai décidé de rester debout toute la nuit. C'est ma méditation, une méditation spéciale. Je ne veux pas dormir. » Vous vous sentez bien, mais vous vous battez. Votre corps réclame un

peu de confort et vous dormez sur la pierre. Il voudrait s'abriter un peu et vous restez en plein soleil. Il voudrait quelques vêtements et vous restez nu dans le froid. Ce sont là des façons de lutter. Maintenant que vous n'avez plus le monde à combattre, vous vous divisez.

L'ego vit grâce au désaccord ; n'importe lequel lui convient. Le mari se bat avec la femme, celle-ci avec le mari. Ce ne sont que des manières de nourrir l'ego. Plus vous vous battez, plus le « je » devient fort. La force la plus grande qu'il reçoit vient de la lutte la plus sévère que vous menez : celle contre vous-même.

Tuer quelqu'un est aisé ; vous tuer lentement vous-même, continuellement, de nombreuses années durant, est une tâche ardue, un long suicide qui conforte l'ego. C'est pourquoi l'ego des moines, des soi-disant religieux, est si grand, beaucoup plus que celui des gens de la rue. Si vous voulez voir des egos énormes, allez dans l'Himalaya : vous les trouverez assis dans des grottes.

Celui qui s'est abandonné ne peut pas déclarer qu'il s'est abandonné, mais seulement que l'abandon s'est produit. *C'est pourquoi il est appelé vainqueur de courant.* Il a laissé tomber le « je ».

« Il n'a acquis aucun dharma, aucun objet visible, aucun bruit, aucune odeur, aucune saveur, aucun objet palpable ni imaginaire. C'est pourquoi il est appelé un vainqueur de courant. »

Il n'a rien gagné de concret. En réalité, au lieu d'acquérir quelque chose, il a abandonné l'idée même de gagner. C'est pourquoi il est appelé un vainqueur de courant. Il a complètement renoncé à la lutte, à la guerre qu'il menait depuis tant et tant de vies, à tout ce qu'il avait projeté. Cela ne l'intéresse plus. Il ne peut rien vous montrer en disant : « Voyez ce que j'ai gagné ! C'est le fruit de ma victoire. » Il ne peut pas vous présenter le royaume qu'il a conquis. Il n'a rien acquis de visible, mais par contre, il a abandonné son ego. Cet abandon est une grande victoire. Cependant, une victoire comme celle-là ne peut être revendiquée.

« Si, ô Maître, il lui venait à l'esprit qu'il a acquis le fruit d'un vainqueur de courant, il posséderait alors en lui un moi, un être, une âme, une personne. »

Dès l'instant où vous pensez: « J'ai gagné, je me suis abandonné », vous recréez un nouveau « je », un nouveau moi surgit, vous vous remettez à voir avec les yeux de l'ego. Vous avez à nouveau la perception du moi. Le mot « perception » est remarquable. Il vient de « percapere » qui signifie: s'emparer de, saisir, attraper, capturer. A l'instant où vous percevez que vous êtes là d'une manière ou d'une autre, votre ego existe et celui-ci vous capture. Vous retrouvez vos vieilles habitudes. Vous avez tout manqué, vous n'êtes plus un vainqueur de courant.

Bouddha demanda: « Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit de l'arhat qu'il a atteint l'état d'arhat? » Subhuti répondit: « Non en vérité, ô Maître. Et pourquoi? Parce qu'aucun dharma n'est appelé arhat. C'est pour cela qu'on l'appelle un arhat. Et pourquoi? Je suis, ô Maître, celui que le Tathagata a désigné comme le premier de ceux qui demeurent dans la paix. Je suis un arhat sans convoitise, et cependant, il ne me vient pas à l'esprit que je suis un arhat et que je suis sans convoitise. Si, ô Maître, la pensée me venait que j'ai atteint l'état d'arhat, le Tathagata n'aurait pas déclaré que Subhuti, ce fils de bonne famille, le premier de ceux qui demeurent dans la paix, ne demeure nulle part. C'est pourquoi il est appelé un homme qui demeure dans la paix. »

C'est simple une fois que vous avez compris que lorsque vous entrez dans le monde de la vérité, vous ne pouvez pas le proclamer. Votre revendication serait un désaveu.

Un homme demanda un jour à Bouddha: « As-tu atteint la Réalisation? » Bouddha répondit: « Je ne peux pas le prétendre, parce que je l'ai atteinte. » Voyez comme c'est beau. Il dit: « Je ne peux pas prétendre être un Réalisé, parce que je le suis. Si je le revendiquais, ce serait un signe infaillible que je ne le suis pas. »

Mais voyez aussi comme c'est difficile. S'il déclare: « Je n'ai pas atteint la Réalisation », il profère un mensonge. S'il dit: « Je l'ai atteinte », ce n'est pas possible, car il n'y a pas de « je » dans la Réalisation. Celle-ci ne se produit que lorsque le « je » a disparu. Vous voyez la difficulté et l'impuissance du langage.

« Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit de l'arhat qu'il a atteint l'état d'arhat? »

Ce n'est pas un état. L'état d'arhat n'est pas un objet que vous pouvez saisir, posséder, mettre en réserve. C'est une liberté, vous laissez simplement tomber vos chaînes. Le jour où elles ont toutes disparu jusqu'à la dernière, celle de l'idée du « je », il n'y a plus personne. Cet état conscient est appelé arhat.

« ... C'est pour cela qu'on l'appelle un arhat. Et pourquoi? Je suis, ô Maître, celui que le Tathagata a désigné comme le premier de ceux qui demeurent dans la paix. »

Subhuti se prend maintenant lui-même comme exemple et déclare: « Tu as dit de moi que j'étais parvenu à la Réalisation, que j'étais devenu un arhat, que je demeurais dans la paix. » Dans le langage de Bouddha, « demeurer dans la paix » signifie qu'il n'y a personne à l'intérieur, car s'il y a quelqu'un, la paix n'est pas possible, il y aura un mouvement de va-et-vient. La demeure n'est silencieuse que lorsqu'elle est inhabitée. Si peu qu'on y soit, l'agitation persistera. Même s'il n'y a qu'un seul occupant, il changera les objets de place, il fera quelque chose. Même s'il dort profondément, il ronflera. Il se passera inévitablement quelque chose. Mais lorsqu'il n'y a personne, la paix règne.

Bouddha appelle état d'« arhat » celui dans lequel règne une paix absolue, une paix telle qu'on n'y peut trouver personne. Lorsqu'il dit: « Maintenant, Subhuti, tu demeures dans la paix », il veut dire: « Maintenant, Subhuti, tu n'es plus. » C'est la même chose.

« Tu as déclaré, dit Subhuti, que Subhuti demeure dans la paix,

qu'il est devenu un arhat, et tu dis sûrement la vérité. Comment, ô Maître, pourrais-tu ne pas dire vrai ? Mais je ne peux pas proclamer que je suis un arhat exempt de toute convoitise. Si cela me vient à l'esprit, alors tu t'es trompé. S'il me vient à l'esprit que je suis un arhat, alors l'ego réapparaît, je reprends possession d'un « moi » et je retombe dans l'ancien piège. Si l'idée me vient que « *je* » demeure dans la paix, celle-ci disparaît, car le « je », l'habitant, est revenu. »

Comment alors rester en paix ? Il arrivera inévitablement quelque chose : une souffrance, un rêve, un désir, et le monde matériel ressurgit tout entier. L'ego est le germe de ce monde, il le contient dans sa totalité. Pensez simplement : « Je suis », et aussitôt le monde entier est là.

« Il ne me vient pas à l'esprit, déclare Subhuti, que je suis un arhat et que je suis sans convoitise. Si, ô Maître, la pensée me venait que j'ai atteint l'état d'arhat, le Tathagata n'aurait pas déclaré que Subhuti, ce fils de bonne famille, le premier de ceux qui demeurent dans la paix, ne demeure nulle part. C'est pourquoi il est appelé un homme qui demeure dans la paix. »

Quand on a disparu, quand l'habitant intérieur n'est plus, on est parvenu à la paix. Le néant, est la saveur caractéristique du message de Bouddha. On arrive à cet état lorsqu'on n'est pas, lorsque seule règne l'absence. Mais personne ne peut alors le revendiquer, personne ne peut s'en vanter.

Pour comprendre Bouddha, il vous faudra avoir un avant-goût du « non-être ». La compréhension intellectuelle de ses paroles ne vous sera pas d'un grand secours. Quelques brèves expériences vous seront nécessaires, et vous pouvez les connaître.

De temps en temps, asseyez-vous en silence, sans rien faire ; restez immobile, sans le moindre mantra pour vous distraire, pas même le nom de Dieu, sans adopter une posture de yoga, sans contemplation, sans même méditer, rien qu'en demeurant silencieux dans votre chambre, ou sous un arbre, ou au bord d'un fleuve, ou étendu dans l'herbe, en regardant les étoiles ou bien les

yeux fermés, simplement là, tel un réservoir d'énergie immobile ; vous commencerez à éprouver un avant-goût du « non-être ». L'espace d'un instant, vous sentirez que vous êtes et que vous n'êtes pas. Vous êtes totalement et cependant, vous n'êtes pas. Vous n'êtes pas et pour la première fois, vous êtes.

Vous verrez alors pourquoi Bouddha est si paradoxal. Vous n'êtes que lorsque vous n'êtes pas. Quand tout est absent, il y a une grande présence. Quand l'ego a complètement disparu, vous devenez la Totalité. Vous disparaissez en tant que goutte pour devenir l'océan. D'un côté, vous n'êtes plus et de l'autre, vous apparaissez pour la première fois.

L'illumination est une mort et une résurrection. Elles arrivent ensemble, la mort est aussitôt suivie de la résurrection. Mais vous devez y goûter, vous devrez les savourer. Ces paroles ne sont pas de simples mots, elles ne sont pas un dogme ou un système philosophique, mais une expérience existentielle.

Je comprends vos difficultés. Beaucoup de questions m'ont été posées, on me dit : « Quand tu nous parles des soufis, nos cœurs dansent, mais ce Sutra du Diamant ne nous émeut pas. »

Il s'agit ici de quelque chose de plus élevé, de plus raffiné. Les soufis, vous pouvez les comprendre : ils sont proches de vous, ils parlent d'amour. Vous avez déjà entendu ce mot, vous avez une certaine idée de ce qu'il signifie. Vous pouvez ne pas comprendre le sens que lui donnent les soufis, néanmoins, lorsque vous entendez parler d'amour, votre cœur se met à fondre. Mais ces paroles que prononce Bouddha sont d'un niveau beaucoup plus élevé.

Il n'en va cependant pas de même pour chacun. Certains expriment une grande émotion dans les questions qu'ils m'ont adressées. Cela dépend. J'en connais quelques-uns dont le cœur danse à un tel point avec le Sutra du Diamant qu'ils frôlent la crise cardiaque !

Je parle ici pour tant de gens, ne l'oubliez pas. Vous êtes différents les uns des autres, vos approches sont diverses. Tantôt cela vous convient, tantôt pas. Quand cela ne vous plaît pas, prenez patience, comme d'autres doivent se montrer patients lorsque cela

vous convient. Je parle pour beaucoup de gens, pas seulement pour vous, mais pour des millions qui ne sont pas ici et que ces paroles toucheront.

Si vous avez parfois l'impression que le sujet est difficile à comprendre, inaccessible, soyez patient. Ecoutez. Si votre cœur ne danse pas, peut-être est-ce plus haut ou plus profondément que vous serez touché. Il y a des mots qui s'adressent à la tête, d'autres au cœur et d'autres encore au-delà. Ce dont je vous parle est au-delà, et ce qui est au-delà est très difficile. La tête et le cœur ne vous sont pas étrangers, mais vous ne connaissez rien de l'au-delà.

Ces paroles sont extraordinaires. Ce Sutra du Diamant est un diamant, le plus précieux de toute la littérature universelle. Personne n'a parlé ainsi, personne n'a eu de telles envolées. Si vous avez l'impression de ne pas pouvoir voler aussi haut, ne vous refermez pas sur vous-même. Faites un effort. Si vous pouvez aller un peu plus loin que vous ne le pouvez aujourd'hui, si vous pouvez faire quelques pas vers l'inconnu, ce sera un enrichissement pour vous.

VIII

VOUS ETES DEJA CHEZ VOUS

QUESTIONS :

1 — *Pourquoi tous les grands maîtres viennent-ils de l'Orient ?*

2 — *N'en as-tu pas assez de répondre aux mêmes questions ?*

3 — *La vérité n'est-elle pas simple ?*

4 — *L'obstacle est-il le doute ?*

5 — *N'ai-je vraiment pas à m'occuper des autres ?*

6 — *Comment satisfaire mon désir de bonheur ?*

7 — *On me prend pour un minable...*

La première question :
Pourquoi tous les grands maîtres viennent-ils de l'Orient ?

Parce que l'humanité n'est pas encore une. L'homme est divisé, le mental est schizophrène. L'Orient est introverti, l'Occident, extraverti. L'Occident a donné tous les grands savants, il a développé la science en oubliant complètement l'âme ; il s'est intéressé à la matière, mais en perdant de vue la subjectivité intérieure ; il a tout centré sur l'objet.

L'Orient a accordé trop d'intérêt à l'âme intérieure et a négligé l'objectivité, la matière, le monde, favorisant ainsi l'apparition de grands maîtres spirituels. Mais cet état de choses n'est pas bon, il ne devrait pas exister. L'homme ne peut plus vivre dans un tel déséquilibre. Il doit devenir intégré, fluide, ni extraverti ni introverti mais à même d'être à la fois l'un et l'autre. L'équilibre entre l'intérieur et l'extérieur ouvre la voie à l'extase la plus profonde.

Celui qui n'est ni trop intériorisé ni trop extériorisé est quelqu'un d'équilibré, à la fois scientifique et mystique. Cela arrivera, nous préparons le terrain dans ce but. Je voudrais que l'homme ne soit plus ni oriental ni occidental, car être oriental par opposition à occidental, ou l'inverse, est détestable. La terre entière est nôtre et nous lui appartenons. Un homme doit être simplement un homme, un être humain total, entier. De cette totalité naîtra un bien-être nouveau.

L'Orient et l'Occident ont tous deux connu la souffrance. Vous

pouvez le constater partout : à l'Est, la pauvreté et la famine et à l'Ouest, la tension, l'anxiété, l'angoisse. L'Occident est très pauvre intérieurement, l'Orient l'est extérieurement. Or, la pauvreté est un mal ; intérieure ou extérieure, elle ne devrait pas être tolérée. L'homme doit être riche à la fois intérieurement et extérieurement. Sa richesse doit être pluridimensionnelle.

Imaginez un peu un Einstein qui serait également un bouddha. Méditez sur cette possibilité, elle existe. En fait, s'il avait vécu un peu plus longtemps, Einstein serait devenu un mystique. Il avait commencé une recherche intérieure. Combien de temps peut-on s'en tenir au mystère extérieur ? Si l'on s'y adonne vraiment, tôt ou tard on se heurte au mystère intérieur.

Le monde tel que je le conçois n'est ni oriental ni occidental, ni intérieur ni extérieur, ni extraverti ni introverti : il est équilibré, il est total. Mais il n'en a jamais été ainsi dans le passé. Aussi, votre question est-elle pertinente : pourquoi tous les grands maîtres viennent-ils de l'Orient ?

Parce que l'Orient a été obsédé par les choses intérieures par opposition aux choses extérieures. Si, pendant des siècles, vous avez l'obsession du spirituel, vous créerez naturellement un Bouddha, un Nagarjuna, un Shankara, un Kabir. Si vous vous fixez sur les choses extérieures plutôt que sur celles de l'âme, il est normal que vous produisiez un Einstein, un Eddington, un Edison. Mais ce n'est pas un bien pour l'intégrité de l'homme. Il manque quelque chose.

Celui dont la croissance est uniquement intérieure reste extérieurement puéril et stupide. Il en va de même pour celui qui acquiert une grande maturité dans le domaine des mathématiques, de la physique, de la chimie, mais qui intérieurement, n'est même pas encore né.

Voici le message que je vous adresse : oubliez ces hémisphères — Orient et Occident — abandonnez toute division, restez ouvert à la fois au spirituel et au matériel. Passez de l'un à l'autre, soyez fluide. Que ce mouvement, cette fluidité, soient votre vie même. C'est

pourquoi j'enseigne l'amour et la méditation. L'amour est la voie vers l'extérieur, la méditation, celle vers l'intérieur. Celui qui aime et qui médite échappe à la schizophrénie, aux divisions de toutes sortes. Il devient un, il est intégré. En fait, il a une âme.

La deuxième question :

Osho, cela ne t'ennuie-t-il pas de répondre, jour après jour, aux mêmes questions, tandis que nous restons là, les oreilles bouchées, les yeux fermés, la bouche close, sans jamais saisir qu'il n'y a pas de réponses ? N'en as-tu pas assez ? Ta fraîcheur, comme la rosée du petit matin, ne cesse de m'émerveiller ; pourtant, je suis aveugle, sourde et muette, coupée hors de brefs instants de ton rayonnement.

Une première chose : je ne suis pas. Je ne peux donc être ennuyé ni en avoir assez. Pour être ennuyé, il faut d'abord être. Plus on est, plus on éprouve d'ennui ; moins on est, moins on en éprouve. C'est pourquoi les enfants s'ennuient moins que les personnes âgées. Ne l'avez-vous pas remarqué ? Les enfants ignorent l'ennui. Ils continuent à jouer avec les mêmes jouets, à courir après les mêmes papillons, à ramasser les mêmes coquillages. Cela ne les ennuie pas.

Avez-vous déjà raconté une histoire à un enfant ? Après l'avoir écoutée, il vous dit : « Raconte-la encore ! » Et lorsqu'il vous revoit, il répète : « Raconte-moi cette histoire, je l'aime bien. » Pourquoi un enfant ne s'ennuie-t-il pas ? Parce qu'il n'est pas. Ou, s'il est, c'est de façon très primaire. L'ego ne s'est pas encore développé. Or l'ego est le facteur qui crée l'ennui.

Les animaux ne s'ennuient pas, les arbres non plus et pourtant, qu'y a-t-il de nouveau dans leur vie ? Chaque année, le rosier produit les mêmes roses, l'oiseau chante matin et soir le même chant et le coucou ne connaît guère qu'une note, qu'il ne cesse de répéter de manière monotone. Mais aucun animal, aucun arbre ne

s'ennuie. La nature ignore tout de lui. Pourquoi? Parce qu'elle n'a pas encore d'ego.

Bouddha, Jésus ne s'ennuient pas car ils ont abandonné l'ego. Bouddha et la nature sont presque pareils. Je dis: presque, parce qu'il n'y a qu'une différence, mais elle est de taille: c'est la conscience. La nature est sans ego, mais inconsciente. Bouddha, lui, est conscient. Une fois que vous êtes conscient de ne pas être, qui éprouve l'ennui? C'est pourquoi je peux venir chaque matin et répondre à vos questions. Cela ne m'ennuie pas, cela m'est impossible. Voici presque vingt-cinq ans que je ne connais plus l'ennui. J'ai même oublié ce que c'est.

La seconde chose: les questions ne se ressemblent pas, elles ne peuvent pas être les mêmes. Comment le pourraient-elles? Elles sont posées par des personnes différentes. Oui, les mots sont parfois identiques, mais pas les questions: ceux qui les posent sont tellement différents! Je veux que vous vous le rappeliez: les questions ne peuvent pas être les mêmes.

Celle qui m'a interrogé est la seule dans ce vaste monde à pouvoir le faire ainsi. C'est elle qui devait poser cette question, personne d'autre. Chaque individu a ce même caractère unique. Qualifier ces questions de similaires est un manque de respect. Or je les respecte. Elles ne sont pas les mêmes, elles ont leurs nuances, leurs couleurs propres, mais à défaut d'un regard très pénétrant, vous ne pouvez pas voir la différence.

Quand, autour de vous, vous voyez tous les arbres verts, pensez-vous que ce soit la même teinte? Si oui, c'est que vous ne pouvez pas distinguer les nuances. Demandez à un peintre, il vous le dira. Ce sont tous des verts différents. Il y a des milliers de tons, de teintes diverses. Il n'y a pas deux arbres qui aient le même vert. Regardez autour de vous, vous verrez.

Ainsi en est-il de vos questions. Même si l'un de vous pose plusieurs fois la même question, ce n'est pourtant jamais la même, car vous changez sans cesse. Rien n'est statique. Vous ne pouvez pas entrer deux fois dans le même fleuve ni rencontrer deux fois la même personne. La disciple qui pose cette question ne pourra plus

la poser demain car alors, elle ne sera plus la même personne. Beaucoup d'eau aura coulé sous le pont. Aujourd'hui, la question est pertinente ; demain, elle ne le sera plus. Autre chose peut naître dans la conscience.

Une personne est comme une flamme: elle change constamment. Je ne me suis jamais trouvé devant les mêmes questions. Chacune m'émeut. Je me demande comment vous faites pour en trouver toujours de nouvelles.

... N'en as-tu pas assez de répondre jour après jour aux mêmes questions tandis que nous restons là, les oreilles bouchées, les yeux fermés, la bouche close, sans jamais comprendre qu'il n'y a pas de réponses ?

Parce que, justement, vous restez là les oreilles bouchées, les yeux fermés, la bouche close, sans jamais saisir le message, cela devient pour moi un défi, une aventure. Vous persistez, je persiste aussi. Il s'agit de savoir qui va gagner. Allez-vous toujours rester fermé ou bien aurez-vous un jour pitié de moi et m'écouterez-vous, m'ouvrirez-vous un petit peu vos oreilles, votre cœur? C'est une lutte, un combat incessant qui se poursuivent entre le maître et le disciple.

Celui-ci ne peut pas gagner. On n'a jamais entendu parler d'un disciple qui y soit arrivé. Il peut retarder, prolonger, mais pas gagner. Plus le temps passe, plus votre défaite devient inéluctable. Je m'installe en vous d'une autre façon. Continuez à rester là, les oreilles, les yeux et le cœur fermés. Restez là simplement, votre présence suffit. Tôt ou tard, un beau jour, vous entendrez le message. Combien de temps pourrez-vous rester impénétrable? On dit que si un homme persiste dans sa folie, il devient sage. Persistez! Un jour, vous m'entendrez malgré vous. C'est pourquoi je continue à parler matin et soir, une année après l'autre.

Vous dites : *sans jamais saisir qu'il n'y a pas de réponses.* Vous ne le comprendrez que lorsqu'il n'y aura plus de questions dans votre mental, pas avant. Sinon, comment le pourriez-vous? Une ques-

tion présuppose en elle-même une réponse, elle tient pour certain qu'il y en a une, sinon comment existerait-elle? Une question ne peut exister toute seule, elle dépend de la réponse ou, du moins, de la possibilité d'une réponse.

Le jour où vous réaliserez qu'il n'y a plus de questions en vous, ce jour-là seulement le message sera reçu : vous comprendrez qu'il n'y a pas de réponses. Vous vous apercevrez que vous n'avez rien demandé et que je n'ai pas répondu. Que seul un silence total existe. Que tout ce dialogue n'était qu'un rêve. Mais puisque vous m'interrogez, je dois parler: c'est le seul moyen de vous aider à vous débarrasser de vos questions. N'oubliez pas que mes réponses ne sont pas des réponses, mais uniquement des formules. Elles ne répondent pas à vos questions, car je sais très bien qu'il n'y en a pas. Elles sont toutes fabriquées à partir de vos rêves. Mais lorsque vous m'interrogez, je vous respecte et je réponds. Ma réplique est uniquement une marque du respect que je vous porte. Elle est aussi une formule qui vous aidera à voir disparaître peu à peu la question.

Un jour, vous vous éveillerez soudain sans questions. Ce jour-là, vous vous apercevrez que je ne vous ai jamais rien répondu. On ne peut rien répondre, car l'existence ne pose pas d'interrogation. Elle n'est pas un problème qu'il faut résoudre, mais un mystère qu'il faut vivre et aimer.

Vous ajoutez: *ta fraîcheur comme la rosée du matin ne cesse de m'émerveiller. Pourtant, je suis aveugle, sourde et muette, coupée, hors de brefs instants, de ton rayonnement.* Ces brefs instants suffiront, ils sont tout ce qu'il faut espérer. Pendant ces brefs instants, j'entrerai en vous. Peu à peu, ils s'amplifieront et vous découvrirez un jour qu'ils vous ont envahi. Un contact d'un seul instant entre moi et vous suffit amplement pour que cette toute petite lueur allume en vous un incendie, pour que cette étincelle réduise complètement en cendres votre mental jusqu'à la racine.

La troisième question :

Je n'apprécie pas ces sutras de Bouddha. Ils sont arides, difficiles et compliqués. La vérité n'est-elle pas simple ?

La vérité est à la fois simple et compliquée. En fait, elle est complexe parce qu'elle est simple. Si simple et votre mental si compliqué, que vous ne pouvez pas la comprendre, elle ne vous lance aucun défi et vous passez à côté d'elle sans la reconnaître.

La vérité est simple parce qu'elle est évidente. Mais simple ne veut pas dire facile. La simplicité est très complexe, vous pouvez vous y perdre, ne pas arriver à vous en dépêtrer. Elle a de la profondeur, elle n'est pas superficielle. Pour arriver à elle, vous devez perdre beaucoup de choses, et cela est très difficile. Pourquoi par exemple, ces sutras de Bouddha vous semblent-ils si compliqués ? Parce qu'ils ne sont pas logiques. Si vous pouvez laisser de côté votre logique, ils deviendront clairs. La difficulté vient de votre mental, pas des sutras de Bouddha. Il est, lui, un homme très simple. Il énonce uniquement une réalité. Mais c'est vous qui créez le problème parce que vous ne pouvez pas accepter les faits ; vous avez vos idées et elles se mettent en travers.

Vous vous dites : « Comment est-ce possible ? Si cet homme a raison, alors toute ma logique est dépassée. » Cela, vous ne pouvez l'admettre : votre formation, votre éducation entières se fondent sur la logique, et il ne cesse de dire des choses illogiques. Il n'y peut rien. A cette hauteur, à ce degré de plénitude, la logique n'existe pas, les opposés se rejoignent, les contraires deviennent complé-

mentaires. Que peut-il faire? Il ne peut que les exprimer. Le problème vient de vous, car vous voulez que ces vérités soient traduites suivant votre logique. Imaginez un garçon qui, en classe de physique, objecterait:

— « Je ne suis pas d'accord sur la formule d'Einstein. »

— « Non? Et pourquoi? » dirait le professeur.

— « Hé bien, d'abord, elle est ennuyeuse et, chaque fois que vous l'expliquez, immanquablement, je m'endors. Deuxièmement, elle n'est pas équilibrée. Regardez-la! $E = mc^2$... il a mis un seul symbole d'un côté de l'équation et les trois autres ensemble de l'autre côté ; c'est inesthétique! Pourquoi n'en a-t-il pas déplacé un vers la gauche pour rendre la formule plus symétrique? C'est pour ça que je la déteste. »

Le garçon est complètement ignorant de ce dont il parle, mais tout ce qu'il dit semble logique. Toutefois, la formule d'Einstein n'a pas pour but de vous distraire, mais d'exprimer la réalité. Si elle vous ennuie, cela prouve simplement que vous avez un esprit borné, que vous ne pouvez pas comprendre cette vision pénétrante. On dit que, dans le monde entier, douze personnes seulement ont compris la théorie de la relativité d'Einstein!

La vérité est simple, mais lorsque vous l'examinez dans le détail, lorsque vous commencez à en approfondir la réalité, elle devient difficile. Saint Augustin aurait dit: « Chacun sait ce qu'est le temps. Je le sais, moi aussi, mais quand on me demande de l'expliquer, je me trouve fort embarrassé! »

Vous savez ce qu'est le temps, vous vivez en fonction de lui. Vous vous levez à six heures du matin, vous allez dormir à onze heures du soir, à une heure, vous déjeunez. Pour aller au bureau, pour rentrer chez vous, vous employez le temps ; vous savez ce que c'est, mais pouvez-vous l'expliquer? Dès que vous essayez, il devient insaisissable. Vous ne l'avez jamais vu, jamais eu en main. Qu'est-ce que c'est?

Augustin a raison: c'est quand vous tentez de l'expliquer qu'il se pose un problème. La lumière: c'est tellement simple! Elle est

partout, elle danse sur le feuillage des arbres, elle remplit le ciel. Essayez de l'expliquer à un aveugle, il vous dira d'en finir avec vos âneries.

Pour commencer, vous trouverez très difficilement les mots pour la décrire. Mais laissons de côté l'exemple de la lumière. C'est un problème scientifique qui ne vous intéresse peut-être pas. Vous savez par contre ce qu'est l'amour. Vous avez sûrement aimé au moins une personne que ce soit votre père, votre mère, votre sœur, une femme, un homme, un enfant. Pouvez-vous expliquer ce qu'est l'amour? Vous voilà devenu muet, stupide, comme assommé. Vous êtes paralysé. Qu'est-ce que l'amour? Chacun en a une certaine expérience, mais personne ne peut le définir. Il en va de même avec le nirvana. Tout le monde n'a pas fait l'expérience — elle n'arrive que rarement — et Bouddha tente de vous l'expliquer. La vérité est simple, mais devient difficile dès qu'on essaie de la décrire.

Je vous rappelle que vous n'êtes pas seulement ici pour vous amuser. Je ne suis d'ailleurs pas opposé aux amusements, quand ils viennent en leur temps. Mais il faut quelque chose de plus, et cela seul deviendra votre illumination. Les distractions sont un besoin de niveau très bas. Le besoin d'illumination est le plus élevé. Si vous ne faites que vous distraire, vous resterez superficiel, immature, vous ne vous développerez jamais. Vous devez pénétrer de temps en temps dans les profondeurs de la vie, de l'amour, de la lumière, du divin, prendre votre envol dans l'éternité pour en avoir un avant-goût. Cela seul vous fera mûrir.

Je comprends vos difficultés. « *Je n'apprécie pas, dites-vous, ces sutras de Bouddha.* » Apprenez alors à aimer ce qui est beau. Si vous voulez apprécier la musique indienne classique, vous devrez apprendre à la connaître. Vous ne pouvez pas l'aimer du premier coup. Cela exige une certaine préparation, de la réceptivité. Ce n'est pas de la musique vulgaire: elle demande de l'intelligence, une profonde compréhension des sons et du silence. Car la musique n'est pas seulement faite de sons, elle contient du silence. Plus elle en contient, plus elle est élevée, profonde. Lorsqu'elle

vous pénètre et vous plonge dans le silence intérieur, votre mental disparaît, vos pensées s'arrêtent. Vous devrez apprendre, accepter une certaine discipline, devenir plus méditatif, pour pouvoir l'aimer un jour. Si vous voulez l'apprécier tout de suite, sans préparation, ne la condamnez pas.

Ne dites pas que les sutras de Bouddha sont ennuyeux, dites simplement que vous n'êtes pas encore capable de comprendre leur richesse, de percevoir leur beauté, qu'il vous est impossible de gravir l'Everest de la conscience. Bouddha parle depuis le sommet le plus haut. Vous devrez sortir de votre trou obscur et gravir des montagnes. Alors seulement, vous apprécierez ces sutras éclairés par le soleil.

C'est difficile parce que vous n'êtes pas du tout préparé à cette compréhension, et c'est pourquoi tout cela peut parfois vous ennuyer. Luttez contre cet ennui, supprimez-le, arrachez-vous à lui. Vous devez accompagner Bouddha, voir ce qu'il a vu. En arrivant au sommet, vous serez ébloui, vous serez comblé.

La quatrième question :
La seule chose qui nous empêche de revenir à la source est-elle le doute que nous avons d'y être déjà, doute renforcé par tous ceux qui nous entourent?

Oui, douter est le seul obstacle : douter que vous êtes comme vous devez être, douter que le divin puisse être en vous. Comment cela est-il possible puisqu'on vous a enseigné que Dieu se niche là-haut, au septième ciel, assis sur son trône en or, entouré de ses anges en train de jouer de la harpe et de chanter des alléluias, qu'Il ne descend jamais ici-bas, qu'Il est immense, éternel et que sais-je encore... Comment pourrait-Il se trouver dans votre cœur? Votre cœur est si petit et Lui si grand! Vous êtes si affreux, si laid, vous vous condamnez continuellement ; comment pourrait-Il vous habiter? S'Il était en vous, où serait alors le diable?

Lorsqu'on vous dit que Dieu est en vous, vous ne pouvez l'admettre. Vous avez entendu maintes fois les paroles de Jésus : « Le royaume de Dieu est en vous. » Mais même les chrétiens, ses fidèles, n'écoutent pas. Ses disciples les plus proches l'interrogent sans cesse sur ce Dieu qui vit dans le ciel, et Jésus répond chaque fois : « Il est en vous. » Mais ils continuent de parler du Dieu qui est là-haut : « Quand nous serons morts, comment vivrons-nous au paradis? Qui sera à la droite de Dieu? Quelle sera notre place dans ce royaume? Qui sera quoi? Quel sera l'ordre hiérarchique? » Et Jésus ne cesse de répéter : « Il est en vous. » Mais personne n'y croit, car on ne vous a pas appris à avoir confiance en vous-même.

Dès votre naissance, vous avez été détourné de votre être. Tout le monde vous a condamné: vos parents, vos maîtres, vos prêtres, vos politiciens. Tous vous ont dit: « Toi, tu n'es pas comme tu dois être. Tu dois devenir comme il faut. Tu dois être irréprochable! » On vous a assigné des buts, des idéaux de perfection qui vous condamnent et vous écrasent. Comment pouvez-vous croire que le divin est caché en vous, que vous êtes déjà arrivé chez vous, que vous n'en êtes jamais parti et que, tel quel, vous êtes parfait? Laissez-vous simplement aller, et vous y êtes; vous n'avez pas à explorer ou à chercher.

Mais le doute surgit: le divin en moi? Et mon père qui disait: « Tu es le plus vilain garnement de la ville! » Et ma mère qui disait: « Pourquoi n'es-tu pas mort? Tu es la honte de la famille, nous regrettons de t'avoir mis au monde! » Et le professeur qui me traitait de fou, d'idiot, d'imbécile, et le curé qui disait que j'étais sur le chemin de l'enfer, que j'étais un pécheur...

L'autre soir, je lisais justement l'histoire d'un mystique indien qui avait été invité dans une église. Après le sermon, le prêtre s'adressa à l'assemblée: « Vous tous, pécheurs! Agenouillez-vous et priez! » Chacun s'exécuta, sauf le mystique indien. Le prêtre le regarda:

— « Vous ne vous joignez pas à nous pour la prière? »

— « J'allais le faire, dit l'indien, mais je ne suis pas un pécheur et je ne vois ici personne qui le soit. J'allais prendre part à votre prière, mais vous m'avez rendu la chose impossible. Je ne peux pas m'agenouiller, je ne suis pas un pécheur. Dieu est en moi, je ne peux pas Lui manquer de respect. Je ne peux prier que parce qu'Il est en moi. Je ne prie pas pour obtenir quelque chose; ma prière, c'est ma reconnaissance, ma gratitude pour tout ce que Dieu m'a déjà donné, parce qu'Il m'a fait l'honneur de me choisir comme demeure, parce que je fais partie de Lui et Lui, de moi. Je suis prêt à m'agenouiller et à prier, mais pas en tant que pécheur, car ce n'est pas vrai. »

On vous a enseigné que vous n'étiez qu'un pauvre pécheur et qu'à moins d'être sauvé par Jésus, vous iriez sûrement en enfer. On

vous a condamné à un tel point que, lorsque ce message venu d'Orient fait irruption en vous, vous êtes pris d'un doute: « Ce n'est pas possible! Moi? Je ne me serais jamais éloigné de moi-même? C'est peut-être vrai en ce qui concerne Jésus ou Bouddha, mais moi? Je suis un pécheur! » Personne ne l'est. Même dans les moments les plus sombres de votre vie, vous êtes encore divin. Vous ne pouvez pas perdre votre divinité, c'est impossible. Elle est votre essence même, ce dont vous êtes fait.

Vous demandez: *la seule chose qui nous empêche de revenir à la source est-elle le doute que nous avons d'y être déjà, doute renforcé par tous ceux qui nous entourent?*

Oui, il est renforcé par tous ceux qui vous entourent. C'est pourquoi je dis que l'amour n'existe que lorsqu'on vous accepte comme étant divin. Il renforce la vérité de votre divinité. Si quelqu'un conforte le mensonge de votre non-divinité, ce n'est pas de l'amour. Qu'il s'agisse de votre mère ou de votre père, peu importe. Si quelqu'un vous culpabilise, il vous empoisonne. S'il vous dit que vous n'êtes pas accepté tel que vous êtes, que Dieu ne vous aimera que si vous remplissez certaines conditions, il vous détruit, il est votre ennemi. Prenez garde à lui.

La cinquième question :

J'ai franchi l'autre jour la porte d'entrée en même temps qu'un disciple indien que le garde a renvoyé sans donner de raison. Lorsque j'en ai fait part à ta secrétaire, elle m'a dit en substance de me mêler de mes affaires. Quand je vois des gens traités injustement, ma réaction immédiate est de leur venir en aide. Ne dois-je vraiment pas m'occuper de ce qui arrive aux autres ?

Ceci est important pour tous ceux qui sont présents ici ou qui seront, d'une façon ou d'une autre, en rapport avec moi : tout ce qui arrive dans cette commune se passe avec mon accord. Je sais qui a été écarté de l'entrée, et celui à qui celle-ci a été refusée sait pourquoi. Vous n'avez pas à intervenir, ce n'est pas votre affaire.

Cela, vous devez absolument le comprendre : je peux ne pas sortir de ma chambre — je n'en sors que le matin et le soir, et ne circule jamais dans l'ashram — mais tout ce qui se passe ici m'est parfaitement connu et se passe avec mon accord. De grâce, ne vous en mêlez pas. D'autres encore se mêlent continuellement, comme vous, de ce qui se fait ici. Vous n'êtes pas là pour juger de ce qui est bien ou mal. Si vous le savez déjà, on n'a pas besoin de vous ici, vous êtes illuminé. Rentrez chez vous.

Ce lieu n'est pas un lieu ordinaire et par conséquent, les règles habituelles n'y ont pas cours. Ce lieu est particulier. Toute expérience ici, est extraordinaire. Je sais ce dont chacun a besoin. Si je considère que quelqu'un doit être refusé à l'entrée, c'est qu'il doit l'être. Si j'estime qu'aucune raison ne doit être donnée, aucune ne

doit l'être. Cela fait partie de mon projet pour sa vie et pour son travail.

Vous ne devez donc pas intervenir. Si vous commencez à vous en mêler, vous ne ferez que perdre l'occasion que vous avez de croître. Les gardes ont leurs responsabilités, ils savent ce qu'il font. Je suis en contact avec eux, avec ce qu'ils font. Vous me court-circuitez, tout simplement.

Ce lieu n'est pas un lieu ordinaire. Tout est pris en compte et quiconque a besoin d'un coup sur la tête le reçoit. Vous ne pouvez pas l'empêcher, sinon vous intervenez dans la croissance d'un tiers, vous retardez son évolution et vous vous retardez par la même occasion. Par ailleurs, vous pouvez vous monter inutilement la tête à ce propos. Certains ne cessent de m'écrire qu'il est arrivé telle chose, que quelqu'un a fait ceci, et que cela ne devrait pas être. Ici, vous n'avez pas à décider de ce qui doit être ou ne pas être. Dès l'instant où vous faites partie de ma commune, vous vous en remettez à moi pour tout. Autrement, il sera impossible de travailler.

Or, je sais qui a été renvoyé et pourquoi il l'a été, et il le sait aussi. Il n'y a aucune raison de donner une explication. S'il fallait le faire pour tout, mon travail consisterait uniquement à fournir des explications aux milliers de gens qui viennent ici.

Ma secrétaire a raison. Sachez qu'elle ne fait jamais rien de son propre chef. Elle est un véhicule parfait, c'est pourquoi elle a été choisie pour cette tâche. Par contre, je ne peux pas vous mettre à sa place, car vous avez vos idées à vous sur ce qui est juste ou ne l'est pas. Ma secrétaire n'a pas d'idées, elle écoute simplement et agit. Tout ce qui est dit, elle le fait.

Vous devez apprendre à vous comporter de la même façon, car bientôt nous deviendrons une commune plus importante, des milliers de personnes viendront et tout cela doit être réglé sans que vous le remettiez en question.

Vous vous montez la tête à un point tel que quelques idiots ont renoncé à être disciples parce qu'ils avaient vu commettre une injustice! Ils perdent simplement l'occasion qui s'offrait à eux.

Cela ne les regardait pas. Vous êtes venu ici pour votre croissance personnelle. L'acceptation doit être totale pour qu'un travail soit possible et que je puisse vous aider. De grâce, ne me faites pas de suggestions! Dès l'instant où vous en faites, vous vous coupez de moi.

Nous n'allons pas fonder une démocratie. On ne va pas demander ce qu'il faut faire ou ne pas faire, on ne vous fera jamais voter. Vous entrez ici en sachant que je décide de tout de manière absolue. Si vous n'êtes pas d'accord là-dessus, vous êtes parfaitement libre de partir. A certains, on refuse l'entrée, mais jamais la sortie. Si vous pensez que ce n'est pas l'endroit qu'il vous faut, qu'il ne s'accorde pas avec vos critères, vous êtes libre de vous en aller.

Cet endroit ne s'adaptera jamais à vous ; il est là pour vous faire changer, et non l'inverse. Il vous transformera, et ceci en est le début. Qui êtes-vous pour savoir ce qui est juste ou pas? Qui êtes-vous pour demander une explication? Qu'avez-vous à voir là-dedans?

S'il en a envie, l'indien à qui l'on a refusé l'entrée viendra en demander la raison. D'ailleurs, il l'a demandée et on la lui a donnée. Il était ici une source d'ennuis. Mais ceux-ci ne concernent pas tout le monde et il n'est pas bon que chacun les connaisse. Ce serait un manque de respect envers l'intéressé. On l'a mis au courant et il comprend, car il sait ce qu'il a fait.

Et voilà que soudain vous vous en mêlez. Vous pensez faire un magnifique travail, rendre un service insigne. Vous pensez épargner une injustice à quelqu'un. Vous ne connaissez pas toute l'histoire. Vous n'avez d'ailleurs pas besoin de la connaître, car qui êtes-vous pour qu'on vous raconte toutes les histoires de chacun? Occupez-vous uniquement de vous-même.

Que cette question soit la dernière sur ce propos. J'en ai reçu beaucoup, dont celle-ci, d'une participante à un groupe: « Pourquoi y a-t-il tant de violence dans le groupe d'Encounter? » La question vient d'une animatrice de groupes. Elle a pris part pendant un jour ou deux à ce groupe d'Encounter et a abandonné. Elle avait pourtant demandé d'y participer. Je ne comptais pas l'y

envoyer, je lui en avais conseillé un autre, mais elle a insisté pour celui-là et j'ai dit « okay ». Mais lorsque je dis « okay », vous devez comprendre que cela veut dire que c'est à vous de décider.

Elle croit savoir parce qu'elle est une animatrice de groupes. Mais je savais, moi, qu'elle serait incapable de suivre le groupe en question, car celui qui se déroule ici est particulièrement fort. Nulle part ailleurs on ne permet une liberté aussi absolue. En Occident, un groupe d'Encounter a des limites, parce que l'animateur a les siennes, qu'il ne peut franchir. S'il voit que les choses deviennent difficiles, qu'il risque de ne plus pouvoir les maîtriser, il les arrête. Ici, nous n'imposons aucune limite. Je n'envoie à ce groupe que ceux qui, à mes yeux, ont compris qu'ils doivent dépasser toutes les bornes : celles de la sexualité, de la violence, de la colère, de la rage. Ils doivent défoncer toutes les barrières. Quand elles cèdent, c'est la percée, la grande découverte.

Cette femme a eu très peur, elle est maintenant hostile à cette thérapie et me demande pourquoi j'autorise une telle violence. Ce n'est pas votre affaire. Personne ne vous force à participer si vous n'en êtes pas capable. Vous pouvez choisir un groupe non-violent, comme zazen ou vipassana. Nous avons toutes sortes de jouets ici.

Mais cessez de m'écrire. Je suis au courant de tout ce qui se passe ici, vous n'avez donc pas besoin de m'en informer. Ce serait une vraie perte de temps.

Dès l'instant où vous vous abandonnez et devenez un initié, un disciple, votre abandon doit être total. Vivez simplement dans cet abandon et vous verrez : il est alchimique, il vous transforme.

De nouveaux arrivants se disent : « Que se passe-t-il ? Les anciens sannyasins n'interviennent pas ! Quelqu'un est arrêté par le garde et ils passent sans rien dire ! Que leur est-il arrivé ? Ne comprennent-ils pas que c'est injuste ? Sont-ils devenus apathiques, indifférents ? » Non. Ils ont appris, et ils l'ont fait exactement comme vous. Ils ont appris petit à petit que tout ce qui arrive se produit suivant un plan, une formule, un scénario caché. Personne en dehors de moi ne connaît ce scénario. Vous ne pouvez donc pas aller trouver ma secrétaire pour lui demander ce qui se passe, elle

ne sait rien. Elle me demande simplement ce qu'il faut faire et elle le fait. Vous ne pouvez pas interroger le garde de l'ashram à l'entrée sur ce qu'il fait. Il accomplit uniquement ce qu'on lui a demandé.

Si vous voulez faire partie de cette commune, vous devez vous en rendre compte. Calmez-vous, cessez de juger. Bientôt, après quelques mois de détente et d'acceptation, vous serez à même de comprendre. C'est ce qui est arrivé aux anciens: maintenant, ils comprennent.

La sixième question :

J'ai toujours éprouvé le besoin de petites récompenses en fin de journée : bière, cigarettes, drogue. Maintenant, plus rien de tout cela ne me satisfait et, pourtant, le désir d'une forme de gratification persiste. Qu'est-ce que ce désir et comment le satisfaire ?

Rien ne le satisfera. Il y a, dans le désir, un mécanisme subtil qu'il faut comprendre. Le désir fonctionne en imposant des conditions à votre bonheur : « Je serai heureux si je peux avoir cette voiture, cette femme, cette maison. » La satisfaction du désir supprime cette condition mise à votre bonheur. Vous êtes soulagé et vous vous sentez bien.

En réalité, vous avez uniquement supprimé un obstacle tout à fait inutile à votre bonheur. Mais il ne faut pas longtemps avant que vous vous trouviez en train de penser : « Si je peux recréer cet obstacle et le détruire à nouveau, le soulagement que j'en tirerai me fera autant de bien que celui que j'ai éprouvé la première fois. » C'est ainsi que les désirs satisfaits conduisent sans cesse à la création de nouveaux désirs.

Vous me suivez ? Vous commencez par poser une condition : « Si je n'ai pas cette femme, je ne serai pas heureux. Je ne peux l'être qu'avec elle. » Et puis vous vous employez à faire sa conquête. Plus c'est difficile, plus vous êtes fiévreux, enthousiaste ; plus le défi est grand, plus votre engagement est total : vous êtes prêt à tout risquer. Naturellement, l'espoir et l'envie de posséder cette femme s'accroissent. Vous lui courez donc après, vous la poursuivez, vous

lui donnez la chasse et un beau jour, elle est à vous. Du coup, la condition initiale — si j'ai cette femme, je serai heureux — disparaît. Maintenant que vous l'avez, vous êtes soulagé. Plus de course désormais, vous êtes arrivé au but, vous vous sentez bien, à cause de votre soulagement.

Un jour, j'ai croisé Mulla Nasruddin. Visiblement souffrant, il déambulait en proférant des jurons. Je lui demandai:

« Qu'y a-t-il? As-tu mal à l'estomac, à la tête ou quoi? Tu as l'air de souffrir un tel martyre! »

— « Je n'ai rien, répondit Nasruddin, ce sont mes souliers qui sont trop petits! »

— « Mais alors, pourquoi les portes-tu? »

— « C'est que, dit-il, le seul soulagement que j'éprouve à la fin de la journée, c'est quand je me déchausse. Bon Dieu! Si tu savais comme ça me fait du bien! Comme c'est la seule joie que j'ai, je ne veux pas les ôter de la journée. Leur pointure est trop petite, c'est infernal, mais le soir, ça me transporte au ciel. Quand je me déchausse en rentrant, je m'affale sur mon divan et je me dis que j'y suis arrivé. C'est tellement merveilleux! »

C'est ce que vous faites. Vous vous fabriquez de la souffrance, de l'angoisse, une poursuite, de la fièvre et puis, un beau jour, vous rentrez chez vous, vous vous déchaussez en disant: « C'est formidable. J'ai réussi! » Mais combien de temps cela peut-il durer? Le soulagement ne dure que quelques instants. Ensuite les désirs reviennent.

Maintenant, cette femme est inutile, puisque vous l'avez. Vous ne pouvez plus poser à nouveau la condition: « Si j'ai cette femme, je serai heureux », puisqu'elle est vôtre. Alors vous commencez à chercher des yeux la femme d'un autre: « Si j'avais cette femme... » Désormais, vous connaissez le truc: d'abord soumettre votre bonheur à une condition, vous acharner ensuite à la remplir et puis, un jour, le soulagement se produit.

Tout cela est futile. Un être intelligent se rend compte qu'il n'y a

aucun besoin de poser de condition. Vous pouvez être heureux sans condition. Pourquoi continuer à marcher dans des souliers trop petits et souffrir rien que pour vous procurer un soulagement? Pourquoi ne pas vous le procurer tout le temps? Mais le problème, c'est que vous ne l'éprouverez pas. Pour le ressentir, il vous faut un contraste sinon vous serez heureux sans vous en rendre compte.

L'homme réellement heureux est celui qui ignore tout du bonheur, qui n'en a jamais entendu parler, mais qui est si inconditionnellement heureux qu'il ne sait pas qu'il l'est. Comment pourrait-il le savoir? Seuls les gens malheureux disent: « Je suis heureux, tout va pour le mieux. » Quelqu'un d'heureux ne sait rien du bonheur.

Le bonheur est toujours là. Il est pareil à la respiration. Vous ne ressentez guère de joie à respirer. Essayez donc de faire quelques exercices de yoga en retenant votre respiration. Continuez de la retenir. L'angoisse monte. Retenez-la encore, en parfait adepte du yoga. Et puis, elle explose, et c'est un tel plaisir! C'est idiot, mais c'est ce que fait chacun, et c'est pourquoi vous attendez un résultat le soir.

Le bonheur est ici et maintenant, il n'a pas besoin de conditions. Il est naturel. Voyez-le tel qu'il est, ne le soumettez pas à des exigences. Soyez heureux sans la moindre raison, sans le moindre motif. Soyez-le, simplement. Les arbres sont heureux et ne prennent pas de bière le soir, ni de cigarettes. Regardez! Le vent qui souffle est heureux, le soleil est heureux, le désert, l'océan, tout est heureux sauf l'homme, car nul, à part lui, ne pose d'ultimatums.

Si vous ne pouvez pas être heureux, alors ne posez pas des conditions exagérées qui rendent les choses difficiles. Mulla a raison dans ce cas de choisir un petit détail. Je le comprends. Il est beaucoup plus intelligent que vous ne le croyez. Des souliers trop petits: personne ne peut vous empêcher d'employer un truc aussi simple et, le soir venu, vous êtes heureux! Inventez de petits trucs et ayez le bonheur que vous désirez.

Mais vous dites: « Je ne serai heureux que lorsque cette grande

maison sera à moi. » Vous avez là une exigence de poids! Cela peut prendre des années, vous serez fatigué, épuisé et lorsque vous accéderez au palais de vos rêves, vous serez peut-être au seuil de la mort. Vous aurez gâché toute votre vie et votre grande maison deviendra votre tombeau.

Ou bien vous dites: « Tant que je n'ai pas plusieurs millions, je ne serai pas heureux. » Vous devrez alors travailler et gaspiller toute votre vie. Mulla Nasruddin est bien plus intelligent! Posez des conditions anodines et ayez le bonheur que vous voulez.

Par contre, si vous êtes un tant soit peu intelligent et comprenez, les conditions perdent leur nécessité. Il vous suffit de prendre conscience: les conditions ne créent pas le bonheur, elles n'apportent qu'un soulagement de quelques instants.

Ne l'avez-vous pas maintes fois observé? Vous vouliez acheter une voiture; celle-ci est devant votre porte et vous êtes vraiment très heureux. Combien de temps cela dure-t-il? Le lendemain, c'est une voiture vieille d'un jour; le surlendemain, vieille de deux jours. Tout le voisinage l'a vue et admirée: terminé! Plus personne n'en parle. C'est pourquoi les fabricants de voitures doivent sortir de nouveaux modèles chaque année pour que vous puissiez vous poser de nouveaux ultimatums.

Les gens n'arrêtent pas d'avoir envie d'un tas de choses rien que pour éprouver un soulagement, alors que celui-ci est directement accessible. Connaissez-vous l'histoire suivante?

Un mendiant était assis sous un arbre, quand la voiture d'un milliardaire vint à tomber en panne. Le chauffeur entreprit de la réparer et en attendant l'homme riche fit quelques pas. Le mendiant faisait sa sieste. Le temps était frais, ensoleillé, merveilleux. S'asseyant près de lui, le milliardaire lui dit:

— « Pourquoi ne travaillez-vous pas? »

— « Travailler pour quoi? » demanda le mendiant.

— « Si vous travailliez, répondit le milliardaire, vous pourriez gagner de l'argent. »

— « Pour faire quoi? » demanda le mendiant.

Un peu agacé, le milliardaire répliqua :

— « Si vous aviez de l'argent, vous pourriez avoir un gros compte en banque. »

— « Pour quoi faire ? » demanda à nouveau le mendiant. De plus en plus énervé, son interlocuteur répondit :

— « Pour quoi faire ? Hé bien, vous pourriez prendre votre retraite quand vous serez vieux, et vous reposer ! »

— « Mais, dit le mendiant, je me repose maintenant ! Pourquoi attendre la vieillesse et faire toutes ces idioties : travailler dur, amasser de l'argent et finir par se reposer ? Vous ne voyez donc pas que c'est ce que je suis en train de faire ? Pourquoi attendre ? »

Pourquoi attendre le soir ? Et pourquoi attendre la bière ? Pourquoi ne pas prendre plaisir à boire de l'eau ?

Vous connaissez l'histoire de Jésus changeant l'eau en vin ? Les chrétiens n'y ont rien compris, ils croient qu'il l'a vraiment changée en vin, mais ce n'est pas vrai. Il avait sûrement enseigné à ses disciples le secret que je vous enseigne : mettez tellement de joie à boire de l'eau qu'elle en devient du vin !

Vous pouvez avoir tant de joie à boire de l'eau qu'elle vous enivre. Essayez ! Vous pouvez vous griser rien qu'avec de l'eau. Cela dépend de vous et non de la bière ou du vin. Si vous ne comprenez pas, interrogez un hypnotiseur. Lui, il sait. Si on donne de l'eau à quelqu'un qui a été hypnotisé et à qui on a dit que c'était du vin, il sera ivre — avec de l'eau !

Aujourd'hui, les médecins connaissent l'emploi des placebos. Ils ont compris l'inexplicabilité de certains résultats. On s'est livré, dans un hôpital, à quelques expériences. A un groupe de vingt patients atteints de la même affection, on a fait prendre un médicament, et à vingt autres atteints du même mal, rien que de l'eau pure, simplement pour voir si celle-ci avait un effet. Personne, ni les malades ni les médecins, ne savait à qui l'eau ou le médicament était administré. L'information fut tenue secrète.

Le miracle fut qu'il y eut autant de patients soulagés par l'eau que par le médicament. Dans chaque groupe, dix-sept patients sur

vingt étaient guéris la deuxième semaine. Le plus étonnant, c'est que ceux qui avaient été traités avec de l'eau restèrent plus longtemps en bonne santé que ceux de l'autre groupe. Ceux-ci durent revenir quelques semaines plus tard.

Que s'était-il passé? Pourquoi l'eau avait-elle été si efficace? Ce qui fait de l'effet, ce n'est pas le remède mais l'idée que c'est un remède. De plus, l'eau pure ne peut faire aucun mal, alors que le médicament, lui, en fait. C'est pourquoi ceux à qui celui-ci fut administré durent revenir. Ils commencèrent à se créer un nouveau désir, une nouvelle maladie, de nouveaux problèmes. Car il n'existe aucun remède qui n'affecte pas d'une façon ou d'une autre l'organisme. L'eau, elle, ne peut provoquer aucune réaction. C'est de l'hypnose pure.

Vous pouvez boire de l'eau avec un tel entrain, avec un tel cœur, qu'elle en devient du vin. Voyez le cérémonial, le rituel, l'attention avec lesquels les disciples zen boivent le thé. Celui-ci devient quelque chose d'extraordinaire. Les actes les plus ordinaires peuvent être ainsi transformés. Une promenade matinale peut être enivrante. Si ce n'est pas le cas, c'est qu'en vous quelque chose ne tourne pas rond. Regarder simplement une rose peut être grisant. Si cela ne peut vous transporter de joie, rien alors ne le peut. Un simple regard dans les yeux d'un enfant peut vous enivrer.

Apprenez à vivre le moment dans la joie. N'attendez pas de résultats: il n'y en a pas. La vie ne va nulle part, elle n'a pas de but. Elle n'est pas un moyen en vue d'une fin quelconque. Elle est uniquement ici et maintenant. Vivez-la, vivez-la totalement, consciemment, joyeusement et vous serez comblé.

La satisfaction ne doit pas être retardée, autrement vous ne serez jamais satisfait. La satisfaction doit être dans l'instant: maintenant ou jamais.

La dernière question :

Les gens me considèrent comme un minable, alors que je crois être seulement radin. Qu'en dis-tu ?

Je vous raconterai une histoire :

Un jour, un jeune homme apprit avec joie qu'il avait gagné cinquante mille francs aux pronostics de football. Il vivait chez ses parents tous deux très âgés et pas bien riches et, lorsqu'il leur annonça son gain, ils furent tout contents. « Naturellement, dit-il, je veux vous faire partager ma chance et je vais donc vous faire cadeau à chacun de dix francs. »

Il y eut un moment de silence, puis le vieux père prit la parole : « Hé bien, fiston, nous avons fait beaucoup pour toi, ta mère et moi, et tu n'as jamais manqué de rien pendant toutes ces années. Mais maintenant que tu es capable de t'en tirer tout seul, il est bon que tu saches que ta mère et moi ne nous sommes jamais mariés légalement. »

— « Quoi ! s'exclama le fils. Tu veux dire que je suis un... ? »

— « Oui, tu en es un, dit le vieux, et foutrement minable en plus ! »

IX

UN CHAMP D' ENERGIE SPIRITUELLE

10 — *Bouddha demanda: « Que penses-tu, Subhuti, y a-t-il un dharma que le Tathagata ait appris de Dipankara ? » Subhuti répondit: « Non, ô Maître, il n'y en a pas. » Bouddha reprit: « Si un bodhisattva disait qu'il veut créer d'harmonieux champs d'énergie spirituelle, il parlerait à tort. Et pourquoi ? Les harmonies des champs d'énergie spirituelle, le Tathagata les a enseignées comme étant des non-harmonies. C'est pourquoi il a parlé d'harmonieux champs d'énergie spirituelle. »*

13 — *« Imagine encore, Subhuti, un homme ou une femme qui renoncerait à toutes ses possessions autant de fois qu'il y a de grains de sable dans le Gange, et puis quelqu'un d'autre qui, ayant extrait de ce discours sur le dharma un simple passage de quatre lignes, l'expliquerait à d'autres. En vertu de ceci, ce dernier acquerrait une somme plus grande, incommensurable, incalculable, de mérites. »*

14 — *A cet instant, le vénérable Subhuti, touché par le dharma, fut ému jusqu'aux larmes. Après avoir pleuré, il s'adressa ainsi à Bouddha: « Qu'elle est merveilleuse, ô Maître, qu'elle est infiniment merveilleuse, ô Bien-Disparu, la manière dont le Tathagata a donné cet enseignement sur le dharma ! Grâce à celui-ci, la cognition m'est venue et ce n'est vraiment pas une perception. Et pourquoi ? Parce que les bouddhas, les parfaits, ont abandonné toutes les perceptions. »*

Bouddha dit: « Ainsi en est-il, Subhuti. Merveilleusement bénis seront les êtres qui, entendant ce Sutra, ne trembleront pas et ne seront ni effrayés ni terrifiés. En outre, Subhuti, la perfection de la patience du Tathagata n'est pas, en réalité, une perfection. Et pourquoi? Parce que, Subhuti, lorsque le roi de Kalinga découpa la chair de chacun de mes membres, à ce moment-là, je n'avais pas la perception d'un moi, d'un être, d'une âme ou d'une personne. Et pourquoi? Si, Subhuti, j'avais eu à ce moment-là la perception d'un moi, j'aurais eu aussi, au même instant, une perception de rancune.

« Et de plus, Subhuti, c'est pour le bien de tous les êtres qu'un bodhisattva doit dispenser des dons de cette manière. Et pourquoi? Cette perception d'un être, Subhuti, est simplement une non-perception. L'ensemble des êtres dont a parlé le Tathagata sont en réalité des non-êtres. Pourquoi? Parce que le Tathagata parle conformément à la réalité, il dit la vérité, il exprime ce qui est, pas autre chose. Un Tathagata ne parle pas faussement. »

17 — *« Tathagata, Subhuti, est synonyme de vrai reflet de la réalité. »*

Bouddha demanda. « Que penses-tu, Subhuti, y a-t-il un dharma que le Tathagata ait appris de Dipankara ? » Subhuti répondit : « Non, ô Maître, il n'y en a pas. »

Dipankara est un ancien bouddha. Dans sa vie précédente, alors qu'il n'était pas illuminé, le Bouddha Gautama se rendit chez lui. Il voulait être admis comme disciple, mais Dipankara lui dit en riant : « Il n'y a rien à apprendre. » La vérité ne peut pas être apprise. Oui, il y a quelque chose à comprendre, mais rien à apprendre. La vérité doit être reconnue. Elle est déjà présente en vous, vous devez la découvrir. Mais il n'y a rien à apprendre.

La vérité n'a rien de neuf, elle est votre essence même. Vous devez devenir conscient. Non que vous deviez savoir davantage ; en fait, plus vous savez, moins vous êtes conscient. Plus vous croyez savoir, plus l'ignorance vous envahit. Le savoir est de l'ignorance. Celui qui sait beaucoup est plongé dans les nuages obscurs des souvenirs, des informations, des textes sacrés, de la philosophie.

Dipankara dit à Gautama : « Tu n'as pas besoin de songer à apprendre. La vérité est déjà en toi. Elle ne peut être transmise. » Qui plus est, lorsque Gautama toucha les pieds de Dipankara, celui-ci s'inclina et toucha les pieds de Gautama, ce qui étonna et embarrassa ce dernier qui n'était pas encore illuminé. Aucun des nombreux moines qui se trouvaient là ne put comprendre ce qui se passait. Dipankara n'avait jamais eu une telle attitude envers quelqu'un. Et Bouddha de demander : « Qu'as-tu fait là ? Pourquoi m'as-tu touché les pieds ? Je suis un pécheur, un ignorant. Il est

juste qu'on te touche les pieds, mais que toi, tu me le fasses, cela n'a pas de sens. Es-tu devenu fou? »

Dipankara se remit à rire: « Non, Gautama, dit-il, tu es perplexe parce que tu ne connais pas ton avenir. Je ne suis pas fou. Tu seras bientôt un bouddha, je peux le prévoir. J'ai touché tes pieds rien que pour célébrer cet évènement. D'ailleurs, chacun est illuminé aux yeux de celui qui l'est, ce n'est qu'une question de temps sans importance. Je suis illuminé aujourd'hui, tu le deviendras demain, un autre le sera après-demain: c'est sans importance. L'illumination arrivera à chaque être. Tu peux continuer à la retarder, c'est ton affaire. Dès que tu cesses de la remettre à plus tard, elle est là. Elle attend depuis toujours que tu la reconnaisses. »

Cette histoire de Dipankara touchant les pieds de Gautama est l'une des plus belles. Gautama était un inconnu. Près de trois mille ans plus fard, il devint illuminé. La première chose qu'il fit alors fut de se prosterner devant Dipankara. Celui-ci n'était plus là; mais Gautama se prosterna et dit en riant: « Je comprends maintenant pourquoi tu as touché mes pieds! Aujourd'hui, je peux toucher les pieds de chacun. Je sais maintenant que tous les êtres vivants connaîtront l'illumination. »

L'illumination est un événement naturel. Si vous ne lui faites pas obstacle, elle se produit inévitablement. Vous ne devez pas l'atteindre: tout ce que vous avez à faire, c'est de ne pas l'empêcher. Or vous le faites de mille et une façons et lorsqu'elle apparaît, vous prenez peur. Quand elle prend possession de vous, vous ne pouvez la supporter. Vous vous dérobez, vous reculez, vous rentrez dans l'étroite cellule de votre ego où vous vous sentez protégé, défendu, en sécurité.

L'illumination est le ciel ouvert de l'insécurité, c'est une immensité, un océan inexploré. C'est un voyage d'un inconnu vers un autre. Il n'y a rien qu'on puisse savoir. Le savoir, l'idée même du savoir, fait partie de la bêtise humaine. La vie est un tel mystère qu'elle est inconnaissable. Comment dès lors peut-elle être enseignée? Et si elle ne peut l'être, à quoi bon le maître et le disciple?

La question a été posée il y a quelques jours à peine: « Pourquoi

t'es-tu déclaré Bhagwan ? » C'est du théâtre. J'ai décidé de jouer le rôle du maître et que vous seriez les disciples. C'est une pièce de théâtre. Le jour où vous serez conscient, vous saurez qu'il n'y a ni maître ni disciple, que c'était un rêve, mais un rêve qui peut vous aider à sortir de tous vos autres rêves ; une épine qui peut servir à extraire les épines de votre chair, qui peut être un outil — mais une épine quand même ; un poison qui peut vous aider à éliminer vos autres poisons — mais un poison quand même. Servez-vous en comme d'un radeau. C'est pourquoi je dis que c'est une pièce de théâtre dans laquelle vous êtes un disciple et moi, un maître. Jouez-la le mieux possible.

Pour vous, c'est une réalité, je le sais. Pour moi, c'est un jeu. Un jour, vous aussi, vous comprendrez que c'était un jeu. Ce jour-là sera celui de votre illumination.

En touchant les pieds de Gautama, Dipankara voulait simplement lui dire que ce n'était qu'un jeu. Que vous touchiez mes pieds, ou moi les vôtres, cela ne fait pas de différence. Nous sommes tous illuminés, nous sommes tous des dieux, vous comme moi. Tout est divin : les arbres, les animaux, tout, même les pierres ! Dans celles-ci, le divin est profondément endormi. Il est un peu plus conscient dans les arbres, un peu plus chez les animaux, un peu plus encore chez vous. Chez un bouddha, il atteint la perfection de la conscience absolue. Mais la différence ne tient pas de la qualité, mais de la quantité. Si vous êtes un tant soit peu conscient, vous pouvez arriver, vous aussi, à cet état de conscience.

Bouddha demande à Subhuti : « Ai-je appris quelque chose de Dipankara ? » Il n'y a rien à apprendre : la vérité est un fait donné. Tout ce que vous apprenez est mensonge. La vérité ne doit pas être apprise ni inventée mais seulement découverte ou, plus exactement, redécouverte.

« Apprendre » est un mot dangereux. Apprendre, c'est accumuler des informations. Plus vous en amassez, plus votre réalité entre dans l'inconscient. Vous vous surchargez, vous devenez trop lourd du haut. Votre tête résonne de connaissances, elle est pleine de bruit et vous ne pouvez plus dès lors entendre la voix encore discrète de votre cœur. Ce silence se perd dans le bruit du savoir.

C'est pourquoi même les pécheurs parviennent à la Réalisation, alors que les gens savants échouent ; car le pécheur peut être humble, mais pas l'érudit. Celui-là peut pleurer et se plaindre ; l'érudit, lui, sait. Dans son savoir, il est dur, inflexible, égoïste, il ne peut pas fondre. Il n'est pas réceptif, mais fermé. Chez lui, portes et fenêtres sont bloquées par le savoir et les Ecritures saintes qu'il a accumulés.

Parvenir à la vérité signifie désapprendre plutôt qu'apprendre. Vous devez désapprendre ce que vous avez appris ; non pas devenir, mais revenir où vous étiez. Si vous pouvez vous défaire de ce que vous êtes, vous serez capable alors de devenir. Si vous pouvez abandonner complètement, inconditionnellement, tout savoir, sans vous raccrocher à quoi que ce soit, vous deviendrez innocent et cette innocence vous ramènera chez vous.

Subhuti répondit : « Non, ô Maître, il n'y en a pas. »

Entre un maître et un disciple, qu'est-ce qui est transmis ? Pas la vérité, pas le savoir... alors quoi ? En fait, rien n'est transmis. En présence du maître, quelque chose surgit au plus profond de l'être du disciple, mais ce n'est pas transmis. Rien ne circule du maître vers le disciple, mais la présence du maître suffit à elle seule pour que quelque chose de très profond commence à faire surface. Elle éveille l'être du disciple, sans rien lui transmettre ; elle devient un catalyseur et le disciple commence à se transformer.

Bien entendu, ce dernier pense que le maître fait quelque chose, mais il ne fait rien. Un véritable maître ne fait rien. Sa tâche entière consiste en une seule chose : être présent, être disponible, être là, comme le soleil.

Celui-ci se lève le matin et les boutons s'ouvrent et deviennent des fleurs. Ce n'est pas qu'il leur donne quelque chose ou qu'il ouvre les boutons, il ne fait rien : la présence de la lumière suffit. L'éclosion est le fait du bouton lui-même, comme la floraison et le parfum. Le soleil n'ajoute rien, mais sa présence est catalytique. Sans elle, l'éclosion semblerait impossible au bouton ; il ne prendrait jamais conscience de ses possibilités ni de son potentiel.

Un maître vous rend simplement conscient de votre potentiel. S'il est arrivé à la Réalisation, vous le pouvez aussi. Il est bâti exactement comme vous: de la chair, des os, du sang. Si son être peut se transformer, si son bouton peut devenir une fleur, alors pourquoi pas le vôtre? Cette seule idée pénètre dans votre cœur, exalte tout votre être, et les énergies font surface, vous commencez à éclore.

C'est ce qu'on appelle en Orient *satsang*: être en présence du maître. Le véritable disciple est celui qui est arrivé à savoir comment être présent au maître. Le maître est présent, mais comment être présent à lui?

Avez-vous vu un tournesol? C'est le symbole du disciple. Le tournesol se tourne vers le soleil, où que se trouve celui-ci; il est toujours présent au soleil. Le matin il fait face à l'est, le soir face à l'ouest. Il tourne avec le soleil. Il est le symbole du disciple.

Bouddha demande: « Penses-tu, Subhuti, que j'ai appris quelque chose de Dipankara? » — « Non, ô maître », répond Subhuti; car il n'y a rien à apprendre. Cela signifie-t-il que Bouddha n'est pas reconnaissant envers Dipankara? Pas du tout. Lors de son illumination, sa première pensée de gratitude fut pour lui qui avait disparu dans l'infini, sans même laisser de traces, il y avait si longtemps. Il n'était resté que dans la mémoire de Bouddha, nulle part ailleurs.

Aucun écrit n'existe concernant Dipankara. Peut-être n'y en avait-il pas encore à son époque. On n'a sur lui, aucune autre référence que celle de Bouddha. Trois mille ans s'étaient écoulés, personne ne savait rien de Dipankara ; mais, lors de son illumination, la première pensée reconnaissante de Bouddha fut pour lui.

Pourquoi? Parce que ce fut en la présence de Dipankara que le désir de devenir bouddha devint une passion. Ce fut en sa présence que le bouton de Gautama commença à rêver de devenir une fleur et que ce rêve prit corps. Il fallut trois mille ans pour faire disparaître les obstacles et supprimer les barrières, mais que sont trois mille années dans l'éternité du temps? Rien que quelques instants.

Bouddha interroge Subhuti pour lui faire comprendre qu'il n'y a

rien à apprendre de lui. Lui-même n'a rien appris de Dipankara, d'où sa réponse : « Il n'y a rien, Subhuti, à apprendre de moi. Reste avec moi, ne pense pas à apprendre. Dès l'instant où tu y penses, tu n'es pas avec moi. »

Ici, dans cet ashram, il y a deux sortes d'êtres : les disciples et les étudiants. Ces derniers cherchent à apprendre quelque chose afin de pouvoir aller se vanter de ce qu'ils savent. Ils ne font que ramasser des cailloux de couleurs, alors qu'à leurs pieds se trouvent des diamants.

Le disciple est quelqu'un que le savoir n'attire pas, mais dont le seul intérêt est d'être ici, avec moi, sans autre raison. Son cœur a été touché, son rêve commence à se réaliser, un immense et intense désir monte en lui.

L'autre soir justement, l'une d'entre vous a dit qu'elle avait très peur de la mort. « Pourquoi ? Pourquoi as-tu si peur ? » lui ai-je demandé. Sa réponse fut magnifique : « Pas à cause de la mort, Osho, mais parce que je ne sais rien encore, je n'ai encore rien réalisé, rien ressenti. J'ai peur de mourir sans connaître la vérité. C'est cela que je crains. »

Un disciple est quelqu'un qui cherche intensément à être ; c'est la vérité elle-même qui l'intéresse, ce n'est pas d'en connaître quelque chose. Cette femme n'a pas peur de la mort. Elle craint que la mort ne vienne troubler l'intimité qui est en train de naître entre elle et moi. La mort pourrait venir et la couper de la présence à laquelle elle s'abreuve, de cette présence qui pénètre son être et transforme mille et une choses dans son âme. C'est cela, sa peur.

Un disciple ne se soucie pas de savoir, mais s'attache à être. Il ne cherche pas à connaître quelque chose sur Dieu, non. Il veut goûter à Lui, boire à cette fontaine appelée Dieu, faire partie de cette énergie océanique.

Sachez qu'être un étudiant ici, c'est manquer de sagesse, c'est être stupide. Ce lieu n'est pas une école. Vous pouvez y trouver la vie, mais à condition d'être un disciple, c'est-à-dire d'avoir le courage de venir tout près du maître, quoi qu'il en coûte. Le disciple est celui qui peut prendre ce risque. C'en est un, en effet,

car vous mourrez. Le bouton doit mourir pour que vienne la fleur, la graine doit mourir pour que naisse l'arbre. Vous devez mourir pour que le divin puisse fleurir en vous.

Un chercheur spirituel a écrit: « Je suis allé chez les sages pour trouver des réponses. Ils étaient nombreux et chacun d'eux avait les siennes. Ce fut à cela que je reconnus bientôt qu'ils se trahissaient. Je tombai cependant sur quelques-uns, un ou deux, qui étaient différents: ils affichaient une vitalité sereine, souriant à mes questions et, devant mon insistance à obtenir des réponses, ils me donnèrent généreusement d'autres questions. J'eus avec eux des moments où j'oubliais tout de la sagesse et souriais avec l'insouciance que seuls peuvent montrer les fous et les enfants. Je ne reçus aucune réponse des vrais sages. C'est le manque de bon sens qui m'avait poussé vers eux. Comment aurais-je pu comprendre dès lors quoi que ce soit de sensé, même si c'eût été exprimable, même si c'eût été exprimé? Les vrais sages étaient trop vrais pour donner des réponses raisonnables. »

Le vrai sage se donne, il vous donne son être, il se met à votre disposition et, si vous êtes courageux, vous pouvez vous abreuver et vous nourrir à son être. C'est ce que voulait dire Jésus: « Mangez mon corps, buvez mon sang! » Le maître doit être mangé, absorbé, digéré. Alors seulement vous rencontrerez votre propre vérité. Il n'y a rien à apprendre: pas de dharma, pas de doctrine, pas de philosophie.

Bouddha reprit: « Si un bodhisattva disait qu'il veut créer d'harmonieux champs d'énergie spirituelle, il parlerait à tort. Et pourquoi? Les harmonies des champs d'énergie spirituelle, le Tathagata les a enseignées comme étant des non-harmonies. C'est pourquoi il a parlé d'harmonieux champs d'énergie spirituelle. »

L'expression champ d'énergie spirituelle ou plus précisément champ d'énergie d'un bouddha, est d'une énorme importance. Vous devez bien la saisir, car c'est ce que je fais ici. Et si nous nous écartons si loin du monde, c'est que je crée un champ d'énergie spirituelle totalement différent afin qu'il vous soit disponible.

Un champ d'énergie spirituelle est un milieu où le bouddha endormi qui se trouve en vous peut être réveillé. C'est un champ énergétique où vous pouvez commencer à croître, à mûrir, où votre sommeil peut être interrompu, où un choc peut vous rendre conscient. C'est un champ magnétique où vous êtes obligé de rester éveillé, car des chocs se produisent tout le temps. C'est une sphère d'énergie dans laquelle un bouddha fait mûrir les êtres, c'est une terre vierge, un monde qui n'est pas de ce monde, un paradis sur terre offrant les conditions idéales pour une croissance spirituelle rapide. C'est une matrice.

Ce mot vient du latin *matrix*, dont dérivent: matière, mère, etc. La matrice offre trois choses à une vie nouvelle en formation: une source de possibilités, une source d'énergie pour explorer celles-ci et un endroit protégé où puisse s'effectuer cette exploration.

C'est ce que nous allons créer. La nouvelle commune sera une grande expérience de la bouddhéité. Les énergies doivent être mises à votre disposition, les possibilités doivent vous être montrées. Il faut vous faire prendre conscience de votre potentiel et vous offrir un lieu sûr où vous pourrez grandir sans être distrait par le monde, où vous pourrez poursuivre vos efforts sans être dérangé par la foule, où les choses ordinaires, les tabous, les inhibitions seront mis de côté; un lieu où la seule chose importante sera de devenir un bouddha, où tout le reste disparaîtra simplement de votre mental — argent, pouvoir, prestige — et deviendra insignifiant, c'est-à-dire exactement ce qu'il est: un monde fantôme; un lieu, enfin, où vous ne serez plus perdu dans les apparences.

Maya, la grande illusion doit être mise au jour. Les apparences exercent une emprise énorme sur le mental. Un champ d'énergie spirituelle est un milieu dans lequel elles sont absentes. Dans le silence d'une commune, dans son atmosphère exempte d'inhibitions et de tabous, le maître et le disciple peuvent jouer la pièce dans sa totalité. L'instant suprême est celui où le maître peut toucher les pieds du disciple, où l'un et l'autre ont disparu dans une seule réalité.

Comprenez maintenant le sutra. Si quelqu'un dit: « *Je* veux

créer un champ d'énergie spirituelle », en mettant l'accent sur le « je », son affirmation est fausse, car une personne dont le « je » est encore en vie ne peut pas créer un champ d'énergie spirituelle. Seule peut le faire une personne n'ayant plus de « je » en elle. En fait, dire alors qu'elle crée est une expression inadéquate. Le mot sanscrit pour création, *nirpadayati*, est beaucoup plus juste. Il a plusieurs sens: créer, accomplir, faire mûrir, ou encore déclencher l'existence, ce qui est sa signification exacte.

Un bouddha ne crée pas, il déclenche. Dire qu'il déclenche n'est même pas correct. En sa présence, les choses se déclenchent, les processus se mettent en marche. Sa seule présence est une flamme, une étincelle qui fait bouger les choses, et l'une en entraînant une autre, il se produit un grand enchaînement.

C'est ce qui s'est passé et se passe encore ici: je suis resté simplement dans ma chambre à ne rien faire et des chercheurs en quête de vérité ont commencé à affluer du monde entier. Je n'écris même pas une lettre... la présence suffit. L'un vient, puis un autre, et l'enchaînement est créé. Le temps est arrivé maintenant où un champ d'énergie spirituelle est nécessaire, où il faut une matrice, car, si vous ne le savez pas, des milliers d'autres sont en chemin, songent à venir.

Plus il y aura de gens ici, plus le champ d'énergie sera grand et puissant. Il est possible que nous créions un des champ d'énergie spirituelle les plus vastes et les plus puissants que le monde ait connus, car jamais jusqu'à présent les hommes n'avaient tant cherché, jamais ils n'avaient été confrontés à une telle crise.

L'humanité se trouve au seuil d'une ère nouvelle. Ou bien elle disparaîtra ou bien elle fera un bond et un être nouveau apparaîtra. Nous en sommes exactement au même point qu'il y a des millions d'années, lorsque les singes descendirent de leurs arbres et que naquit l'homme. Ce moment est à nouveau tout proche. Il est très périlleux, car tout est possible... Le singe pouvait ne pas survivre sur la terre, il pouvait y mourir, mais quelques-uns coururent le risque. Ils ont été pris pour des fous par les autres, qui avaient toujours vécu dans les arbres et étaient parfaitement heureux...

« Vous êtes dingues, dirent leurs congénères, pourquoi aller vivre sur le sol? Pourquoi vous créer d'inutiles ennuis? Nos parents, nos grands-parents, tous ont vécu dans les arbres! »

La même situation va se représenter. Il y a longtemps que l'homme n'a pas changé de mode de vie. Un saut quantique critique peut se produire à la fin de ce siècle. Ou bien l'homme disparaîtra dans une troisième guerre mondiale, ou bien il fera le saut et deviendra un être nouveau. Avant que cela ne se produise, il faut un grand champ d'énergie spirituelle où nous puissions créer le futur.

Mais un bodhisattva ne peut pas dire: « Je veux créer d'harmonieux champs d'énergie spirituelle. » Si l'accent est mis sur le « je », l'intéressé n'est pas encore un bodhisattva. Les bouddhas eux-mêmes emploient le mot « je », mais ils soulignent avec insistance qu'il ne correspond à aucune réalité, qu'il n'est qu'une facilité de langage.

Bouddha dit encore: « Ces sphères harmonieuses ne sont même pas harmonieuses. » Pourquoi? Parce que l'harmonie sous-entend que le conflit subsiste, que les parties discordantes sont là, mais ne sont plus en désaccord. Selon Bouddha, il y a véritable harmonie lorsque les parties discordantes se sont fondues en une unité. Mais vous ne pouvez plus alors parler d'harmonie, car elle implique la multiplicité, la réunion de nombreux fragments en un ensemble harmonieux. Pour Bouddha, elle n'existe vraiment que lorsque ces divers éléments ne sont plus là, lorsqu'ils sont devenus un. Une harmonie véritable ne peut donc pas être appelée harmonie. Elle est la simple unité. Il n'y a pas de conflit, pas de friction, car tous les fragments séparés ont disparu.

« Et pourquoi? Les harmonies des champs d'énergie spirituelle, le Tathagata les a enseignées comme étant des non-harmonies. C'est pourquoi il a parlé d'harmonieux champs d'énergie spirituelle. »

N'oubliez jamais que le problème vient d'un langage inadéquat. C'est pourquoi Bouddha ne cesse de vous dire avec insistance de ne pas être la victime d'expressions de langage impropres.

« Imagine encore, Subhuti, un homme ou une femme qui renoncerait à toutes ses possessions autant de fois qu'il y a de grains de sable dans le Gange, et puis quelqu'un d'autre qui, ayant extrait de ce discours sur le dharma un simple passage de quatre lignes, l'expliquerait à d'autres. En vertu de ceci, ce dernier acquerrait une somme plus grande, incommensurable, incalculable de mérites. »

On dit que Hui-Neng, l'un des plus grands maîtres, le sixième patriarche dans la tradition zen, devint illuminé en entendant quatre lignes du Sutra du Diamant. Il passait tout simplement sur la place du marché pour y faire des achats, sans penser à l'illumination. Au bord de la route, un homme donnait lecture du Sutra du Diamant. Cet homme avait passé toute sa vie à lire ce sutra. Il était sans doute un érudit, une sorte de perroquet dont la manie, le rituel, étaient de lire ce texte matin et soir.

Le jour tombait, le marché allait fermer, les gens rentraient chez eux et Hui-Neng passait par là. Il n'entendit que quatre lignes et demeura cloué sur place. Il resta là, dit-on, la nuit entière. Le récitant était parti, le marché était vide, et Hui-Neng restait là, restait là... Le lendemain matin, il était un autre homme. Il ne rentra jamais chez lui, il s'en alla dans les montagnes. Le monde avait perdu toute son importance. Rien qu'en écoutant! Cela peut vous arriver si vous savez comment écouter. Hui-Neng avait l'esprit vraiment très innocent. C'était un homme merveilleux.

Selon Bouddha, le mérite de celui qui explique un passage de quatre lignes seulement du Sutra du Diamant et incommensurable, incalculable et supérieur à celui d'un homme ou d'une femme qui renoncerait à ses possessions autant de fois qu'il y a de grains de sable dans le Gange.

La renonciation n'est d'aucun secours, c'est la compréhension qui aide. Renoncer aux choses de ce monde ne vous conduira nulle part. Ce qu'il vous faut, c'est de l'intelligence. La renonciation est un effort stupide. Seuls les idiots se dépouillent ; le sage essaie de comprendre ce dont il s'agit, il n'esquive jamais la réalité. Les

imbéciles la fuient, parce qu'ils ne peuvent pas affronter la vie, lui faire face et relever son défi. Ils n'en ont pas le cran. Ils vont dans l'Himalaya, ils se réfugient dans des monastères, ou ailleurs. Ils fuient le monde. Ce sont des lâches ; or il n'y a de religion possible que dans le courage — un courage immense.

Ces sutras sont si précieux, dit Bouddha, qu'ils transformeront votre vie si vous pouvez les écouter vraiment, avec toute votre intensité, le cœur ouvert, vulnérable. Parfois, il se peut même qu'un seul mot soit assez fort pour provoquer cette transformation.

On m'a cité le cas d'un homme qui devait ressembler à Hui-Neng. Il était très âgé: soixante-cinq ou soixante-dix ans. Cet homme était parti faire une promenade matinale. Alors qu'il passait devant une cabane, une femme en train d'éveiller son fils ou quelqu'un d'autre à l'intérieur de la hutte, disait: « Il est temps de te lever! C'est le matin, la nuit est passée! » Elle ne récitait pas le Sutra du Diamant, elle ne faisait que dire à quelqu'un: « Lève-toi! Ça suffit, tu as assez dormi! La nuit est finie, le soleil s'est levé, c'est le matin! »

Le vieillard entendit ces paroles. Il se trouvait très probablement dans un état d'esprit réceptif — le petit matin, le chant des oiseaux, la brise fraîche — et ces mots le frappèrent au plein cœur comme une flèche. « C'est le matin, tu as dormi trop longtemps, la nuit est passée! » Il ne rentra jamais chez lui. Il quitta la ville et resta dans un temple, à méditer. Des gens vinrent aux nouvelles, sa famille accourut pour s'informer: « Que fais-tu ici? » — « C'est le matin, dit-il, la nuit est finie, j'ai assez dormi. Ça suffit comme ça! Excusez-moi. Laissez-moi seul, la mort approche, je dois m'éveiller. » Et lorsqu'il passait devant chez cette femme qu'il n'avait jamais vue, il allait s'incliner devant la porte. C'était son temple et cette femme était son maître. C'était une femme ordinaire, qu'il n'avait jamais vue...

Parfois, quelques mots, même prononcés par des gens ordinaires, peuvent tomber dans la bonne terre qu'est votre cœur et provoquer de grandes transformations. Que dire alors des paroles d'un bouddha?

A cet instant, le vénérable Subhuti, touché par le dharma, fut ému jusqu'aux larmes. Après avoir pleuré, il s'adressa ainsi à Bouddha: « Quelle est merveilleuse, ô Maître, qu'elle est infiniment merveilleuse, ô Bien-Disparu, la manière dont le Tathagata a donné cet enseignement sur le dharma! Grâce à celui-ci, la cognition m'est venue et ce n'est vraiment pas une perception. Et pourquoi? Parce que les bouddhas, les parfaits, ont abandonné toutes les perceptions. »

Il est très rare qu'un homme ayant les qualités de Subhuti sanglote ou ait les larmes aux yeux. Mais cette compassion et cet amour immenses, cette pluie de paroles de diamant venant de Bouddha le bouleversèrent. Il n'y a pas de façon plus profonde d'exprimer votre gratitude, de manière plus élevée de prier, que les larmes.

Il y a deux ou trois semaines, l'un de vous est revenu d'Esalen. Il n'a pu me dire un seul mot: des larmes, rien que des larmes. Il se sentait un peu confus, il voulait dire quelque chose, mais rien ne venait. Ces larmes étaient belles. Depuis son retour, il pleure sans arrêt ; il m'a écrit: « Osho, que faire? Comment sécher ces larmes? Elles continuent de couler! » Le choc... il a établi le contact avec moi, il m'a vu, il est comblé, ses yeux sont emplis de gratitude, d'où les larmes.

N'ayez jamais peur de pleurer. La soi-disant civilisation vous a appris à en avoir peur, elle a créé en vous une sorte de culpabilité à ce propos. Lorsque les larmes vous viennent aux yeux, vous ressentez un certain embarras, vous vous dites: « Que vont penser les autres? Moi, un adulte, je suis en train de pleurer! C'est bon pour les enfants! Il n'est pas question que je pleure. » Vous séchez vos larmes... et vous étouffez en vous quelque chose qui grandissait.

Les larmes sont de loin ce que vous avez de plus beau, car elles sont votre être qui déborde. Elles n'expriment pas nécessairement la tristesse: elles proviennent parfois d'une grande joie, d'une paix profonde ou de l'extase et de l'amour. En réalité, elles n'ont rien à voir avec la tristesse ou le bonheur. Tout ce qui vous remue par

trop le cœur, vous dépasse, prend possession de vous, tout ce que vous ne pouvez contenir et qui déborde : voilà ce qui provoque les larmes. Acceptez-les joyeusement, savourez-les, accueillez-les ; grâce à elles, vous saurez comment prier, comment voir. Des yeux noyés de larmes sont capables de voir la vérité, la beauté de la vie et ses bénédictions.

« *Qu'elle est merveilleuse, ô Maître, qu'elle est infiniment merveilleuse, ô Bien-Disparu, la manière dont le Tathagata a donné cet enseignement sur le dharma ! Grâce à celui-ci, la cognition m'est venue...* »

« Ta présence, dit-il, tes paroles compatissantes, ton amour, ta grâce m'ont apporté la cognition. Ils m'ont donné un aperçu, une vision de ce qu'est la vérité, *et ce n'est vraiment pas une perception.* » Subhuti précise : « Mais, laisse-moi te le rappeler, ce n'est pas une perception, car il n'y a personne pour le percevoir. C'est de la pure cognition... »

La connaissance est apparue, mais il n'y a pas de connaisseur et rien n'est connu. Seule a surgi la connaissance, la pure cognition. Il n'y a pas la division entre connaisseur, connu et connaissance, mais uniquement celle-ci.

« *Et pourquoi ? Parce que les bouddhas, les parfaits, ont abandonné toutes les perceptions.* »

« Je sais maintenant pourquoi il est dit que les bouddhas ont abandonné toute perception : c'est parce que celle-ci exige le percepteur et le perçu. L'observation nécessite l'observateur et l'observé. Toutes ces dualités ont été abandonnées. Il n'y a que l'unité, dit Subhuti.

C'est très difficile à exprimer. Les mots de Michael Adams nous y aideront : « Il a fallu tous ces mots pour le dire, mais qu'y a-t-il à dire ? Ici et maintenant, qu'y a-t-il ? Un souffle de vent dans les

arbres les fait se courber. J'ai parlé d'abondance. Cela fait sourire maintenant, car la vérité n'est qu'un mot. La vie est un mot ; la mort, le bonheur, Dieu sont des mots. Le vent et l'arbre, le rouge-gorge et le phoque, l'enfant et le soleil sont réels. Le reste n'est que mots. Les mots qui décrivent le soleil n'ont même pas la réalité des ombres, et sont bien plus froids. Ce qu'est le soleil, le mental bruyant et le cœur ambitieux ne peuvent le savoir, car il est d'une autre sorte, il ne fait pas de bruit et n'ambitionne rien. Mais cette terre paisible et silencieuse semblerait comprendre sans le moindre effort et savoir ce qu'il est. Derrière ce semblant de mort, sous le linceul de la neige, au plus fort de l'hiver, la terre ouverte et tranquille sait bien ce qu'est le soleil. »

Le disciple doit être pareil à la terre desséchée qui sait ce qu'est le nuage. Il doit ressembler à la terre réceptive, vulnérable, qui sait ce qu'est le soleil, sans pouvoir l'exprimer. C'est ce que veut dire Subhuti par ces mots : « La cognition s'est produite en moi. Je ne peux l'exprimer, je ne suis pas là pour la saisir, je ne suis qu'une vacuité ; mais la perception, la cognition, le darshan, se sont produits. J'ai vu et il n'y a personne qui voit. »

Bouddha dit : « Ainsi en est-il, Subhuti. Merveilleusement bénis seront les êtres qui, entendant ce sutra, ne trembleront pas et ne seront ni effrayés ni terrifiés. »

Ces sutras sont comme une mort, une crucifixion : il vous faudra mourir. Ce n'est qu'au travers de la mort que vous saurez ce qu'est la vie. La résurrection n'est possible qu'en passant par la crucifixion. C'est pourquoi Bouddha a dit que ces sutras étaient dangereux et que...

« Merveilleusement bénis seront les êtres qui, en entendant ce sutra, ne trembleront pas et ne seront ni effrayés ni terrifiés. En outre, Subhuti, la perfection de la patience du Tathagata n'est pas, en réalité, une perfection. Et pourquoi ? Parce que, Subhuti, lorsque le roi de Kalinga découpa la chair de chacun de mes membres, à ce moment-là,

je n'avais pas la perception d'un moi, d'un être, d'une âme ou d'une personne. Et pourquoi? Si, Subhuti, j'avais eu à ce moment-là la perception d'un moi, j'aurais eu aussi, au même instant, une perception de rancune. »

Il rappelle à Subhuti une épreuve qu'il avait subie dans une vie antérieure, lorsque le roi de Kalinga lui avait fait trancher les membres. « Au moment où, dit-il, mes bras et mes jambes furent coupés, ma langue et mes yeux arrachés, j'observais et ne pus voir apparaître en moi aucun « je ». Il n'y eut personne pour le voir, personne pour en souffrir. Si une perception du « je » s'était produite à ce moment-là, elle aurait été suivie de rancune. J'aurais été en colère contre ce roi qui me tuait, mais je ne fus pas irrité. Il n'y eut pas de colère. »

L'ego est la source de la colère. Celle-ci est l'ombre de l'ego. Une fois qu'il disparaît, la violence disparaît aussi. On ne devient amour qu'avec la disparition complète de l'ego.

« *Et de plus, Subhuti, c'est pour le bien de tous les êtres qu'un bodhisattva doit dispenser des dons de cette manière. Et pourquoi? Cette perception d'un être, Subhuti, est simplement une non-perception. L'ensemble des êtres dont a parlé le Tathagata sont en réalité des non-êtres. Pourquoi? Parce que le Tathagata parle conformément à la réalité, il dit la vérité, il exprime ce qui est, pas autre chose. Un Tathagata ne parle pas faussement.* »

« *Tathagata, Subhuti, est synonyme de vrai reflet de la réalité.* »

Bouddha déclare: « Je n'ai dit que ce qui est, *yatha bhutam*. Je n'ai rien dit d'autre. C'est pourquoi mes déclarations sont si paradoxales, si contradictoires, car la vérité n'est pas logique. Pour la comprendre, vous devez abandonner la logique. »

X

LE VIDE ABSOLU

QUESTIONS :

1 — *Les mots ont-ils de l'importance ?*

2 — *Je me sens seul : comment puis-je aimer l'autre ?*

3 — *Je sais tout ce qu'il faut faire pour être illuminé...*

4 — *Où sont mes larmes ?*

5 — *Peut-on dire qu'on a rencontré Dieu ?*

6 — *Que veut dire le nom que tu donnes à chacun de nous ?*

7 — *Je m'endors toujours en t'écoutant...*

8 — *Pourquoi ces conflits entre les religions ?*

La première question :

Osho, même dans ma relation avec toi, les mots deviennent de moins en moins importants. Pourquoi un bouddha et un bodhisattva auraient-ils besoin de se parler ?

De quoi parlez-vous, de quels propos ? Il n'y en a jamais eu ! Personne n'a rien dit, personne n'a rien entendu.

Le Sutra du Diamant ne contient pas de sutras, c'est pourquoi on l'appelle ainsi. Il est un vide absolu. Si vous vous laissez prendre aux mots, vous ne comprendrez rien au message. Le Sutra du Diamant est absolument vide, il ne renferme aucun message. Il n'y a rien à lire ni à entendre : c'est un silence total.

Si vous y lisez quelque chose, vous n'y avez rien compris. Si vous y découvrez une doctrine, une philosophie, ce doit être le fruit de votre imagination, ou un rêve que vous faites. Bouddha n'a rien dit, Subhuti n'a rien entendu. Dans ce non-dit et ce non-entendu, il s'est produit quelque chose qui se situe au-delà des mots. Ananda a tenté de le capter pour vous avec des mots, mais cela n'a pas été transmis par des mots : ce fut une communion entre deux vides.

Vous allez au bord de la mer. C'est le matin, l'air est frais, le soleil brille sur les vagues. Vous rentrez ensuite chez vous et racontez ce que vous avez vu. Vous ne rapportez alors que des mots. Le mot « mer » n'est pas la mer, le mot « soleil » n'est pas le soleil, le mot « fraîcheur » n'est pas la fraîcheur. Comment communier ? Vous rapportez tout ce qui est arrivé avec des mots, tout en sachant très bien que cela ne peut pas se réduire à des mots. Ils sont tellement creux !

Il a dû se passer, entre Bouddha et Subhuti, quelque chose de transcendant. Peut-être se sont-ils simplement regardés dans les yeux... La présence de Bouddha a déclenché quelque chose dans la conscience de Subhuti. Ananda essaie de le relater à votre intention. Vous êtes aveugle, vous ne pouvez pas voir la lumière, vous ne pouvez qu'entendre le mot.

Sachez donc que le Sutra du Diamant n'a rien d'un sutra, et c'est pourquoi on l'appelle ainsi. Il est le plus précieux, car il ne renferme aucune philosophie, aucun système, aucune théorie, aucun mot: c'est un livre vide.

Si vous pouvez oublier les mots et pénétrer au fond des espaces qui les séparent, lire entre les lignes, dans les pauses, vous découvrirez ce qui s'est passé. Ce n'est pas une communication verbale. Moi aussi, je vous parle et voudrais cependant vous rappeler que mon message ne se trouve pas dans mes mots. Pour le recevoir, vous devez les utiliser comme les marches d'un escalier, comme les pierres d'un gué. Souvenez-vous que celles-ci peuvent devenir des obstacles si vous ne savez pas comment passer dessus.

Vous devez écouter le silence en silence.

Pas un seul mot n'a été prononcé par Bouddha ni entendu par Subhuti. C'est par compassion qu'Ananda a dressé quelques cartes à votre attention. Elles ne sont qu'une indication. Si vous avez une carte de l'Inde, cette carte n'est pas l'Inde, mais elle peut vous aider dans une certaine mesure et vous conduire à l'Inde réelle. Comme la flèche d'un signal routier, elle indique une direction.

Le Sutra du Diamant tout entier indique le silence. C'est pour cela qu'il contient autant de contradictions, car elles seules peuvent créer le silence. Sitôt prononcé, chaque mot doit être contredit par son contraire, afin qu'ils se détruisent mutuellement. Dans leur sillage, le silence se fait entendre.

La deuxième question :

Plus je rentre en moi-même, plus je me sens seul. Il n'y a que le néant. Parfois, en te regardant dans les yeux, j'éprouve la même sensation d'un vide immense. Si c'est naturel, si la base, l'essence même de mon être, est d'être seul, comment, au départ, pourrait naître alors l'idée illusoire qu'on devient un, qu'on tombe amoureux de quelqu'un pour l'éternité ? Et pourquoi est-il si douloureux de s'apercevoir que c'est une illusion ? Je t'en prie, dissipe mes doutes.

Vous êtes celui qui doute et vous êtes le doute. Il n'y a personne d'autre. Premièrement, quand vous dites : « *Plus je rentre en moi-même, plus je me sens seul* », si vous êtes réellement rentré profondément en vous, vous ressentez la solitude, mais pas : « Je suis seul » car il y a alors deux éléments : le « je » et la solitude, donc vous n'êtes pas seul. Il y a l'expérience et celui qui la fait, l'observateur et l'observé ; vous n'êtes pas seul, car l'autre est là et l'autre, c'est l'expérience.

Si vous rentrez vraiment au plus profond de vous-même, vous ne vous trouverez pas : c'est tout ce qu'il y a à comprendre. Les vagues n'existent qu'en surface. Si vous vous enfoncez dans l'océan, vous ne trouverez pas de vagues. Comment pourriez-vous en trouver en profondeur ? Elles ne peuvent exister qu'en surface, elles ont besoin du vent.

Le « je » ne peut exister lui aussi qu'en surface, car il a besoin du « tu », du vent du « tu ». Quand vous entrez profondément en vous-même, il n'y a plus de vent, plus de « tu ». Comment « je »

pourrait-il y être? « Je » et « tu » sont un couple, ils ne divorcent jamais.

Oui, vous trouverez la solitude, mais pas le « je ». La solitude est quelque chose de magnifique. Le mot anglais « *alone* », seul, signifie « *all one* », tout en un. En surface, vous êtes séparé de tout. En fait, vous y êtes isolé, parce que vous êtes séparé de la totalité. En profondeur, lorsque vous avez disparu, il n'y a pas de distinction entre vous et le Tout. Tout est un, vous n'êtes plus, la solitude est.

Vous dites: « *Plus je rentre en moi-même, plus je me sens seul...* » Vous vous imaginez sans doute que vous rentrez profondément en vous. Le mental peut vous jouer plus d'un tour. Il peut jouer celui de la solitude, celui de la prière, celui de la méditation, mais si le « je » est là, vous pouvez être sûr que c'est un jeu, qu'il ne s'est rien passé de réel. C'est pourquoi le désir de l'autre réapparaît.

Le « je » ne peut pas exister seul. Il a besoin que le « tu » le soutienne, le nourrisse, l'entretienne; il vous ramène à l'autre. Lorsque vous êtes seul, vous vous mettez donc à penser à votre bien-aimée, à vos amis, à votre mère, à votre père, à mille et une personnes. Vous vous inventez des « tu ». Un homme placé en isolement pendant plus de trois semaines commence à se parler à lui-même. Il crée le dialogue. Il se divise en deux, « je » et « tu », pour pouvoir jouer le jeu. « Je » ne peut pas exister sans « tu ».

« *Plus j'entre en moi-même, plus je me sens seul.* » Non, vous vous sentez seulement isolé. Ne vous servez pas de ces deux mots comme de synonymes. L'isolement est négatif, la solitude, positive. Le premier signifie que l'autre vous manque, qu'il est absent, qu'il y a un vide en vous ; le second, que vous êtes présent, qu'il n'y a pas de vide en vous, que vous êtes totalement là. L'isolement est l'absence de l'autre, la solitude, la présence de votre être éternel.

« *Il n'y a que le néant* », dites-vous. Non, car s'il n'y a que le néant, et personne pour le savoir, pour le percevoir, il n'y a aucun problème: d'où viendrait donc le doute, d'où surgirait celui qui doute? Non, *vous* êtes là, et ce néant est faux. Il n'est qu'une idée qui vient de vous.

Quand j'étais enfant, j'étais si paresseux — je le suis toujours ! —

que ma famille abandonna tout espoir de réussite à mon sujet. Comme je ne faisais jamais rien, mes parents se mirent peu à peu à m'oublier. Je m'asseyais dans un coin et y restais, les yeux fermés ou ouverts, mais tellement absent pour les autres qu'ils finirent par oublier ma présence.

Il arrivait parfois que ma mère ait besoin de quelqu'un pour aller faire les courses et qu'elle dise, alors que je me trouvais assis tranquillement dans la même pièce: « C'est dommage il n'y a personne pour aller me chercher des légumes au marché! » Je ne comptais pas. Même si un chien errant entrait dans la maison, je le laissais faire. Assis à l'entrée, j'observais. Ma mère accourait en disant: « Il n'y a donc personne ici pour empêcher ce chien d'entrer! » Et j'étais là! Ils avaient fini par admettre que je sois là comme si je n'existais pas, mais cela ne faisait guère de différence: j'étais là. J'avais vu entrer le chien, j'entendais ce qu'on disait, je savais que je pouvais m'arranger pour aller lui chercher des légumes au marché et cela me faisait rire qu'elle continue de dire qu'il n'y avait personne.

C'est ce qui vous arrive. Vous êtes là et vous dites qu'il y a le néant. Vous vous oubliez, vous ne tenez pas compte de vous-même, mais néanmoins vous êtes là. Si vous n'êtes pas là, quel est celui qui dit qu'il y a le néant? Quand vous n'êtes pas là, c'est le néant, le pur néant. Dans cette pureté résident le nirvana, l'illumination. C'est l'endroit le plus précieux, le plus spacieux, où l'on puisse être.

C'est l'espace que chacun recherche, car il est illimité, infini, et sa pureté est absolue. Rien ne vient le polluer, pas même votre présence. Il y a la lumière, la conscience, mais pas de « je ». Celui-ci est comme un bloc de conscience gelée. La conscience, elle, est pareille à de la glace fondue ou, mieux, à de l'eau qui s'est évaporée, qui est devenue invisible.

Vous dites: « ... *Pourquoi est-il si douloureux de s'apercevoir que c'est une illusion?* » C'est douloureux parce que le « je » agonise. Reconnaître l'autre, reconnaître l'amour comme étant des illusions est très dur, car le « je » commence alors à mourir. Si vous

abandonnez le « tu », le « je » ne peut plus exister. Vous ne connaissez pas la beauté de l'abandon du « je ».

Vous demandez: « *Si c'est naturel, si la base, l'essence même de mon être est d'être seul, comment, au départ, pourrait naître alors l'idée illusoire qu'on devient un, qu'on tombe amoureux de quelqu'un pour l'éternité?* » L'idée est née uniquement parce que la solitude est fondamentale, essentielle. Les Ecritures hindoues disent que Dieu était seul. Pensez un peu, visualisez Dieu seul, tout seul depuis l'éternité. Il en eut assez de sa solitude, c'était monotone. Il voulut se divertir un peu, créa l'autre et se mit à jouer à cache-cache.

Lorsque vous êtes fatigué de jouer, vous redevenez un bouddha, vous abandonnez à nouveau vos jouets. C'est vous qui les fabriquez, qui leur donnez une valeur arbitraire. Dès l'instant où vous leur supprimez celle-ci, ils disparaissent, vous êtes seul.

Le concept hindou a une immense signification. Selon lui, Dieu était seul. Trouvant cela monotone, Il créa le monde, « l'autre », uniquement pour bavarder un peu avec lui, pour avoir une petite conversation. Et puis, à maintes reprises, on en vient à se fatiguer de l'autre, on disparaît en soi-même, on retrouve son néant et l'on devient un dieu.

Vous êtes tous des dieux qui se créent des illusions. C'est votre choix. Le jour où vous choisirez de ne plus vous comporter de cette façon, vous serez libres. C'est votre rêve. C'est à cause de la solitude, parce qu'elle est la qualité essentielle de votre être, que « l'autre » a été créé.

Essayez donc de partir quelques semaines dans la montagne et d'y rester seul, en silence. Vous vous sentirez magnifiquement bien. Comme tout un chacun, vous en aviez par-dessus la tête de votre relation amoureuse. Mais après quelques jours, quelques semaines, vous recommencez à penser à l'autre. Votre femme vous paraît à nouveau attirante, vous oubliez les tiraillements quotidiens qu'elle vous a fait subir... La voici à nouveau belle, charmante, sensationnelle... Vous lui redonnez une certaine valeur.

Il vous faut alors redescendre dans la vallée, et pendant deux ou

trois jours l'entente avec votre femme est merveilleuse : une nouvelle lune de miel ! Quelques jours plus tard, les choses redeviennent difficiles et vous recommencez à songer à la méditation et au silence. C'est ainsi que vous vous comportez continuellement. Il vous suffit d'observer votre état de conscience et ses fluctuations pour connaître le processus complet de l'existence, car vous êtes l'existence en miniature.

Le balancier de la conscience oscille sans cesse de la méditation à l'amour, de la solitude à la compagnie. Parce que toutes les religions du monde ont été jusqu'à présent soit des religions d'amour, soit des religions de méditation, elles ont été partielles. Je vous apporte la religion totale. Je ne fais pas de choix.

Bouddha, par exemple, avait choisi la méditation. Il vous apporte l'amour de la méditation, et rien d'autre. Il vous apprend uniquement à être complètement seul. C'est éminemment salutaire pour ceux qui en ont assez du monde. Lui aussi en avait par-dessus la tête. Il était un roi, pas un mendiant. Il était fatigué des femmes. Son père lui avait donné toutes les plus belles filles du royaume ; son harem était l'un des plus beaux. Si vous aviez sous votre toit toutes les plus belles femmes du monde, combien de temps pourriez-vous y vivre ? Pensez-y un peu ! Une seule, c'est plus qu'assez !

Tous les plaisirs étaient à sa disposition. Ce n'est pas étonnant qu'il en ait eu assez ! Il passa au pôle opposé. « L'autre » était de trop. Il s'échappa dans la jungle, entra dans la solitude.

Il y a des religions de méditation, telles le bouddhisme et le jaïnisme, et d'autres d'amour, telles le christianisme et l'islam. Comprenez bien cela. Jésus est un homme pauvre, Mahomet aussi ; ce ne peut être un hasard. Mahavira, comme Bouddha, est un roi. Les deux rois ont apporté au monde des religions de méditation, et les deux pauvres, des religions d'amour. Le pauvre ne peut se fatiguer de « l'autre » ; il n'en reçoit pas assez pour l'être, il aspire à l'autre. Que ce soit la femme, l'argent, le pouvoir, le prestige ou Dieu, peu importe, il a besoin de « l'autre ».

Le christianisme et l'islam sont des religions de prière, d'amour

— amour de Dieu, prière à Dieu. Dans le bouddhisme et le jaïnisme, il n'y a pas de place pour Dieu, parce qu'il n'y a pas de place pour « l'autre » ; la solitude suffit. Il n'y existe rien qui ressemble à la prière, le mot est inconnu. Ils ne connaissent que la méditation. Le christianisme, lui, ignore celle-ci. Tout cela ne relève pas du hasard, mais donne une indication sur les fondateurs.

Je vous apporte une religion totale, une religion qui permet les deux. Lorsque vous vous sentez fatigué de « l'autre », entrez dans la méditation. Lorsque la solitude vous pèse, passez dans l'amour. L'un et l'autre sont bons. Ils sont contradictoires, mais de cette contradiction naît une grande joie. Votre richesse sera moindre si vous n'avez qu'un des deux. Il vous donnera le silence ou la joie. Mais les deux ensemble vous apportent quelque chose d'infiniment précieux, d'incomparable : une extase silencieuse, une joie paisible. Vous restez silencieux tout au fond de vous-même et, à la périphérie, c'est la danse. Lorsque le silence vibre, c'est ce qu'il y a de plus somptueux, c'est le sommet des sommets. Voilà pourquoi j'insiste sur les deux.

Au cours d'une soirée, George Bernard Shaw se tenait seul dans un coin de la salle. La maîtresse de maison vint vers lui et s'informa avec inquiétude : « Vous ne vous plaisez pas ? » Shaw répondit : « Si, et je suis le seul qui me plaise ! »

Une géniale intuition lui avait fait découvrir cette grande vérité : vous êtes le seul être qui puisse vous plaire. La vie commence alors à prendre la qualité du silence. Mais si vous ne pouvez vous plaire qu'avec vous-même, et pas avec « l'autre », vous manquerez une des deux dimensions. On doit pouvoir prendre plaisir à soi et à l'autre. C'est pourquoi j'appelle l'homme total : l'homme religieux.

La troisième question:
Lorsque je t'écoute, ainsi qu'à d'autres moments, je sais que je sais tout ce qu'il faut pour être illuminé. A ces moments-là, suis-je illuminé? Voudrais-tu expliquer comment ce « savoir » manifestement superficiel peut s'approfondir et devenir un état de l'être? Il semble que ce savoir me prive d'innocence et d'une réalisation expérimentale plus complète, qu'il a considérablement retardé la croissance de mon être. Pourtant, sachant que mon être est quelque chose qui n'existe pas, je ne me sens guère motivé pour en développer un.

Vous dites d'abord: « *Lorsque je t'écoute, ainsi qu'à d'autres moments, je sais que je sais tout ce qu'il faut pour être illuminé.* » On n'a besoin de rien pour être illuminé. Dès lors, comment pouvez-vous savoir tout ce qu'il faut pour l'être? L'illumination est votre état naturel, ce n'est pas quelque chose qu'il faut produire, fabriquer, créer.

Pour fabriquer quelque chose de neuf, il vous faut pas mal de matériel. Mais si vous ne créez rien, de quoi avez-vous besoin? Vous êtes déjà illuminé, comment pouvez-vous avoir besoin de quoi que ce soit? Il ne faut rien! L'idée que vous savez tout ce qu'il faut savoir pour être illuminé vous barre donc le chemin. Il ne faut rien avoir ni savoir pour le devenir. L'illumination existe déjà, elle est là. Elle n'est pas une réalisation, mais seulement une prise de conscience. Vous n'avez pas d'efforts à faire pour la provoquer. Tout ce dont vous avez besoin, c'est de ne faire aucun effort. Aussitôt, l'illumination est là. L'effort même pour la voir fait obstacle et vous la cache.

Et vous ajoutez: « *A ces moments-là, suis-je illuminé?* » Vous l'êtes tout le temps, et pas seulement lorsque vous m'écoutez ou lisez un passage du Sutra du Diamant. Vous restez illuminé du premier au dernier jour. Vous pouvez vous persuader aussi longtemps que vous voulez que vous ne l'êtes pas, mais vous l'êtes quand même.

C'est pareil à un acteur jouant le rôle d'une femme dans une pièce de théâtre. Il ne cesse pas d'être un homme, il peut continuer de jouer un rôle féminin, et parfois l'oublier, s'il est un bon acteur. Pendant quelques instants, il peut se prendre pour une femme, mais, chaque fois, il reprendra conscience qu'il est un homme.

C'est un miracle que vous oubliez continuellement que vous êtes illuminé ; pourtant, vous l'êtes. L'illumination n'est pas une qualité qui va vous échoir un jour, dans le futur. Vous l'avez en vous depuis votre naissance. Elle est présente dans votre respiration, dans les battements de votre cœur. Elle est ce dont vous êtes fait.

« *A ces moments-là, suis-je illuminé?* » Non. Si parfois vous pensez être illuminé et parfois pas, c'est que vous ne l'êtes pas. Le jour où vous savez que vous l'êtes toujours, à l'instant même, vous l'êtes. Une fois que vous l'avez éprouvée, l'illumination reste autour de vous, comme un parfum, pour l'éternité.

Vous pouvez néanmoins continuer à jouer mille et un rôles. Bouddha joue un rôle, je joue un rôle, mais cela ne fait aucune différence.C'est en toute conscience que ces rôles sont joués. Ils ne vous impliquent pas, ils ne vous enferment pas. Dans ce cas, il n'y a pas de problème. Vous pouvez vivre dans le monde, être tout ce qu'il vous plaît d'être ; tout au fond de vous-même, vous savez que vous ne l'êtes pas, vous restez à distance. Vous devenez une fleur de lotus: vous êtes dans l'eau et, cependant, l'eau ne vous touche pas.

« *Voudrais-tu expliquer comment ce savoir manifestement superficiel peut s'approfondir et devenir un état de l'être?* » Le savoir superficiel ne peut jamais devenir un état de l'être. Même s'il est très profond, il ne le peut pas, car il est lui-même l'obstacle. Ne

faites pas ces distinctions, ce sont encore des tours de passe-passe du mental! « C'est juste, vous dit celui-ci, le savoir superficiel ne peut pas t'apporter l'illumination, mais s'il est profond? » Et vous voilà à nouveau pris dans le même piège. Profond ou pas, le savoir, en lui-même, est superficiel. Savoir est un phénomène de surface ; être, c'est se trouver dans cette profondeur dont vous parlez.

Il vous faudra de la vigilance. Le mental est très malin, il peut accepter beaucoup de choses et les remettre sur le tapis de manière déguisée. Il peut dire: « C'est juste, je suis entièrement d'accord avec toi. Comment un savoir superficiel peut-il t'apporter l'illumination? Ce n'est pas possible. Je vais t'indiquer le moyen d'acquérir un savoir profond. » Mais comment y arriverez-vous? Le savoir est toujours superficiel. Tout au plus en aurez-vous davantage; la quantité augmentera et vous donnera l'illusion de devenir profond. Vous pourrez entrer de plus en plus dans les détails, ils ne vous conduiront pas à la profondeur. Que vous sachiez une chose, ou que vous en sachiez mille sur un sujet, cela ne fait aucune différence: vous savez quelque chose *sur* ce sujet. Le savoir ne touche jamais l'essentiel, il n'atteint jamais l'objectif. Pour l'atteindre, vous devez « être », et, pour « être », abandonner totalement le savoir, sans condition, sans choisir de garder ce qui est bien, ou profond, et de rejeter ce qui ne l'est pas. Si vous retenez un tant soit peu de savoir, vous resterez non-illuminé. Le plus étonnant, c'est que vous continuiez à le rester tout en étant illuminé!

Celui qui a posé cette question doit être un nouveau venu. Qu'il reste ici, nous lui enlèverons petit à petit son savoir. Toute ma tâche consiste à rendre les gens ignorants. L'ignorance a de la profondeur, de l'innocence. Elle n'a pas de limites, alors que le savoir, quelle que soit son étendue, aura toujours des bornes.

On dit que la science est un effort pour en connaître toujours plus sur toujours moins. Poussée à l'extrême, la conclusion logique de cette approche sera que vous saurez tout sur rien. La religion est exactement l'opposé: en savoir de moins en moins sur toujours plus. Quel en est le résultat final? Continuez dans ce sens: un

jour,vous ne saurez plus rien sur tout. C'est l'expérience: ne rien savoir sur tout. C'est ce que j'appelle l'ignorance.

Que celui qui a posé la question reste ici un peu plus longtemps, qu'il patiente!

La quatrième question :

Je prends beaucoup de plaisir au spectacle, ces jours-ci. Une interprétation magistrale, ce matin ! J'attends impatiemment chaque jour ce que va nous révéler le lever de rideau. Tu me combles à m'en faire déborder, mais cela me fait rire et non pleurer. Où sont les larmes ?

Elle sont dans votre rire. Le rire et les larmes ne sont pas distincts.

L'existence tout entière est marquée par la dualité : homme-femme, yin-yang, positif-négatif, jour-nuit, vie-mort. Il y a donc aussi les gens des larmes et ceux du rire.

Les pleureurs sont des introvertis. Plus on entre profondément en soi-même, plus les yeux se remplissent de larmes. Celle qui me questionne est une extravertie, un bouddha rieur. Celui qui pleurait à son retour d'Esalen est un bouddha pleureur.

En bonne américaine, vous êtes tournée vers l'extérieur ; lorsque quelque chose vous submerge, vous éclatez de rire. Surtout, n'imitez jamais personne ! Si le bouddha pleureur essayait de faire comme vous, il serait bien en peine : son rire serait triste, il sonnerait faux. Si vous tentez de l'imiter, les larmes vous viendront difficilement et, si vous y parvenez, ce sera grâce à un artifice. Vos larmes ne seront pas vraies.

Les extravertis doivent suivre leurs tendances. Pour eux, le rire sera dans la vie le débordement de leur énergie ; l'amour leur sera plus facile, la méditation le leur sera moins. Pour les introvertis, ce sera l'inverse.

N'imitez personne, suivez uniquement votre chemin à vous et, petit à petit, vous verrez finalement se produire une transformation. Si, par exemple, vous continuez à rire jusqu'à l'extrême limite, le rire disparaîtra et les larmes jailliront. Si le bouddha pleureur dont j'ai parlé continue de pleurer à chaudes larmes jusqu'au bout, il s'apercevra soudain d'un changement et le rire éclatera. Une révolution ne débute que dans l'extrême.

Je parlais un jour à un groupe de bouddhistes. Or, dire à des bouddhistes qu'une révolution ne commence que dans l'extrême, ou que la vérité n'est qu'à l'extrême, est très délicat, car, dans leur croyance, le chemin de Bouddha est le juste milieu, *Majjhima Nikaya*, la voie du milieu. J'oubliai que c'étaient des bouddhistes. Je parlai de l'extrême et leur dis que la révolution ne se produisait qu'en partant de là. A moins d'y parvenir, il n'y a pas de vérité ; celle-ci, d'un côté ou de l'autre, se situe à l'extrême, soit de l'amour, soit de la méditation.

Ils furent patients. Les bouddhistes sont très patients, ils ne ressemblent pas aux musulmans, qui commenceraient à s'agiter. Mais la patience a cependant des limites. L'un d'eux ne put se contenir, malgré les conseils de tolérance de Bouddha. Il se leva et dit : « Cela dépasse les bornes ! Auriez-vous oublié que la voie de Bouddha est connue comme la voie du milieu ? » Je me souvins alors : « C'est vrai, dis-je, je le sais, mais à moins d'être à l'extrême milieu, il n'y a pas de vérité. » Or, l'extrême dont je parlais n'avait rien à voir avec le milieu. « Si vous êtes au milieu extrême, au milieu exact, alors c'est la vérité. Celle-ci n'apparaît qu'à l'extrême. »

Le pendule oscille d'une polarité à l'autre. Donc tout va bien pour vous. Riez, riez jusqu'au bout. Vous verrez un jour que votre rire fera jaillir de merveilleuses larmes.

La cinquième question :
Ne peut-on pas déclarer que l'on a rencontré Dieu ?

Si vous avez fait cette expérience, votre existence même en sera l'affirmation ; vous n'avez pas besoin de le déclarer ou, du moins, de poser la question. Si la déclaration survient, elle survient : que pouvez-vous faire ? Celui qui a rencontré Dieu ne décide rien, il ne décide même pas de l'annoncer ou non : il a mis le mental de côté. Il est désormais totalement dans tout ce qui arrive. Si la déclaration doit venir, elle vient.

Elle vint à Mansour. Il annonça : « *Ana el-Haqq*, je suis Dieu. » Junnaïd, son maître, lui dit : « Mansour, ce n'est pas bien, tu auras des ennuis. Moi aussi, j'ai la Connaissance, mais je ne l'ai jamais déclaré, car tu connais tous ces musulmans : ils te tueront. » Mansour répondit : « Qu'y puis-je ? S'Il fait la déclaration, que puis-je faire ? Il prend soudain possession de moi et Il l'annonce ! »

Junnaïd prit tellement peur qu'il expulsa Mansour de son école. « Va-t'en, dit-il, va-t'en ailleurs ! Tu vas avoir des ennuis et tu vas m'en attirer aussi. » — « Qu'y puis-je ? répliqua Mansour. S'Il veut s'attirer Lui-même des ennuis, que puis-je faire ? » Et il s'attira des ennuis. Mais, c'est vrai, il ne pouvait rien faire. Au dernier instant, du haut de la croix, il déclara encore : « *Ana el-Haqq*, je suis Dieu » et se mit à rire. Dans la foule, quelqu'un lui cria : « Tu peux encore renier tes paroles, reconnaître que tu as eu tort de te déclarer Dieu, et, ce faisant, espérer ton pardon. » Mansour dit en riant : « Mais que puis-je faire ? C'est Lui qui fait la déclaration ! »

Vous me demandez : « *Ne peut-on pas déclarer que l'on a rencontré Dieu ?* » Si c'est Dieu qui le déclare, c'est bien. Si ce n'est pas Lui qui l'affirme, de grâce, taisez-vous. Remettez-vous en à Lui.

Il y a quelques années, écrit J. Donald Walters, j'ai rencontré un homme qui pérorait, un peu comme un ivrogne et avec une énorme suffisance, sur la façon dont, à son avis, l'univers devait être dirigé. Je ne sais plus à quel propos je lui signalai que je pensais avoir rencontré dans ma vie peut-être six personnes qui connaissaient Dieu. « Tope là ! » s'écria-t-il grossièrement en me tendant une main velue. « Tu viens de rencontrer la septième ! »

Donald Walters ajoute qu'il ne put croire que cet homme avait rencontré Dieu, car, dit-il, si vous aviez fait cette expérience, iriez-vous proclamer avec autant d'impudence : « Tope là ! Tu viens de rencontrer la septième » ?

Mais telle n'est pas mon opinion. La chose est possible, car Dieu, parfois, est très grossier et, parfois, très poli. Il apparaît sous toutes les formes et toutes les tailles. Tantôt Il a les mains très lisses et tantôt, très velues. Il se manifeste de toutes les façons. Ses voies sont mystérieuses. Dès lors, s'Il veut se déclarer par votre entremise, aller sur les toits, laissez-Le faire Son annonce. S'Il ne le veut pas et si vous la faites de votre propre chef, vous vous attirerez des ennuis. S'Il cherche, Lui, à en avoir, cela Le regarde, mais ne décidez pas tout seul : ce serait uniquement une satisfaction d'amour-propre.

En lisant cette nouvelle de Donald Walters, je me suis senti très proche de l'homme au « tope là ». Walters désapprouve, il estime que cela ne peut pas se passer ainsi. Mais qui va en décider ? Personne n'a à le faire. Qui suis-je pour vous dire de ne pas faire de déclaration ? S'Il veut se déclarer, qui suis-je pour vous le défendre ? Que Sa volonté soit faite.

Rappelez-vous toujours que la décision ne doit pas venir de vous. Si vous décidez de faire la déclaration, cela veut simplement dire que vous n'avez pas fait l'expérience. C'est le mental qui joue le grand jeu de la mégalomanie, qui devient fou.

La sixième question :

Une amie très chère t'a adressé d'Occident une lettre demandant de lui donner un nouveau nom de sannyasin et puis, avant de recevoir la réponse, elle est venue ici à Poona et a pris sannyas. Le nom qu'elle a reçu par courrier est tout à fait différent de celui que tu lui as donné ici. J'ai été très troublée en l'apprenant, car j'ai toujours considéré mon nom comme une indication de mon chemin. Je m'en suis servie pour me diriger lorsque j'étais désorientée. Quelle est réellement la signification du nom que tu nous donnes ?

Tout cela n'est que broutilles ! Ne vous laissez pas abuser par les noms. Vous cherchez toujours à saisir quelque chose, à faire une montagne d'une taupinière. Les noms que je vous donne sont exactement pareils aux petits mots doux d'un amoureux. N'en faites pas toute une histoire ! En fait, une fois que je vous ai donné votre nom, ne venez plus me demander sa signification, car je l'ai oublié. C'est en vous le donnant que je lui invente un sens. Comment pourrais-je me le rappeler ? J'ai dû en donner plus de trente mille !

Un nom n'est qu'un nom. Vous êtes anonyme. Aucun nom ne peut vous circonscrire. Ce n'est qu'une étiquette pratique, mais qui n'a rien de spirituel. A cause de l'attention que je porte à votre nom et parce que je vous l'explique, il vous fascine. C'est simplement ma façon de vous combler de mon attention, rien d'autre ; c'est ma façon de vous témoigner mon amour, rien d'autre.

La septième question :

Je me demande pourquoi je m'endors toujours pendant ton discours ? Je ne peux m'empêcher parfois de me comparer à ceux qui restent assis, tout à fait immobiles, s'abreuvant simplement à toi et cela me donne l'impression que j'ai tant de chemin à faire encore, surtout chaque fois qu'on m'aborde après le discours en me disant : « N'était-ce pas formidable aujourd'hui ? »

Peut-être recevrais-je plus si j'admettais simplement que le discours est pour moi le bon endroit pour dormir.

C'est l'endroit parfait. Ne vous souciez pas de ceux qui viennent vous en parler : ils plaisantent sûrement. Dormez bien. Ils essaient de vous troubler, de vous rendre jaloux. En réalité, ils sont jaloux que vous dormiez si bien et que vous ronfliez, alors qu'eux les malheureux sont simplement assis. Ils veulent vous troubler. Ne vous en faites pas, continuez de dormir ! Vous avez un long chemin à faire, mais dans le sommeil, nulle part ailleurs.

Le match se déroulait péniblement au milieu de l'indifférence générale, quand, soudain, dans la foule, un homme se mit à applaudir. Son voisin lui demanda :

— « Pourquoi fais-tu ça ? »

— « Excuse-moi, répondit-il, j'essayais de rester éveillé ! »

Vous ne savez pas quelles difficultés les gens éprouvent à rester éveillés ! Endormez-vous simplement, détendez-vous dans votre

sommeil. Si vous pouvez l'accepter totalement, ce sera une expérience extraordinaire. Le mental crée toujours des conflits. Si vous ne dormez pas, il dit: « J'ai l'impression que ce serait bon de pouvoir dormir. » Si vous dormez, il dit: « Tu as raté quelque chose, tu n'aurais pas dû faire ça. » Il n'est jamais satisfait. Laissez-le tomber. Acceptez de vous endormir. Dans cette acceptation même et avec la disparition du mental, vous entendrez le Sutra du Diamant.

Le sommeil, dit Patanjali, est voisin du samadhi. La seule différence entre eux est que ce dernier est conscient. Mais la conscience peut se manifester dans le sommeil. Ne vous créez pas de problèmes, ne vous divisez pas. Si vous ne vous endormez pas, très bien, restez éveillé, mais sans vous y forcer. Si le sommeil vient, endormez-vous, n'essayez pas de rester éveillé. Acceptez la réalité du moment.

Soyez totalement dans l'instant, tel est mon message. Pourquoi ce désir: « Je ne devrais pas dormir »? Pourquoi le fait de tomber endormi en écoutant un discours ne serait-il pas spirituel? Le sommeil est une activité tout à fait spirituelle! Il est tout aussi bien de rêver que de s'asseoir et de penser. Le rêve n'est qu'une forme primaire, plus colorée, de la pensée. Les autres pensent et vous, vous rêvez, où est la différence? Rêvez bien, dormez bien, laissez-vous aller!

Hui-Neng n'eut pas besoin d'entendre le Sutra du Diamant tout entier: quatre lignes, et ce fut assez. Un seul mot d'un bouddha suffit parfois. Le mot part comme une flèche, vous perce le cœur et vous n'êtes plus le même. Ne vous faites donc pas de souci. Il se peut qu'un beau jour, lorsque vous serez bien détendu et ouvrirez les yeux, la rencontre se produise entre vous et moi. Vous serez fraîchement éveillé, sans pensées, ne sachant pas qui vous êtes.

Savez-vous que le matin, à votre réveil, il vous faut parfois quelques secondes avant de reconnaître qui vous êtes? Le mental met un certain temps à revenir. Lors d'un brusque réveil en pleine nuit, vous vous demandez où vous vous trouvez; il vous faut un moment pour reprendre vos esprits.

Il se peut donc qu'un jour, pendant votre petit somme, vous m'entendiez crier, et que vous vous réveilliez brusquement sans savoir où vous êtes. Ce sera pour moi le bon moment pour entrer en vous.

Ne vous inquiétez pas. Tout ce qui arrive est bien. Ici, tout est admis. Je vous accepte tel que vous êtes. Je ne vous impose rien.

La dernière question:
Pourquoi les gens ne peuvent-ils comprendre les religions des autres? Pourquoi y a-t-il toujours tant de conflits?

C'est l'ego. Cela n'a rien à voir avec les religions, c'est uniquement l'ego. Tout ce que vous avez choisi, tout ce qui vous appartient est ce qu'il y a de mieux au monde, mais vous ne pouvez admettre que les autres pensent de même.

Votre femme est la plus belle, votre mari, le plus beau. Vous êtes l'homme le plus important du monde; vous ne le dites peut-être pas en ces termes, mais vous l'exprimez de mille et une manières. Tout ce qui vous appartient se doit d'être le meilleur. Les gens sont exactement pareils à des gosses qui se battent: « Mon père peut battre le tien quand il veut! »

Un petit garçon dit un jour à un autre:
— « Ma mère est une grande conférencière. Elle peut parler sur n'importe quel sujet pendant des heures! »
— « Ce n'est rien, dit l'autre, la mienne est tellement forte qu'elle peut parler des heures sans aucun sujet: personne ne sait de quoi elle parle! »

Les gens n'arrêtent pas de vanter tout ce qu'ils ont, même la religion.

Le fils de Mulla Nasruddin interrogeait son père: « Dis, P'pa, si

un musulman abandonne sa religion et se fait hindou ou chrétien, comment l'appelles-tu? » Mulla se fâcha tout rouge: « C'est un traître, il faut l'exécuter! Trahir sa religion, c'est le plus grand péché au monde. Il est *namak haram*: il a trahi son sang. » — « Mais alors, P'pa, si un hindou ou un chrétien devient musulman? » Mulla sourit largement, à la Jimmy Carter: « C'est magnifique! Cet homme-là est un sage. Il doit être chaleureusement accueilli, respecté et honoré. C'est un converti, mon fils! »

C'est ainsi que fonctionnent nos egos. Voilà pourquoi les religions ont provoqué des guerres sanglantes au lieu d'apporter la paix au monde. On a tué beaucoup plus de gens au nom de la religion qu'au nom de quoi que ce soit d'autre. Les politiciens eux-mêmes n'ont pu surpasser les soi-disant « religieux » en matière de meurtres. Les plus grands assassins ont été les Eglises.

Cette monstruosité doit cesser. Une religion est un choix personnel. Si quelqu'un n'aime pas les roses, vous ne le tuez pas, vous ne le traitez pas de barbare en disant qu'il a tort ; vous dites que tel est son goût. Il n'aime pas les roses, et je les aime, voilà tout. C'est une question de goût, pas de vérité. Rien ne peut vous obliger d'expliquer pourquoi vous n'aimez pas ces fleurs. Si vous ne les aimez pas, c'est bien ; si vous les aimez, c'est bien. Il n'y a pas de conflit. Telle devrait être la religion.

L'un aime Jésus, c'est parfait. Un autre aime Bouddha, un autre encore, Krishna: à chacun sa préférence. Une religion ne devrait avoir aucun rapport avec la naissance, mais n'être plutôt qu'une pure préférence. Il en serait fini alors de ces conflits, de ces disputes inutiles auxquels on se livre depuis des siècles, au lieu de prier. Si toute l'énergie gaspillée dans les différends avait été mise dans la prière, cela aurait pu conduire à la connaissance de Dieu. Mais les disputes et les débats se poursuivent, sans jamais rien prouver — car rien ne peut l'être.

Si vous aimez Jésus, c'est exactement comme si vous êtes tombé amoureux d'un homme ou d'une femme: vous ne pouvez fournir aucune explication. Pourquoi? Toutes les raisons que vous donne-

rez paraîtront stupides aux autres. Si vous leur dites: « Voyez comme son nez est beau », ils répliqueront: « Il est disproportionné, il est difforme, il est laid ». Si vous dites: « Regardez ses yeux, ils sont magnifiques », quelqu'un rétorquera: « Ils sont énormes, effrayants... Je ne pourrais jamais passer la nuit avec cette femme, j'en aurais peur! »

Il n'y a aucun moyen d'expliquer votre penchant. L'un aime Jésus, l'autre Bouddha. C'est cela, tomber amoureux. Si vous donnez des raisons, les autres vous trouveront ridicule. C'est ce qui se passe dans la réalité. Les hindous trouvent stupide d'aimer Jésus. Si vous leur demandez ce que celui-ci a de particulier, ils se réfèrent à leur magnifique théorie du karma et vous répondent que vos souffrances proviennent du mal que vous avez commis dans vos vies antérieures. Si Jésus a été crucifié, c'est qu'il avait commis de grands péchés, sinon, pourquoi l'a-t-il été? Krishna n'a pas été crucifié, Rama non plus. Jésus était sûrement un pécheur.

Le point de vue est tout différent si vous interrogez un chrétien à propos de Krishna, le joueur de flûte. Celui-ci paraît si beau, et Jésus en croix, si triste! Il vous dira: « Que racontez-vous là? Voyez la détresse où est plongé le monde! Ce Krishna doit avoir un cœur de pierre: il joue de la flûte pendant que les gens souffrent et meurent... Partout règnent la maladie et la mort, et cet homme fait de la musique! S'il avait eu du cœur, il se serait sacrifié pour les opprimés et les misérables. Voyez Jésus, le sauveur: il est mort pour vous racheter. Ce Krishna est frivole. »

Questionnez maintenant l'hindou, dévot de Krishna: « Que me chantez-vous là? Il n'y a pas de souffrance, dira-t-il, toute souffrance est illusion et si les gens souffrent, c'est pour leurs péchés. Personne ne peut les racheter. Le seul qui puisse faire quelque chose est celui qui apporte la joie dans le monde. La joie est la seule force salvatrice. Comment peut-on racheter des péchés? »

Si quelqu'un pleure, disent les hindous, et si vous vous asseyez et pleurez à côté de lui, pouvez-vous le sauver? Il y aura deux fois plus de larmes. Si quelqu'un est malade et si, par sympathie, vous tombez malade et vous couchez à son côté, quelle aide lui appor-

tez-vous? Pour l'aider, vous devez être en bonne santé. Krishna se porte bien, il est joyeux. C'est parce que le monde est dans la détresse qu'il apporte sa flûte. Des croix, chacun en porte déjà, pourquoi en porterait-il une? On a besoin d'une flûte.

Mais c'est ainsi que tout se passe et chacun peut continuer à discuter du pour et du contre.

Pour moi, la religion est une histoire d'amour. Elle n'a rien à voir avec l'intellect ni avec la raison. Quel que soit l'objet de votre amour, c'est votre chemin, prenez-le. *L'amour est la porte*: peu importe de qui vous êtes tombé amoureux. L'amour sauve, pas Jésus ni Krishna. Tombez amoureux! L'amour est la seule force salvatrice.

Mais vos egos...

Méditez cette belle histoire:

Patrick 1er, le pape irlandais, se trouvait un jour dans son bureau du Vatican, occupé à lire le « Catholic Herald », quand un entrefilet de la rubrique irlandaise intitulé « Record de naissances » retint son attention.

— « Par Sainte Marie, Michael, dit-il à son secrétaire, le cardinal Fitz-Michael, as-tu lu ceci, nom de Dieu? »

— « Qu'est-ce que c'est, votre Sainteté? » demanda Michael en bondissant hors de ses paperasses.

— « Le journal annonce que la femme de Paddy O'Flynn, de Dublin, vient de lui donner son cinquante-sixième enfant! »

— « Que les saints soient loués, Monseigneur, dit Michael. C'est un vrai miracle, non? »

— « L'œuvre du Seigneur, à coup sûr, s'exclama le pape, et cela doit être célébré d'une manière ou d'une autre, pour l'unité de l'Eglise, la foi universelle en général et la verte Erin en particulier. »

— « Certainement, Monseigneur. A quoi pensez-vous au juste? »

— « Pas de pensées, Michael, répondit le pape tout excité, des actes! Cours à l'instant à l'atelier, déniche-moi vite une madone en or, file ensuite à l'agence de voyages et réserve-moi un vol aller-

retour première classe pour Dublin sur Aer Lingus. Je me chargerai personnellement de la statuette, que j'offrirai en cadeau aux O'Flynn. Je me paierai volontiers un petit congé dans ce cher vieux pays! »

Le lendemain matin, à l'heure dite, le pape Pat, serrant précieusement contre lui la madone, le Herald et un flacon de whisky irlandais pour la route, prit l'avion de Dublin. Dès son arrivée, il se rendit aussitôt chez les O'Flynn, d'où un membre de la famille l'emmena au pub local, lieu des principales festivités.

— « Quelqu'un pour toi, p'pa! » hurla le garçon vers la salle pleine de buveurs.

— « Dis-lui de se prendre une Guinness et de s'amener! » répondit une voix.

Le pape s'empara d'une Guinness et tenta de se frayer un chemin, madone en avant, à travers la masse enthousiaste d'alcooliques. Quelques heures et pas mal de verres plus tard, il s'approcha en titubant de Paddy et, lui fourrant la madone sous le nez, articula péniblement: « Mes sincères félicitations! »

— « A qui ai-je l'honneur? » demanda Paddy, considérant cet ecclésiastique ivre, Guinness dans une main et statuette dans l'autre.

— « Hé bien, tu ne me connais pas personnellement, Paddy, mais, en fait, je suis le pape. »

— « Le pape! » s'exclama Paddy. « Vous êtes pour sûr dans un endroit dangereux! Vous prendrez bien une autre Guinness? »

— « D'accord, si tu me promets une chose. »

— « A un buveur, dit Paddy, ce serait dur de refuser! »

— « Je te prie d'accepter cette Vierge, en modeste cadeau de notre part à tous au Vatican, et de l'installer sur l'autel de l'église catholique du patelin. »

— « Hé bien, Monseigneur, dit Paddy, pour sûr que j'accepte la statue, et je vous suis très reconnaissant, mais pour ce qui est de la mettre sur l'autel de mon église catholique, c'est impossible! »

— « Et pourquoi pas, grands dieux, dit le pape stupéfait, en offrande à la Sainte Vierge? »

— « Ben, pour dire vrai, avoua Paddy, je ne suis pas catholique. Je suis protestant. »

— « Quoi ! hurla le pape. Tu veux dire que je me suis tapé tout ce voyage pour offrir ma statuette en or à une crapule d'obsédé sexuel ? ! »

XI

CELUI QUI EST TOTALEMENT ILLUMINE

XI

CELUI QUI EST TOTALEMENT ILLUMINÉ

VAJRACHCHEDIKA PRAJNAPARAMITA SUTRA DU BOUDDHA GAUTAMA

21 — *Bouddha demanda: « Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit du Tathagata qu'il a expliqué le dharma? Quiconque dirait cela parlerait faussement et donnerait de moi une image incorrecte en me faisant saisir ce qui n'existe pas. Pourquoi? »*

22 — *« Parce qu'on ne peut ni y trouver ni y découvrir le moindre dharma. C'est pourquoi il est appelé illumination suprême, juste et parfaite. En outre, Subhuti, ce dharma est identique à lui-même et rien n'y est contradictoire. Identique à elle-même grâce à l'absence d'un moi, d'un être, d'une âme, d'une personne, l'illumination suprême, juste et parfaite est pleinement reconnue comme la totalité de tous les dharmas positifs. »*

25 — *« Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit du Tathagata que des êtres ont été libérés par lui? Tu ne devrais pas le voir ainsi, Subhuti! Pourquoi? Il n'y a aucun être que le Tathagata ait libéré. »*

26 — *A cette occasion, Bouddha récita en outre les strophes suivantes:*
« Ceux qui m'ont reconnu à ma forme et ceux qui m'ont suivi à ma voix se sont livrés à de vains efforts. Ils ne me verront pas.

C'est du point de vue du dharma qu'il faut voir les bouddhas, ce sont des incarnations du dharma que viennent leurs conseils. Cependant, la véritable nature du dharma ne peut être discernée et personne ne peut en avoir conscience comme d'un objet. »

29 — *« Quiconque dit que le Tathagata va et vient, est debout, assis ou couché, ne comprend pas le sens de mon enseignement. Et pourquoi ? Est appelé Tathagata celui qui ne s'en est allé nulle part et qui n'est venu de nulle part. C'est pourquoi on l'appelle le Tathagata, l'Arhat, celui qui est totalement illuminé. »*

Revenons en arrière :

« Le Tathagata, dit Bouddha, parle conformément à la réalité, il dit la vérité, il exprime ce qui est, pas autre chose... Tathagata, Subhuti, est synonyme de vrai reflet de la réalité. »

Le mot anglais *suchness*, *« être ce qui est »* revêt une immense importance dans l'approche bouddhique de la réalité. Sa portée y est aussi grande que celle du mot Dieu dans les autres religions. Le terme bouddhique pour *« être ce qui est »* est *tathata*. Il signifie : voir les choses telles qu'elles sont, n'adopter aucune attitude, ne se faire aucune opinion, ne pas juger, ne pas condamner. La méditation bouddhique consiste à être un miroir. La méthode est très facile et extrêmement efficace.

Bouddha dit à ses disciples. « Regardez simplement les choses comme elles sont, sans vous y impliquer. » Supposons que vous ayez une migraine. A l'instant où vous en prenez conscience, une opinion se forme aussitôt : « Ça ne va pas. Pourquoi ai-je une migraine ? Que dois-je faire pour que cela s'arrête ? » Vous êtes tout de suite inquiet, vous vous êtes fait une opinion, vous êtes hostile à la migraine, vous avez commencé à la réprimer, soit chimiquement, grâce à un cachet d'aspirine, soit dans votre conscience, en ne lui accordant pas d'attention, en la mettant de côté, en vous occupant d'autre chose, en vous distrayant pour l'oublier. Dans un cas comme dans l'autre, vous avez manqué *« d'être ce qui est »*, vous n'avez pas été un miroir.

Que suggère Bouddha? Il vous dit de constater à deux reprises: migraine, migraine. Ne soyez ni pour ni contre. Ne faites qu'une simple constatation, comme si cela ne vous concernait pas: migraine, migraine. Restez calme, sans être distrait ni influencé par le mal, sans aucune opinion. Voyez ce que c'est. La migraine disparaît aussitôt à quatre-vingt-dix pour cent. Car elle n'en est pas vraiment une, elle provient à quatre-vingt-dix pour cent de votre hostilité.

Vous ferez également une autre constatation: en disparaissant, la migraine se transforme en autre chose. Peut-être ressentirez-vous alors de la colère. Que s'est-il passé?

Si vous réprimez la souffrance, vous n'arriverez jamais à savoir quel était son véritable message. Elle n'était qu'un symptôme indiquant que vous étiez par exemple, à ce moment-là, plein de colère. Celle-ci a provoqué une tension dans la tête — d'où la migraine.

Vous avez observé et simplement constaté: migraine, migraine. Vous êtes resté impartial, objectif. Et le mal a disparu, vous laissant le message: « Je ne suis pas une migraine, mais de la colère. »

Maintenant, dit Bouddha, constatez à nouveau: colère, colère. Ne vous irritez pas contre elle, sinon vous retombez dans le piège et manquez encore « *d'être ce qui est* », d'être un miroir. Si vous dites: colère, colère, quatre-vingt-dix pour cent de celle-ci s'évanouiront immédiatement et les dix pour cent qui restent vous délivreront son message. Vous découvrirez peut-être que ce n'est pas de la colère, mais l'ego. Faites à nouveau la constatation: ego, ego, et ainsi de suite.

C'est un enchaînement, et plus vous allez en profondeur, plus vous vous rapprochez de la cause première. Celle-ci une fois atteinte, la chaîne se rompt, il n'y a plus rien au-delà. Un moment vient où vous prenez conscience du dernier maillon de cette chaîne, et puis c'est le vide. Vous êtes délivré de tout l'engrenage et il s'élève alors un silence d'une grande pureté. Ce silence s'appelle « *être ce qui est* », être le reflet de ce qui est.

La méthode doit être appliquée continûment. Il peut vous arriver parfois d'oublier et de vous faire inconsciemment, méca-

niquement, une opinion. Bouddha vous conseille de vous rappeler alors : opinion, opinion. Ne vous laissez pas distraire parce que vous avez émis un jugement. Ne vous découragez pas devant cet échec, constatez simplement : opinion, opinion, et vous découvrirez soudain qu'elle a disparu à quatre-vingt-dix pour cent et que les dix pour cent qui restent vous communiquent son message. Quel est-il ? C'est qu'il y a une inhibition, un tabou, qui ont donné naissance à l'opinion.

Un désir sexuel vous vient-il à l'esprit, vous pensez aussitôt : « C'est mal. » C'est une opinion. Pourquoi est-ce mal ? Parce qu'on vous l'a enseigné : c'est un tabou. Constatez : tabou, tabou, et continuez.

Parfois aussi, il vous arrivera non seulement de juger, de vous faire une opinion, mais de vous décourager d'avoir échoué. Faites alors à nouveau la constatation : découragement, découragement, et poursuivez. Quel que soit le stade auquel vous devenez conscient, constatez-le simplement et abandonnez tout le reste. Vous vous apercevrez bientôt que le mental n'y est plus aussi impliqué qu'il l'était. Les choses commencent à disparaître, il y a des instants où vous devenez un miroir, des instants où vous êtes ce qui est, *tathata*. Vous êtes là, l'existence est là et aucun jugement ne vous sépare. Rien n'est troublé ou pollué par la pensée. L'existence est, le mental n'est plus. Cet état de non-pensée s'appelle « *être ce qui est* », être un miroir.

Bouddha déclare qu'un Tathagata est synonyme de miroir. Synonyme ne veut pas dire qu'il a la qualité d'un miroir : il *est* un miroir.

Bouddha dit encore : « *Le Tathagata parle conformément à la réalité.* » Il ne peut pas faire autrement, il ne choisit pas de parler ainsi. Tout ce qui est réel s'exprime à travers lui. Il ne décide pas : « Ceci est réel et je dois le dire ; cela ne l'est pas et je ne le dirai pas. » Cette attitude indiquerait qu'il n'est pas encore un bouddha. Aucun choix ne dicte ses paroles. Plutôt que de dire qu'il exprime la vérité, il serait donc plus exact de le traduire ainsi : tout ce qui est exprimé par le Tathagata est vérité. En fait, il n'est qu'un médium,

un bambou creux qui vibre. La réalité chante à travers lui, ce n'est pas son propre chant qu'il fait entendre. Toutes ses opinions ont disparu en même temps que lui. Il est pur espace. La vérité peut, à travers lui, descendre dans le monde.

Il dit la vérité, il exprime ce qui est, pas autre chose... Yatha bhutam.

Quelles que soient les circonstances, il parle. Il ne juge pas, il n'intervient jamais ; il n'omet ni n'ajoute le moindre détail. Il est un miroir, qui reflète tout ce qui se présente devant lui. Cet état réfléchissant est « *être ce qui est* ».

Tathagata, Subhuti, est synonyme de vrai reflet de la réalité.

Pourquoi dit-il : vrai reflet ? Y en a-t-il aussi un faux ? Oui. Vous pouvez cultiver une certaine qualité que vous appellerez « reflet de la réalité », mais qui ne sera pas vraie. Le vrai « reflet » ne se cultive pas, il apparaît.

Que veux-je dire par : vous pouvez cultiver ? Vous pouvez par exemple décider ceci : « Je ne dirai que la vérité, quelles qu'en soient les conséquences. Je la dirai même si je dois y perdre la vie. » Vous dites la vérité, mais vous n'êtes pas un vrai « miroir », car c'est votre décision. Le mensonge grandit en vous et vous l'étouffez : « J'ai décidé, dites-vous, d'être sincère, fût-ce au prix de ma vie. » Vous vous forcez. La vérité est devenue symbole de prestige. En votre for intérieur, vous avez très envie d'être un martyr ; vous voulez faire savoir à tout le monde que vous êtes un homme de vérité, que vous êtes prêt à lui sacrifier votre vie, que vous êtes donc une grande âme, un mahatma. Vous sacrifiez effectivement votre vie, mais vous n'êtes pas un « vrai miroir ».

Etre ce qui est, être un vrai miroir, c'est ne pas choisir, n'être qu'un instrument de la réalité, ne pas entrer en jeu, ne pas s'interposer. Le miroir ne se dit pas : « Cet homme se tient devant moi. Je vais lui montrer son vrai visage, quelles qu'en soient les conséquences. Même s'il me lance une pierre — car il est tellement

laid qu'il pourrait se fâcher — je le lui montrerai quand même ! » Si un miroir pensait de la sorte, il ne serait plus un miroir ; le mental serait de la partie. Il ne reflèterait plus, il déciderait ; sa pureté aurait disparu. Or, un miroir est simplement présent, il n'a pas de pensées. Tel est un bouddha. C'est pourquoi le Maître emploie l'expression « *vrai reflet de la réalité* », être un vrai miroir.

Essayez cette méditation bouddhique qui consiste à constater, faites-en un jeu. Je ne vous dis pas de la pratiquer, mais de jouer avec elle. Chez vous ou en promenade, rappelez-vous en de temps en temps. Vous vous apercevrez avec surprise que Bouddha a donné au monde l'une des meilleures techniques pour pénétrer au plus profond de soi-même.

La psychanalyse ne va pas aussi loin. Elle se fonde sur quelque chose d'analogue — la libre association des pensées — mais elle reste superficielle car la présence d'un tiers fait obstacle. Le psychanalyste est là. Même s'il est assis derrière un écran, vous le savez et vous ne pouvez pas être un vrai miroir. La présence de l'autre est gênante, elle vous empêche de vous ouvrir totalement. Cela ne vous est possible que devant vous-même.

La méthode décrite par Bouddha va beaucoup plus en profondeur, car vous ne vous adressez pas à un tiers, vous devez simplement constater intérieurement. Elle est subjective et néanmoins objective. Le phénomène doit se passer dans votre subjectivité, mais il vous faut rester objectif.

Bornez-vous à enregistrer et continuez à le faire comme si cela ne vous concernait pas, comme si ce n'était pas à vous que la chose arrivait ou que vous aviez été chargé d'exécuter un travail. Tenez-vous au bord de la route et prenez simplement note de tout ce qui passe : une femme-une femme, un chien-un chien, une voiture-une voiture. Vous n'avez rien à faire, vous n'êtes pas concerné. Vous vous tenez absolument à distance. Cela vous conduit d'une chose à une autre. Vient un moment où vous parvenez à l'origine d'un certain enchaînement — et il y en a beaucoup dans votre être. Des milliers de fils s'y sont entrelacés, créant un véritable fouillis. Vous devez suivre très lentement chaque fil jusqu'à son extrémité. Une

fois celle-ci atteinte, cette chaîne disparaît et vous êtes soulagé d'autant.

Petit à petit, un beau jour vous arrivez au bout. Tous les fils se sont dissous car vous êtes remonté à toutes les causes qui les avaient tissés. Ils étaient des conséquences. Lorsque vous avez observé et analysé toutes ces causes, les tours que vous joue sans arrêt l'intellect, ses manigances, ses tromperies, ses méchancetés, le mental s'éclipse totalement. C'est comme s'il n'avait jamais été là.

Bouddha a prononcé un sutra célèbre relatif au mental, à la vie, à l'existence. C'est l'un des plus merveilleux qui soient. Le voici :

Pensez au mental comme aux étoiles,
à un défaut de vision, comme à une lampe,
à une illusion, à une goutte de rosée ou à une bulle,
à un rêve, à un éclair ou à un nuage.
C'est ainsi qu'il faut voir ce qui est conditionné.

Le mental est conditionné. Il est l'effet de certaines causes. Vous ne pouvez pas le détruire directement, vous devez remonter à celles-ci. Ce n'est pas en coupant les branches et les feuilles d'un arbre que vous pouvez le supprimer ; il vous faut aller jusqu'aux racines, et elles sont enfouies dans le sol, comme elles le sont en vous. Comprenez bien cela.

Pensez à votre mental, dit Bouddha, *comme à des étoiles*. Pourquoi ? Les étoiles n'existent que dans l'obscurité. Lorsque vient le matin et que le soleil se lève, elles s'éteignent. Tel est votre esprit. Il ne vit que dans l'inconscience. Quand le Soleil de la conscience se met à briller, il disparaît, exactement comme les étoiles. Vous ne pouvez pas les éteindre : elles sont des millions ! Devenez simplement plus conscient.

... *A un défaut de vision*. Si vos yeux ne sont pas en bon état, vous voyez alors des choses qui n'ont pas d'existence réelle : des images doubles ou brouillées, des taches, des points, des bulles. Tout cela est créé par l'œil lui-même. Vous ne pouvez pas lutter contre cela ni l'empêcher, puisque cela n'existe pas. Vous devez tout simplement aller chez un oculiste. Vos yeux doivent être soignés.

« Je ne suis pas un philosophe, dit Bouddha, je suis un médecin. Je ne vous donne pas de doctrine, je vous soigne. Je ne vous apporte aucune théorie, mais rien qu'une méditation. Je ne vous explique pas ce qu'est la lumière, je vous aide simplement à ouvrir les yeux pour que vous puissiez la voir. » Vous ne secourez pas un aveugle avec des définitions de la lumière, des couleurs. Vous ne le pouvez qu'en lui rendant la vue. Vous ne pouvez pas expliquer à un sourd ce qu'est la musique. Il ne le saura que lorsqu'il pourra entendre. L'expérience est la seule explication.

Bouddha vous dit de penser au mental *comme à une lampe*. Pourquoi une lampe? Parce qu'elle ne brûle que tant que dure l'huile qu'elle contient. Une fois l'huile épuisée, la flamme s'éteint. Tel est le mental: aussi longtemps qu'il brûle de désir, il reste vivant. Ne luttez pas contre la flamme, cessez simplement de l'alimenter avec le carburant du désir. Celui-ci indique que vous n'êtes pas satisfait de ce qui est, que vous voulez autre chose. Vous ne vivez pas dans l'état de *ce qui est*, dans l'état de miroir: Vous désirez; vous souhaitez que les choses soient différentes de ce qu'elles sont, vous voulez imposer vos idées, vos rêves personnels à la réalité, vous ne vous contentez pas de ce qu'elle est, mais cherchez à la modifier suivant le vœu de votre cœur. Le mental continue alors de fonctionner, car il existe uniquement à cause de votre insatisfaction.

Tant de gens viennent me demander: « Comment arrêter les pensées? » Ils veulent les arrêter directement, mais ce n'est pas possible. Elles sont là parce qu'il y a des désirs. A moins de comprendre ceux-ci et de les laisser tomber, vous ne pourrez pas les arrêter, car elles sont des sous-produits.

Vous voyez passer une belle voiture et une envie vous prend. Bouddha suggère: « Dites: voiture, voiture ». Terminé! Si un désir monte en vous, dites: « Désir, désir », et finissez-en. Mais vous avez vu une belle voiture, et un rêve, s'éveille en vous. Dès lors, nombre de pensées surgissent: « Comment faire pour acquérir cette auto? Vendrai-je ma maison? Irai-je à la banque? Devrai-je gagner plus d'argent? Légalement ou non? Il me faut cette voiture! »

Un politicien vint me voir un jour. Il voulait arrêter ses pensées, il voulait méditer. « D'abord, lui dis-je, abandonnez la politique, sinon, comment pourrez-vous arrêter votre mental? Vous êtes si ambitieux! » Au départ de sa carrière, il était titulaire d'une maîtrise en arts et littérature. Son ambition le poussant, il était devenu vice-ministre, puis ministre et briguait maintenant le poste de premier ministre d'un état. Il me dit: « Mais je ne suis venu que pour que m'aidiez à me détendre, à méditer, de façon que je sois plus à même de lutter contre mes rivaux! Et vous me conseillez de laisser tomber la politique? Je ne peux pas faire ça! »

Mais si vous n'abandonnez pas le désir, comment pouvez-vous arrêter la pensée? Celle-ci lui vient en aide. Vous voulez être premier ministre? Le mental se met aussitôt à fonctionner et à échafauder des plans: « Examinons maintenant la situation, voyons comment nous organiser. » Il y a mille et un problèmes à résoudre pour satisfaire votre envie. Pour se réaliser, celle-ci a créé les pensées. Vous ne pouvez pas les arrêter directement.

Voyez le mental, dit encore Bouddha, *comme une illusion*, un tour de magie. Rien n'y est reel, c'est une sorte d'état hypnotique. Quand le magnétiseur vous a hypnotisé et vous dit: « Regardez cet animal qui arrive, c'est un chameau! » la forme d'un chameau apparaît dans votre esprit. Pour vous, l'animal est bien là, vous le voyez, et tout le monde rit, car personne sauf vous, ne le voit.

Votre mental, ne cesse de dire Bouddha, est une boîte magique. Il crée sans arrêt des fantasmes, des choses imaginaires, sans aucune réalité substantielle, mais qui deviennent réelles si vous voulez y croire. Il est un grand illusionniste.

Le mot « magie » vient en fait de l'indien *maya*, illusion. On peut se créer des illusions, et c'est ce que vous faites tous. Vous regardez une femme, mais vous ne la voyez pas *yatha bhutam*, telle qu'elle est. C'est pourquoi il y a par la suite tant de déceptions. Vous voyez des choses inexistantes qui ne sont que des projections de votre mental. Vous projetez la beauté et mille autres qualités sur cette pauvre femme. Si vous l'approchez, si vous pouvez vivre avec elle, ces fantasmes s'évanouissent peu à peu, ils ne peuvent pas résister

longtemps face à la réalité. Celle de la femme prend le dessus. Vous avez alors l'impression d'être dupe et vous pensez qu'elle vous a roulé.

Mais elle n'a rien fait du tout. Elle aussi a cette impression, car elle s'était également imaginé un tas de choses à votre égard. Elle vous avait pris pour un héros, pour un grand homme, et vous n'êtes qu'une chiffe molle, rien d'autre. Elle vous prenait pour une montagne et vous n'êtes même pas une taupinière! Elle comme vous, vous vous sentez trompés, déçus.

Une dame se présenta un jour au Bureau des Disparitions.

— « Mon mari, déclara-t-elle, a disparu la nuit dernière. »

— « Nous ferons notre possible pour le retrouver, lui assurèrent les inspecteurs. Voudriez-vous nous le décrire? »

— « Hé bien, dit-elle après un instant d'hésitation, il mesure environ un mètre cinquante, il porte des lunettes avec des verres épais, il est chauve, il boit beaucoup, il a le nez rouge, la voix éraillée... »

Elle s'arrêta, réfléchit un moment et ajouta:

— « Oh! Oubliez donc tout ça! »

C'est ce que vous diriez si vous voyiez la réalité: « Oubliez tout ça! » Mais vous ne la voyez pas et vous continuez vos projections.

Mulla Nasruddin me dit un jour:

— « J'ai un oncle qui a vécu des années en Italie et qui est mort à cause du vin, des femmes et de la chanson. »

— « Nasruddin, lui dis-je, je n'aurais jamais cru que ton oncle était un Omar Khayyam! Parle-moi un peu de lui, ça m'intéresse. »

— « A vrai dire, répondit-il, ce n'est pas aussi romantique que cela en a l'air. En fait, il était en train de chanter une chansonnette grivoise sous la fenêtre d'une femme, quand le mari de celle-ci est sorti et l'a assommé d'un coup de bouteille de Chianti. Le vin, les femmes et la chanson l'ont tué! »

La réalité ne déçoit jamais, elle est toujours profondément satisfaisante. Les frustrations nous viennent parce que nous projetons sur elle nos illusions. Bouddha dit que c'est de la magie. Soyez vigilant: Votre mental est un illusionniste! Il vous fait voir des choses qui n'existent pas, qui n'ont jamais existé. Il vous induit en erreur, crée autour de vous un univers irréel, dans lequel vous vous mettez à vivre.

Contrairement à celui-ci, notre monde, avec ses arbres, ses oiseaux, ses animaux, ses montagnes, est bien réel! Quand vous entendez des bouddhas parler de l'irréalité du monde, ne vous y trompez pas. Ils ne veulent pas dire que les arbres et les gens sont irréels, mais par contre que tout ce que vous avez pensé de la réalité l'est. Votre mental est irréel. Une fois qu'il a disparu, tout devient réel ; vous vivez alors *ce qui est*, vous êtes *tathata*, un miroir.

S'adressant à sa classe à huit heures du matin, le professeur déclara: « J'ai découvert que la meilleure façon de commencer la journée est de faire cinq minutes de gymnastique, de respirer profondément et de terminer par une bonne douche froide. Après ça, je plonge dans la félicité. » Du fond de la classe, une voix endormie lança: « Parlez-nous un peu de Félicité! »

Le mental est prêt à sauter sur n'importe quoi. Soyez vigilant! Veillez à ne pas vous laisser abuser par lui. C'est là tout l'objet de la méditation.

Un autre point: pensez au mental *comme à une goutte de rosée*. Si fragile... la goutte de rosée n'existe que l'espace d'un instant, et s'évapore dès que paraît le soleil du matin. Elle glisse et tombe sous la brise la plus légère. Tel est l'intellect, phénomène éphémère, ignorant la réalité et l'éternité. Voyez-le comme une goutte de rosée et n'en faites pas une perle, un diamant, comme s'il allait durer toujours.

Vous n'avez pas besoin de croire Bouddha, il vous suffit d'observer votre mental. Il n'est pas le même deux instants de suite, il change continuellement. Tantôt vous êtes follement amoureux,

tantôt une haine féroce vous anime. Tantôt vous êtes heureux et tantôt malheureux. Observez simplement votre mental! En vous accrochant à lui, vous serez toujours dans le désarroi, car vous ne pourrez jamais demeurer silencieux; il continuera toujours de se passer quelque chose. Vous ne pourrez jamais savourer le goût de l'éternité qui seul peut vous donner une satisfaction totale. Le temps est un perpétuel changement.

Pensez également à votre mental *comme à une bulle*. Toutes ses expériences crèvent tôt ou tard comme des bulles, ne vous laissant dans les mains que le néant. Il leur arrive d'être très belles. Dans les rayons du soleil, elles peuvent prendre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et se montrer réellement superbes, ensorcelantes. Mais à l'instant où vous tentez de les saisir, elles s'évanouissent.

C'est ce qui se passe chaque jour de votre vie. Vous courez sans cesse après quelque chose et dès que vous l'attrapez, elle n'est plus la même. Toute sa beauté s'en est allée, la joie s'est éteinte, les extases attendues n'arrivent pas. Beauté, joie, extase n'existaient que dans votre imagination et vos espoirs.

La réalité est totalement différente des bulles de votre imagination, de ces bulles qui finissent toutes par éclater. L'échec déçoit, mais la réussite est tout aussi frustrante. Interrogez ceux qui ont réussi. Tout comme la pauvreté, la richesse est source de déception. Demandez aux riches! Bien ou mal, tout n'apporte que frustration, car ce ne sont que des bulles éphémères du mental. Pourtant, nous continuons à les poursuivre et même à les vouloir de plus en plus grosses. Le monde entier a la manie de gonfler toutes les expériences.

On demanda un jour à un groupe d'étudiants de différents pays de rédiger une dissertation sur l'éléphant. L'étudiant allemand traita de l'utilisation de l'éléphant sur le champ de bataille, l'anglais, de la nature aristocratique du pachyderme, le français, de l'amour chez les éléphants, l'indien, des conceptions philosophiques de cet animal. L'américain choisit comme sujet la production des éléphants les plus gros et les plus beaux.

Le mental est américain, il ne songe qu'à grossir les choses: la maison, la voiture, tout doit être plus gros, plus grand. Naturellement, plus la bulle grossit, plus elle risque d'éclater. Les petites bulles peuvent flotter un peu plus longtemps que les grosses à la surface de l'eau. D'où la frustration américaine qui dépasse toutes les autres. Personne ne connaît autant l'échec que celui qui réussit.

Bouddha suggère de considérer le mental *comme un rêve*. Il est imaginaire, subjectif, créé par chacun. Vous êtes le metteur en scène, l'acteur et le public. Tout ce qui s'y déroule est de l'invention personnelle. Le monde n'a rien à y voir. L'existence n'est pas tenue d'y répondre.

Le médecin terminait le check-up d'un patient d'un âge plus que mûr. « Je ne vois rien de grave, monsieur, dit le praticien, mais je vous conseille de réduire votre activité sexuelle de moitié. » Le vieillard le considéra un instant: « Quelle moitié? Celle où je pense à ça ou celle où j'en parle? »

Le mental est immatériel, il n'est que pensées ou paroles. Il ne sait rien du réel. Plus vous en possédez, moins vous avez de réalité et inversement. L'état sans pensée, le non-mental, sait ce qu'est la réalité, *tathata*. Vous êtes alors un tathagata, quelqu'un qui a fait l'expérience *d'être ce qui est, d'être le vrai reflet de la réalité*.

Ou encore, dit Bouddha, pensez au mental *comme à un éclair*. Ne vous y attachez pas, car vous créez aussitôt pour vous même de la souffrance. L'éclair n'est là qu'un instant puis s'évanouit. Tout arrive et s'en va, rien ne demeure et nous continuons de nous attacher. Ce faisant, nous ne cessons de créer de la souffrance.

Observez comme votre esprit est prêt à s'accrocher à tout, comme il a peur de l'avenir, du changement. Il veut tout immobiliser, retenir tout ce qui arrive. Le bonheur vous sourit-il? Vous voulez qu'il continue, vous vous y attachez et, au même instant, vous le détruisez ; il s'est envolé. Vous tombez amoureux de

quelqu'un? Vous vous cramponnez à lui en souhaitant que cet amour soit éternel. A l'instant précis où vous formulez ce désir, l'amour a disparu. Toutes les expériences mentales sont pareilles à l'éclair: à peine sont-elles survenues qu'elles s'évanouissent.

Bouddha vous suggère d'observer simplement. Vous n'avez pas le temps de vous attacher! Constatez: « Migraine, migraine », « amour, amour », « beauté, beauté ». Ne faites que constater, cela suffit. L'instant est trop court pour en faire davantage. Soyez attentif. La vigilance seule peut devenir votre éternité, rien d'autre.

Le dernier point: pensez, dit Bouddha, aux expériences du mental *comme à un nuage*, une forme changeante, une variation continuelle. Regardez-le: il prend la forme d'un éléphant, mais le voici qui change aussitôt pour devenir un chameau ou un cheval, et beaucoup d'autres choses encore. Il se transforme sans arrêt, il n'est jamais statique, mille formes surgissent et s'effacent. Mais ne vous inquiétez pas. Quelle importance, pour vous, qu'il ressemble à un animal plutôt qu'à un autre? Ce n'est qu'un nuage.

Tel est le mental: un nuage dans le ciel de votre conscience, un nuage tantôt de colère, tantôt d'amour, tantôt d'envie. C'est la même énergie sous différentes formes.

Ne faites pas de choix, ne vous fixez pas. Si vous vous attachez à une forme, vous serez malheureux. La fois suivante, vous ne trouverez plus celle-ci et vous pleurerez à chaudes larmes. Mais qui est responsable? Est-ce le nuage? Il suit simplement sa nature, qui est de changer. Ne l'oubliez pas. Observez votre ciel intérieur, soyez simplement un spectateur, laissez voguer les nuages, restez indifférent à leur mouvement. Bouddha attribue une grande valeur à l'indifférence, qu'il appelle *upeksha*. Soyez détaché. Rien n'a d'importance.

Deux astronautes, un homme et une femme, visitent la planète Mars. Ils rencontrent des martiens très accueillants, désireux de leur faire connaître leur planète. Après quelques jours, les visiteurs se décident à poser à leurs hôtes une question brûlante: « Comment vous reproduisez-vous sur Mars? »

Le martien les conduit dans un laboratoire pour leur faire une démonstration. Il verse dans une éprouvette une certaine quantité d'un liquide blanc qu'il saupoudre avec précaution d'une poudre brune, remue le mélange et met le tout de côté. « Dans neuf mois, dit-il aux astronautes, ce mélange se sera transformé en un petit martien. » Et il leur demande à son tour quelle est la technique employée dans ce domaine par les terriens. Un rien gênés, les visiteurs se résolvent finalement à exécuter une démonstration et commencent à faire l'amour. Un éclat de rire hystérique des martiens les interrompt. « Qu'y a-t-il de si drôle? » demandent les astronautes. « Chez nous, dit un des martiens, c'est ainsi que nous préparons le café! »

... Toutes les formes, vous dis-je. Il ne faut pas s'y arrêter. Observez tout simplement.

Pensez au mental comme aux étoiles,
à un défaut de vision, comme à une lampe,
à une illusion, à une goutte de rosée ou à une bulle,
à un rêve, à un éclair ou à un nuage.
C'est ainsi qu'il faut considérer ce qui est conditionné.

Alors, le conditionnement disparaît et vous parvenez au non-conditionné: *être ce qui est*, la vérité, la réalité, *yatha bhutam*.

Revenons maintenant au sutra.

« *Que penses-tu, Subhuti, demanda Bouddha, vient-il à l'esprit du Tathagata qu'il a expliqué le dharma?* »

Cela ne peut venir à l'esprit d'un Tathagata car en lui, il n'y a plus personne. La personnalité est une forme du mental, l'idée du « je », une forme dans les nuages. Pour le Tathagata, ceux-ci ont disparu, il n'y a plus qu'un ciel pur, infini, indéfinissable, d'où est absente toute idée de « je ». Il ne peut donc pas prétendre avoir

expliqué le dharma. D'abord, parce qu'il n'est pas et ensuite parce que, ayant disparu, il sait donc que personne n'est.

Supposons par exemple que, ce soir, vous vous endormiez tous à l'exception d'une personne et que vous commenciez à rêver. L'un de vous se met à parler, un autre à rire, un autre à pousser des cris. Que pensera celui qui est resté éveillé? Il rira de vous, car il sait que les rêves ne sont que des rêves, qu'ils ne sont pas la réalité. Il sait que tout est faux, que les gens n'ont aucune raison de rire, de pleurer ou de crier, car ils sont endormis. Il ne va pas aller consoler celui qui pleure ni partager la joie de celui qui rit ; il sait qu'ils sont en train de rêver.

Tel est l'état d'un Tathagata, d'un bouddha. Celui qui a fait l'expérience de son ciel intérieur sait désormais que chacun est aussi ce ciel, mais qu'il est plein de nuages. Ceux-ci sont faux, imaginaires. Partant, il n'y a pas d'êtres.

A qui le Tathagata pourrait-il expliquer le dharma? Il n'y a personne, rien que le ciel pur. A l'instant où vous disparaissez, tous les êtres s'évanouissent ; il n'y a plus alors d'êtres séparés, tout est un. Il n'y a plus ni maître ni disciple.

C'est pourquoi je vous ai dit l'autre jour que c'était une grande pièce de théâtre que nous jouions ici, le même vieux drame maintes fois interprété déjà par Bouddha et ses disciples, par le Christ et les siens, par Krishna et ses dévots. Pour vous, c'est très réel ; pour moi, ce n'est que du théâtre. Pour vous, le discipulat est quelque chose de très sérieux ; pour moi, ce n'est ni sérieux ni non-sérieux, c'est simplement un nuage. Toute ma tâche ici est de vous aider à voir que ce n'est qu'un nuage, une forme vaporeuse.

Le jour où vous vous éveillerez, vous éclaterez de rire, car il n'y a rien à atteindre : rien à perdre, rien à gagner. Tout est comme cela l'a toujours été du premier au dernier jour. Croyez-vous que le ciel change lorsque les nuages s'amoncellent à la saison des pluies? Pensez-vous qu'il est différent quand vient l'été et qu'ils disparaissent? Le ciel reste le même, les nuages passent et s'en vont. Tel est *samsara* ; tel est le monde, le mental.

« *Quiconque, Subhuti, dirait cela parlerait faussement et donnerait de moi une image incorrecte en me faisant saisir ce qui n'existe pas.* »

Il n'y a ni « je » ni « vous », ni maître ni disciple. Il n'y a rien à expliquer ou à apprendre, tout est tel qu'il est.

« *Parce qu'on ne peut y trouver ni y découvrir le moindre dharma. C'est pourquoi il est appelé illumination suprême, juste et parfaite.* »

C'est pourquoi, dit le Bouddha, nous l'appelons: illumination parfaite. Il y a dans le monde d'autres religions dont la conception de l'illumination ne peut être appelée parfaite. Par exemple, l'idée chrétienne de la Trinité: Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Elle implique qu'il reste encore, en toute dernière analyse, trois divisions. Cela veut dire qu'on a gardé un certain formalisme: un nuage, une forme ; le monde y existe encore un peu, le mental n'a pas été totalement abandonné.

La conception hindoue est légèrement meilleure: il n'y reste que Dieu et l'âme. C'est mieux que trois, mais c'est encore trop car toute dualité émane du mental. C'est lui qui sépare les choses, qui crée les limites. Cela non plus ne peut donc être l'illumination parfaite.

Dans le concept jaïn, il n'y a que l'âme, ce qui est beaucoup mieux que les deux conceptions précédentes. Mais, pour Bouddha, ce n'est pas non plus l'illumination parfaite car, pour penser le un, il est nécessaire de penser deux, trois, quatre, cinq. Rien que dire « un » suffit à introduire toute la suite. On ne peut le définir sans faire appel au « deux ». Qu'entendez-vous par « un » ? Vous devrez répondre: « Pas deux ».

L'un a donc besoin de l'autre, au moins pour être défini. L'autre reste caché, il n'a pas complètement disparu. Si je suis là, vous serez là aussi. « Vous » ne peut pas disparaître tout à fait. Le « je » a besoin du « vous » ; sa simple existence exige la vôtre. « Je » n'existe que couplé avec le « vous ». « Je-vous » est une seule réalité.

C'est pourquoi Bouddha dit que « je » doit s'éclipser aussi. Alors,

la trinité entière s'efface. Dans l'expérience suprême, il n'y a ni trois, ni deux, ni un. C'est le ciel pur, le néant — aucun être, aucune entité, zéro, *shunyata*. C'est pourquoi bouddha la qualifie *d'illumination suprême, juste et parfaite.*

« *En outre, Subhuti, ce dharma est identique à lui-même et rien n'y est contradictoire. Identique à elle-même grâce à l'absence d'un moi, d'un être, d'une âme, d'une personne, l'illumination suprême, juste et parfaite est pleinement reconnue comme la totalité de tous les dharmas positifs.* »

Toutes les formes ont cessé d'exister. C'est pourquoi le ciel reste identique à lui-même. Il n'y a plus de changements, plus de mouvement. Tous les rêves se sont évanouis. C'est le matin, le soleil s'est levé, c'est l'éveil. Il y a vigilance, mais personne pour dire : je suis vigilant. Il y a un enseignement, mais personne pour dire : je suis l'enseignant ; un chemin, mais qui n'en est pas un ; des méthodes, mais auxquelles on ne peut donner ce nom. Il y a un maître et un disciple, mais seulement aux yeux du disciple. Du côté du maître, tout a disparu.

« *Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit du Tathagata que des êtres ont été libérés par lui ? Tu ne devrais pas le voir ainsi, Subhuti ! Pourquoi ? Il n'y a aucun être que le Tathagata ait libéré.* »

Comment l'idée d'avoir libéré beaucoup d'êtres pourrait-elle venir au Tathagata ? Pour commencer, il n'y a personne qui ne soit pas libre. Si donc vous lui demandez s'il est un sauveur, Bouddha répondra : « Non, je ne le suis pas. Il n'y a personne à sauver. » Chacun est libre par nature ; point n'est besoin de libérer quelqu'un qui l'est déjà. Il suffit simplement qu'il prenne conscience de sa liberté. Bouddha déclare donc : « *Il n'y a aucun être que le Tathagata ait libéré.* »

A cette occasion, Boudha récita les strophes suivantes :

Ceux qui m'ont reconnu à ma forme et ceux qui m'ont suivi à ma voix se sont livrés à de vains efforts. Ils ne me verront pas.

Si vous ne voyez en Bouddha que la forme, le corps, si vous n'entendez que sa parole et pas son silence, si vous ne voyez que son visage et pas son ciel intérieur, vous passez à côté. Bouddha ne parle que pour exprimer le silence, il n'est présent dans la forme que pour exprimer le sans-forme. Rappelez-vous ces strophes. Je pourrais vous dire la même chose:

Ceux qui m'ont reconnu à ma forme et ceux qui m'ont suivi à ma voix se sont livrés à de vains efforts. Ils ne me verront pas.
C'est du point du vue de dharma qu 'il faut voir les bouddhas, ce sont des incarnations du dharma que viennent leurs conseils.
Cependant, la véritable nature du dharma ne peut être discernée et personne ne peut en avoir conscience comme d'un objet.

C'est exprimer en mots ce qui ne peut être dit, *avachya*, l'inexprimable. Cela signifie que l'enseignement de Bouddha ne vient pas de lui-même, mais de l'éternel, du ciel. Il n'est qu'un passage, le divin descend à travers lui. Ne vous arrêtez pas aux mots qu'il emploie. Ecoutez son silence. Ne vous intéressez pas trop au corps dans lequel il vit, à la maison dans laquelle il demeure. Pensez à la présence intérieure, à son être. Regardez au fond de lui.

Comment faire? Un seul moyen: fermez vos yeux, ne les laissez pas ouverts. Voir au fond de soi-même est la seule façon de voir au fond d'un bouddha. Si vous faites connaissance avec votre propre ciel intérieur, vous connaîtrez tous les bouddhas du passé, du présent et du futur. Descendez en vous-même.

« Quiconque dit que le Tathagata va et vient, est debout, assis ou couché, ne comprend pas le sens de mon enseignement. Et pourquoi? Est appelé Tathagata celui qui ne s'en est allé nulle part et qui n'est venu de nulle part. C'est pourquoi il est appelé le Tathagata, l'Arhat, celui qui est totalement illuminé. »

Quand viennent les nuages, pensez-vous que le ciel s'en va quelque part? Quand ils partent, croyez-vous que le ciel est revenu? Le ciel demeure. Votre nature profonde demeure.

Jadis, vous avez été un rocher; vous avez vécu dans le monde minéral. Ensuite, vous avez changé de forme, vous êtes devenu un arbre, un pin ou un cèdre. Mais la nature profonde est restée la même bien que vous ayez vécu dans le monde végétal. Et puis vous êtes devenu un animal: un lion peut-être, ou un tigre, un cerf, un crocodile, un chien. La forme seule a changé, mais le ciel intérieur est resté le même. Enfin, vous êtes devenu un homme ou une femme; à nouveau la forme a changé, et si vous devenez un ange dans le ciel, là aussi, seule la forme aura changé.

Vous pouvez continuer ainsi de passer d'une forme à une autre, de mourir sous une forme et de naître sous une autre, d'entrer d'une prison pour aller dans une autre.

Qu'est-ce que la bouddhéité? C'est devenir conscient du ciel intérieur qui se trouvait dans la roche, dans l'animal, dans l'arbre, dans l'être humain. Une fois que vous avez pris conscience, vous êtes libéré de toutes les formes. C'est cela, la liberté. Ce n'est pas *vous* qui devenez libre car, dans cette liberté, vous n'existez pas, vous ne pouvez pas exister. « Devenir libre » veut dire simplement: être libéré de soi-même. Tous les « moi » sont des formes. Le rocher, l'arbre, l'animal, tous ont un moi, une âme, mais pas le bouddha: il est totalement libre.

C'est pourquoi Bouddha déclare: « *Quiconque dit que le Tathagata va et vient...* » Bien sûr, il va et vient. C'est ainsi que débute le Sutra du Diamant. Voyez la beauté de la chose: Bouddha s'en va mendier, puis revient, dépose son bol, se lave les pieds, s'assied, fixe son regard devant lui, et Subhuti l'interroge. Le Sutra a commencé par la forme et se termine par le sans-forme.

Vous en êtes au début. Vous ne pouvez pas encore écouter mon silence, c'est pourquoi vous devez commencer par entendre mes paroles. Vous ne pouvez pas apercevoir immédiatement mon ciel intérieur; il vous faut auparavant voir le nuage qui m'entoure. Alors seulement, vous pourrez peu à peu vous mettre au diapason

intérieur. Vous accédez d'abord à l'extérieur, c'est naturel. Vous voyez la maison et ensuite l'occupant. C'est normal, il n'y a rien de mal à cela. Mais ne vous attachez pas à la maison. De l'habitation, passez à l'habitant.

C'est en cela que réside la beauté de ce sutra. Il débute par le corps de Bouddha: comment il marche, comment il s'assied, son aspect, ses gestes. Et il se termine par cette phrase étrange:

« Quiconque dit que le Tathagata va et vient, est debout, assis ou couché, ne comprend pas le sens de mon enseignement. Pourquoi? Est appelé Tathagata celui qui ne s'en est allé nulle part et n'est venu de nulle part. C'est pourquoi on le nomme le Tathagata, l'Arhat, celui qui est totalement illuminé ».

Le Tathagata est celui qui connaît enfin le ciel immuable, qui est parvenu à la connaissance de l'éternel, de ce qui est au-delà du temps, de la vérité. Les rêves changent, la vérité demeure. Ecoutez les paroles de Bouddha, mais n'en restez pas là. Elles ne sont qu'une introduction, un commencement.

Ecoutez ce que je vous dis, mais n'en faites pas un leitmotiv mais seulement un point de départ. Mettez-vous progressivement à l'écoute de mon silence. Oubliez-moi peu à peu, oubliez la forme, le nuage et entrez progressivement dans le ciel. Alors vous serez réellement en harmonie, vous pénétrerez dans la vérité elle-même.

Les mots parlent de la vérité mais ils ne sont pas elle. Le mot Dieu n'est qu'un mot, il n'est pas Dieu. Le mot amour n'est pas l'amour. Utilisez le mot et abandonnez-le ensuite. Il est le contenant, pas le contenu. Il en va de même avec un maître: ne vous attachez pas trop à son enveloppe physique. Cet attachement deviendrait un obstacle. Aimez le maître, mais allez plus loin. Pas à pas, pénétrez lentement au plus profond de lui. Vous serez étonné d'y trouver votre propre profondeur. Intérieurement, le disciple et le maître se rejoignent et ne font qu'un. Il n'y a pas de séparation.

Kabir a prononcé une phrase très étrange: « Le moment est venu

où le maître touche les pieds du disciple. » Toute distinction disparaît: qui est le maître, qui est le disciple?

Rinzaï vécu auprès d'un maître très dur comme le sont tous les maîtres zen. Rinzaï fut souvent battu ; son maître se précipitait sur lui et le frappait. Un jour que Rinzaï s'apprêtait à partir en pèlerinage, le maître l'appela et le frappa.

— « Mais, objecta Rinzaï, je n'ai même pas ouvert la bouche! Je n'ai rien dit! »

— « Je sais, répondit le maître, mais tu t'apprêtes à partir. Or je sais qu'à ton retour tu seras illuminé alors je ne pourrais plus te battre. C'est pourquoi je le fais aujourd'hui: c'est ma dernière chance! »

Lorsque Rinzaï revint, il était effectivement illuminé. Le maître s'inclina en disant: « Maintenant, tu peux me frapper! » Rinzaï n'en fit rien. Le maître poursuivit: « Tu peux me battre. Prends y plaisir autant que j'en ai pris! Maintenant, te voilà arrivé! »

Bouddha vous dit de ne pas donner trop d'importance aux mots. Utilisez-les comme des marches, des pierres de gué. N'attachez pas trop d'importance aux gestes de Bouddha. Certains vont essayer de l'imiter, de copier sa démarche, son discours. Mais il est au-delà des formes. L'important n'est pas là, dit Bouddha.

Ne copiez pas le maître. Alors seulement vous pourrez le devenir un jour. Aimez-le, écoutez-le attentivement, n'oubliez jamais que vous devez descendre profondément en vous-même, aller au-delà de tous les nuages, transcender toutes les formes.

XII

LE SUTRA DU DIAMANT

XII

LE SUTRA DU DIAMANT

VAJRACHCHEDIKA PRAJNAPARAMITA SUTRA
DU BOUDDHA GAUTAMA

1 — *Voici ce que j'ai entendu en ce temps-là. Bouddha résidait dans la grande ville de Shravasti. Au petit matin, il se vêtit, mit son manteau, prit son bol et entra dans la cité pour recueillir des aumônes. A son retour, après avoir mangé, il rangea son bol et son manteau, se lava les pieds et s'assit sur le siège préparé pour lui, les jambes croisées, le corps droit, le regard attentivement fixé devant lui. Des moines s'approchèrent alors en grand nombre, s'inclinèrent profondément et marchèrent autour de lui trois fois par la droite avant de s'asseoir.*

2 — *A cet instant, le vénérable Subhuti vint lui aussi prendre place dans l'assemblée. Puis il se releva, rejeta un pan de sa robe sur son épaule, mit le genou droit à terre, tendit les mains jointes vers Bouddha et dit: « Qu'elle est merveilleuse, ô Maître, infiniment merveilleuse, ô Bien-Disparu, l'aide que les bodhisattvas, les êtres supérieurs, ont reçue en abondance du Tathagata! Comment dès lors, ô Maître, celui qui s'est mis en route dans le véhicule d'un bodhisattva restera-t-il là, comment avancera-t-il, comment maîtrisera-t-il les pensées? »*

3 — *Après ces paroles, Bouddha dit à Subhuti: « Donc, Subhuti, écoute bien et attentivement! Celui qui s'est mis en route dans le véhicule d'un bodhisattva devrait créer en lui cette pensée: « Tous les êtres, aussi nombreux qu'ils soient dans l'univers de ceux que désigne*

le terme « êtres », je dois les guider vers le nirvana, vers ce royaume qui ne laisse rien en arrière. Et pourtant, bien qu'ils soient innombrables à avoir été conduits au nirvana, aucun d'eux ne l'a jamais été. » Et pourquoi ? Parce qu'un bodhisattva en qui demeurerait l'idée d'un être ne pourrait pas être appelé un être bodhi. Et pourquoi ? Parce qu'on ne peut qualifier d'éveillé celui en qui demeure l'idée d'un moi, d'un être, d'une âme vivante ou d'une personne.

4 — *« Car, où que ce soit, un bodhisattva qui fait un don ne doit prendre appui sur rien. L'être supérieur doit dispenser ses dons sans être aidé par l'idée d'un signe. Et pourquoi ? Parce que le mérite amassé par un être bodhi qui fait un don désintéressé est incommensurable. »*

5 — *Bouddha poursuivit : « Que penses-tu, Subhuti, le Tathagata peut-il être reconnu à la possession de ses marques ? » Subhuti répondit : « Non certes, ô Maître. Et pourquoi ? Ce qui a été enseigné par le Tathagata comme étant la possession de marques est en vérité la non-possession de non-marques. » Bouddha reprit : « Là où il y a possession de marques, il y a imposture ; là où il y a non-possession de non-marques, il n'y a pas imposture. Par conséquent, les marques auxquelles on reconnaît le Tathagata sont des non-marques. »*

6 — *Subhuti demanda : « Y aura-t-il dans l'ère future, dans les derniers temps, à l'époque ultime des cinq cents dernières années, au moment de l'écroulement de la bonne doctrine, des êtres qui, lorsque ces paroles du Sutra seront enseignées, en comprendront la vérité ? » Bouddha répondit : « Ne parle pas ainsi, Subhuti ! Oui, même alors, il y aura des êtres qui, lorsque ces paroles du Sutra seront enseignées, en comprendront la vérité. Car même à ce moment-là, Subhuti, il y aura des bodhisattvas. Ils ne seront pas de ceux qui auront honoré un seul bouddha ou n'auront planté que sous celui-ci les racines de leur mérite. Au contraire, Subhuti, ces bodhisattvas qui, lorsque seront enseignées ces paroles du Sutra, trouveront ne fût-ce qu'une seule pensée de foi sereine, compteront parmi ceux qui auront planté les racines de leur mérite sous des centaines de milliers de bouddhas et auront honoré*

ceux-ci. Le Tathagata les connaît, Subhuti, grâce à sa cognition de Bouddha, il les voit grâce à son œil de Bouddha. Ils sont, Subhuti, entièrement connus du Tathagata. Et tous produiront et acquerront une masse incommensurable et incalculable de mérites. Et pourquoi? Parce que, Subhuti, chez ces bodhisattvas, il n'y a:

— ni perception d'un moi
— ni d'un être
— ni d'une âme
— ni d'une personne.

Les bodhisattvas n'ont pas non plus :

— ni la perception d'un dharma
— ni celle d'un non-dharma.

Il n'existe en eux :

— ni perception
— ni non-perception.

Et pourquoi? Si, Subhuti, ces bodhisattvas avaient la perception soit d'un dharma, soit d'un non-dharma, ils auraient de ce fait l'idée d'un moi, d'un être, d'une âme, d'une personne. Et pourquoi? Parce qu'un bodhisattva ne doit avoir l'idée ni d'un dharma ni d'un non-dharma. Pour cette raison, cette phrase au sens caché a été enseignée par le Tathagata: les dharmas et, plus encore, les non-dharmas doivent être abandonnés par ceux qui savent que le discours sur le Dharma est pareil à un radeau. »

7 — *Bouddha demanda: « Que penses-tu, Subhuti, y a-t-il un dharma que le Tathagata ait totalement connu comme la suprême illumination juste et parfaite, ou qu'il ait décrit? » Subhuti répondit: « Non, si je comprends ce qu'a dit le Maître. Et pourquoi? Le dharma que le Tathagata a totalement connu ou décrit ne peut être appréhendé, on ne peut en parler, il n'est ni un dharma ni un non-dharma. Et pourquoi? Parce qu'un Absolu exalte les saints. »*

8 — *Bouddha dit alors: « Oui, Subhuti, car le Tathagata a enseigné que les dharmas particuliers aux bouddhas ne sont pas particuliers à un seul bouddha. C'est pourquoi ils sont appelés les dharmas particuliers aux bouddhas. »*

9 — *« Que penses-tu, Subhuti, demanda Bouddha, vient-il à l'esprit du vainqueur de courant qu'il a acquis le fruit d'un vainqueur de courant? » Subhuti répondit: « Non en vérité, ô Maître. Et pourquoi? Parce qu'il n'a acquis aucun dharma, aucun objet visible, aucun bruit, aucune odeur, aucune saveur, aucun objet palpable ou imaginaire. C'est pourquoi il est appelé vainqueur de courant. Si, ô Maître, il lui venait à l'esprit qu'il a acquis le fruit d'un vainqueur de courant, il posséderait alors en lui un moi, un être, une âme, une personne. »*

Bouddha demanda: « Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit de l'Arhat qu'il a atteint l'état d'arhat? » Subhuti répondit: « Non en vérité, ô Maître. Et pourquoi? Parce qu'aucun dharma n'est appelé arhat. C'est pour cela qu'on l'appelle un arhat. Et pourquoi? Je suis, ô Maître, celui que le Tathagata a désigné comme le premier de ceux qui demeurent dans la paix. Je suis un arhat sans convoitise et cependant, il ne me vient pas à l'esprit que je suis un arhat et que je suis sans convoitise. Si, ô Maître, la pensée me venait que j'ai atteint l'état d'arhat, le Tathagata n'aurait pas déclaré que Subhuti, ce fils de bonne famille, le premier de ceux qui demeurent dans la paix, ne demeure nulle part. C'est pourquoi il est appelé un homme qui demeure dans la paix. »

10 — *Bouddha demanda: « Que penses-tu, Subhuti, y a-t-il un dharma que le Tathagata ait appris de Dipankara? » Subhuti répondit: « Non, ô Maître, il n'y en a pas. » Bouddha reprit: « Si un bodhisattva disait qu'il veut créer d'harmonieux champs d'énergie spirituelle, il parlerait à tort. Et pourquoi? Les harmonies des champs d'énergie spirituelle, le Tathagata les a enseignées comme étant des non-harmonies. C'est pourquoi il a parlé d'harmonieux champs d'énergie spirituelle. »*

13 — *« Imagine encore, Subhuti, un homme ou une femme qui renoncerait à toutes ses possessions autant de fois qu'il y a de grains de sable dans le Gange, et puis quelqu'un d'autre qui, ayant extrait de ce discours sur le dharma un simple passage de quatre lignes, l'explique-*

rait à d'autres. En vertu de ceci, ce dernier acquerrait une somme plus grande, incommensurable, incalculable, de mérites. »

14 — *A cet instant, le vénérable Subhuti, touché par le dharma, fut ému jusqu'aux larmes. Après avoir pleuré, il s'adressa ainsi à Bouddha : « Qu'elle est merveilleuse, ô Maître, qu'elle est infiniment merveilleuse, ô Bien-Disparu, la manière dont le Tathagata a donné cet enseignement sur le dharma ! Grâce à celui-ci, la cognition m'est venue et ce n'est vraiment pas une perception. Et pourquoi ? Parce que les bouddhas, les parfaits, ont abandonné toutes les perceptions. »*

Bouddha dit : « Ainsi en est-il, Subhuti. Merveilleusement bénis seront les êtres qui, entendant ce Sutra, ne tremblеront pas et ne seront ni effrayés ni terrifiés. En outre, Subhuti, la perfection de la patience du Tathagata n'est pas, en réalité, une perfection. Et pourquoi ? Parce que, Subhuti, lorsque le roi de Kalinga découpa la chair de chacun de mes membres, à ce moment-là, je n'avais pas la perception d'un moi, d'un être, d'une âme ou d'une personne. Et pourquoi ? Si, Subhuti, j'avais eu à ce moment-là la perception d'un moi, j'aurais eu aussi, au même instant, une perception de rancune.

« Et de plus, Subhuti, c'est pour le bien de tous les êtres qu'un bodhisattva doit dispenser des dons de cette manière. Et pourquoi ? Cette perception d'un être, Subhuti, est simplement une non-perception. L'ensemble des êtres dont a parlé le Tathagata sont en réalité des non-êtres. Pourquoi ? Parce que le Tathagata parle conformément à la réalité, il dit la vérité, il exprime ce qui est, pas autre chose. Un Tathagata ne parle pas faussement. »

17 — *« Tathagata, Subhuti, est synonyme de vrai reflet de la réalité. »*

21 — *Bouddha demanda : « Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit du Tathagata qu'il a expliqué le dharma ? Quiconque dirait cela parlerait faussement et donnerait de moi une image incorrecte en me faisant saisir ce qui n'existe pas. Pourquoi ? »*

22 — *« Parce qu'on ne peut ni y trouver ni y découvrir le moindre*

dharma. C'est pourquoi il est appelé illumination suprême, juste et parfaite. En outre, Subhuti, ce dharma est identique à lui-même et rien n'y est contradictoire. Identique à elle-même grâce à l'absence d'un moi, d'un être, d'une âme, d'une personne, l'illumination suprême, juste et parfaite est pleinement reconnue comme la totalité de tous les dharmas positifs. »

25 — *« Que penses-tu, Subhuti, vient-il à l'esprit du Tathagata que des êtres ont été libérés par lui? Tu ne devrais pas le voir ainsi, Subhuti! Pourquoi? Il n'y a aucun être que le Tathagata ait libéré. »*

26 — *A cette occasion, Bouddha récita les strophes suivantes:*
« Ceux qui m'ont reconnu à ma forme et ceux qui m'ont suivi à ma voix se sont livrés à des vains efforts. Ils ne me verront pas.
C'est du point de vue du dharma qu'il faut voir les bouddhas, ce sont des incarnations du dharma que viennent leurs conseils.
Cependant, la véritable nature du dharma ne peut être discernée et personne ne peut en avoir conscience comme d'un objet. »

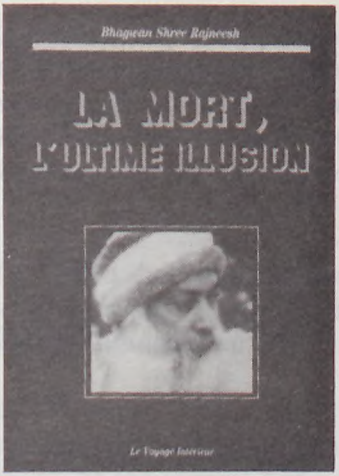
29 — *« Quiconque dit que le Tathagata va et vient, est debout, assis ou couché, ne comprend pas le sens de mon enseignement. Et pourquoi? Est appelé Tathagata celui qui ne s'en est allé nulle part et qui n'est venu de nulle part. C'est pourquoi il est appelé le Tathagata, l'Arhat, celui qui est totalement illuminé. »*

TABLE DES MATIERES

I. Ce royaume du nirvana 9
II. L'amour libéré 32
III. La roue du Dhamma 55
IV. Un message de l'au-delà 74
V. La saveur de l'illumination 97
VI. L'état de bodhisattva 120
VII. Celui qui demeure dans la paix 151
VIII. Vous êtes déjà chez vous 174
IX. Un champ d'énergie spirituelle 203
X. Le vide absolu 222
XI. Celui qui est totalement illuminé 251
XII. Le Sutra du Diamant 277

OUVRAGES PUBLIES
PAR LES EDITIONS LE VOYAGE INTERIEUR

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION



Nous avons peur de vivre, nous avons peur de mourir. Et le bonheur nous semble inaccessible. Pourquoi?

Dans un langage simple et émouvant, l'auteur indique comment "mourir" afin de comprendre ici et maintenant, que nous ne mourrons jamais.

UNE TASSE DE THÉ

Un livre éblouissant,
d'une rare profondeur.
Ouvrage unique parce que le seul écrit par le maître lui-même, sous forme de lettres.
Un enseignement à lire, mais surtout à vivre.

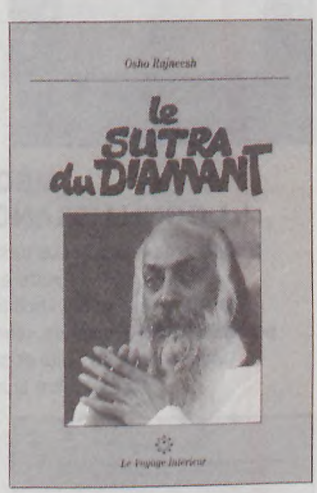
DU SEXE A LA CONSCIENCE DIVINE

Le sexe est la source de la créativité humaine. Le besoin sexuel ne vise pas réellement l'obtention d'une gratification passagère, mais bien quelque chose de plus profond, quelque chose qui appartient à l'au-delà. C'est vers cela que tend l'instinct naturel de l'homme. La compréhension et la transformation de l'énergie sexuelle primitive permet l'épanouissement du potentiel humain.

MOURIR ET RENAITRE

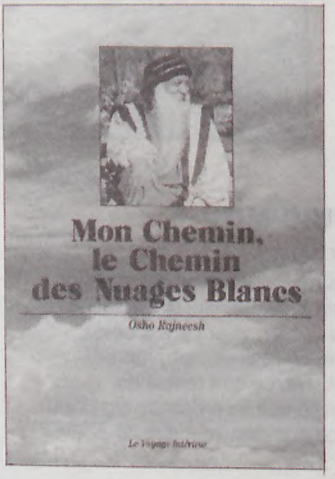
La voie soufie

Les soufis racontent des histoires magnifiques. Sous l'apparence d'anecdotes ordinaires se cache un des enseignements le plus profond. A travers ces contes, c'est à la découverte de l'esprit soufi que vous invite ce livre.



LE SUTRA DU DIAMANT

L'auteur commente le Vajrachchedika. Prajnaparimita Sutra de Bouddha, texte capital: aucune théorie, aucun dogme. Ce Sutra, pur comme le diamant, nous mène au-delà des mots, des formes... à l'essence éternelle de l'être. Le plus beau livre sur Bouddha. Un joyau!



MON CHEMIN, LE CHEMIN DES NUAGES BLANCS

Osho aborde des sujets comme l'amour, la relation amoureuse, l'éducation des enfants, l'esseulement et la solitude, sans oublier la recherche spirituelle, le monde dans lequel nous vivons, les fantasmes, les ruses du mental, l'ego...

TANTRA, LE CHANT ROYAL DE SARAHA

Qu'est-ce que le tantra? C'est une vision rigoureusement scientifique, une découverte de la réalité, de la vie, dans laquelle le sexe (muladhara chakra) et la mort (swadhistana chakra) sont fondamentaux. Ici, vous sont révélés les secrets d'un enseignement bouleversant, le Chant Royal de Saraha, fondateur du tantra.

Vol. 1. et 2

MÉDITATION, LA CONNAISSANCE DE SOI

Méditer est un processus très simple. Il suffit d'être le témoin de votre activité mentale. Observez tout ce qui vous traverse l'esprit, pensées, désirs, souvenirs, rêves, fantasmes... Un livre-clé pour celui et celle qui ont soif de connaître leur propre réalité.

VIENS, SUIS-MOI

Entretiens sur Jésus

Les entretiens reproduits dans cet ouvrage vous donneront brusquement la sensation que Jésus est là, bien vivant à vos côtés. Pour la première fois, vous comprendrez ce qu'il voulait dire, ce qu'il tentait de communiquer, ce que sa présence signifiait. Vous saurez ce que cela veut dire dé-couvrir la vérité.

Achevé d'imprimer le 26 octobre 1990
dans les ateliers de Normandie Impression S.A.
61000 Alençon

N° d'imprimeur : 902394
Dépôt légal : octobre 1990
Imprimé en France

le SUTRA du DIAMANT

Présenter un tel livre n'est pas facile. Non que son contenu soit abscons ! Mais le Vajrachchedika Prajnaparamita Sutra, texte capital du Bouddha Gautama, traite de ce qui transcende les mots, de ce qui se situe au-delà des concepts : l'essence immuable de l'être. Bouddha s'il n'enseigne aucune théorie et ne défend aucun dogme, n'en indique pas moins très clairement la voie de l'accomplissement. Il met l'accent sur l'esprit religieux et non sur la religion, cette religion, quelle qu'elle soit, dont C.G. Jung disait qu'elle est une défense contre l'expérience religieuse.
Qui mieux qu'Osho Rajneesh pouvait commenter ce sutra, lui qui s'adressait chaque jour à ses disciples à l'exemple de Bouddha. Le lecteur attentif entendra le silence dans lequel baignent ces pages si éloquentes. Il sera emporté et percevra la lumière qui jaillit de ce joyau unique.
Le plus beau livre sur Bouddha.

Osho Rajneesh est l'être religieux le plus rare et le plus talentueux de ce siècle. Ses commentaires sur le bouddhisme débordent d'inspiration et de visions nouvelles. En tant que spécialiste du bouddhisme, j'ai maintes fois été surpris par son interprétation originale et créative, ainsi que par son esprit profondément spirituel. Son enseignement est imprégné de la vérité révélée par Bouddha. Même les plus remarquables parmi les moines qui vivent actuellement au Japon n'ont pas atteint ce niveau de compréhension.

Kazuyoshi Kino, vice-président du collège Hosen Gakuen de Tokyo

9 782907 554107
ISBN 2-907554-10-7
139,00 FF
Le Voyage Intérieur